

Journal of Humanistic *and* Social Studies



J  S S



EDITOR-IN-CHIEF

Florica Bodiștean

EDITORIAL SECRETARY

Adela Drăucean, Melitta Sava

EDITORIAL BOARD:

Călina Paliciuc

Alina-Paula Neamțu

Alina Pădurean

Voica Radu-Călugăru

Simona Stoia

Toma Sava

ADVISORY BOARD:

Prof. Emerit G. G. Neamțu, Universitatea „Babeș-Bolyai”, Cluj-Napoca

Larisa Avram, Universitatea din București

Corin Braga, Universitatea „Babeș-Bolyai”, Cluj-Napoca

Jacques le Rider, École Pratique des Hautes Études, Paris

Rodica Hanga Calciu, Université Charles-de-Gaulle Lille 3

Traian Dinorel Stănciulescu, Universitatea „Alexandru Ioan Cuza”, Iași

Acad. Ioan Bolovan, Universitatea „Babeș-Bolyai”, Cluj-Napoca

Sandu Frunză, Universitatea „Babeș-Bolyai”, Cluj-Napoca

Elena Prus, Universitatea Liberă Internațională din Moldova, Chișinău

Tatiana Ciocoi, Universitatea de Stat din Moldova, Chișinău

Jacinta A. Opara, Universidad Azteca, Chalco

Simona Constantinovici, Universitatea de Vest, Timișoara

Ludmila Braniște, Universitatea „Alexandru Ioan Cuza”, Iași

Raphael C. Njoku, University of Louisville

Hanna David, Tel Aviv University, Jerusalem

Maria Ana Tupan, Universitatea „1 Decembrie 1918”, Alba Iulia

Ionel Funeriu, Universitatea „Aurel Vlaicu”, Arad

Florea Lucaci, Universitatea „Aurel Vlaicu”, Arad

Giovanni Rotiroti, L'Università degli Studi di Napoli Federico II

Acad. Marco Lucchesi, Academia Brasileira de Letras

Ana Maria Haddad Baptista, Universidade Nove de Julho, São Paulo

Farkas Jenő, ELTE Budapesta

Catalina Iliescu Gheorghiu, Universidad de Alicante

Ko Iwatsu, Kanazawa University

Prof. Emerit Tomás Abraham, Universidad de Buenos Aires

Monica Garoiu, University of Tennessee at Chattanooga

Luciano Maia, Universidade de Fortaleza (UNIFOR)

Paulo Borges, Universidade de Lisboa

Prof. Emerit Aleksandra Gruzinska, Arizona State University

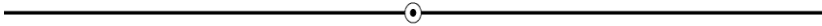
Kazimierz Jurczak, Uniwersytet Jagielloński, Kraków

Address: Str. Elena Drăgoi, nr. 2, Arad, Tel. +40-0257-219336
journalhss@yahoo.com

ISSN 2067-6557 (Print); ISSN 2247-2371 (Online); ISSN-L 2067-6557

Faculty of Humanities and Social Sciences of “Aurel Vlaicu”,
Arad

Journal of Humanistic *and* Social Studies



JHSS

Volume XVII No. 1 (33)/2026

SS


CONTENTS

Research Articles

THEORY, HISTORY AND LITERARY CRITICISM /7

L' évolution du synchronisme culturel roumain-polonais : à partir des anciennes influences élitistes jusqu'au dialogue idéologique contemporain, A.C. Cofan /9

*L'enquête en mouvement : topographie urbaine et construction du sens dans **Le Pendu de Saint-Pholien** de Georges Simenon,* Adina-Irina Fornă /19

The More Things Change, the More They Stay the Same: Disillusionment in Vonani Bila's Political Poetry, Kazeem Adebisi-Adelabu /31

*A Study of Speech, Silence, and Selfhood through the Portrayal of Rosa Burger from Nadine Gordimer's **Burger's Daughter**,* Ashima Arora, Naveen Kumar Mehta /49

*Grief in Reverse: Formal Subversion and the Limits of Narrative in Lorrie Moore's **How to Talk to Your Mother (Notes)**,* Lehel Szakács /65

Decodarea imaginarului spațial în proza scurtă titeliană. O posibilă semiotică a teritoriului, Delia Badea /83

LINGUISTICS, STYLISTICS AND TRANSLATION STUDIES /95

Secvențe dintr-un jurnal despre cuvinte, Simona Constantinovici /97

*Violența de limbaj în comunicarea digitală. Procedee și strategii ale ofensei – de la **hate** la obscenitate,* Alina-Paula Neamțu /111

Translanguaging as an Emerging Approach to English Language Teaching: Teachers' Perspectives, Alina Pintili, Liliana Colodeeva, Irina Pușnei /133

Analiza performanței modelului de limbaj ChatGPT în aplicarea normelor ortografice, morfologice și de punctuație ale limbii române, Tonț Anamaria-Bianca /149

SOCIAL AND EDUCATIONAL STUDIES /165

Diaspora slovenă din Argentina: paradigme identitare, Sergiu Lozinschi /167

Review Articles

*Laura Lazăr Zăvăleanu, **Locul unde odihnește cerul. Timpul și spațiul în literatura română veche**,* Corina Croitoru /183

*Exhausting scholarship in Ágnes Kovács' **The Memory of Architecture in Edith Wharton's Travel Writings**,* Dan Horațiu Popescu /187

SS


THEORY, HISTORY AND LITERARY CRITICISM

ESS

L' évolution du synchronisme culturel roumain-polonais : à partir des anciennes influences élitistes jusqu'au dialogue idéologique contemporain

A.C. Cofan*

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.1

The Evolution of Romanian-Polish Synchronism: from Early Elitist Influences to Contemporary Ideological Dialogue

Abstract:

The concept of *synchronism*, introduced to the public in the 1924 work *History of Modern Romanian Civilization* by the Romanian critic Eugen Lovinescu, appears more relevant today than ever, despite the harsh criticism it received at the time of its publication from figures such as C. Rădulescu-Motru and G. Ibrăileanu. This study primarily traces the Romanian-Polish relations that have dissipated over the years, while specifically focusing on the post-communist era, twenty years after the fall of the Ceaușescu regime, with a particular emphasis on the year 2011. It is entirely natural that the imitation underpinning Lovinescu's synchronism should originate from a sentiment of (cultural) admiration – from the weaker and less developed party towards the stronger and more advanced one – ultimately evolving into something deeper: a relationship defined by mutual respect and cordial coexistence. Exporting foreign culture, and specifically elements of civilization, is a phenomenon that increasingly defines our contemporary world, in which – thanks to this synchronism – the traditional distinction between cultural center and periphery no longer exists. The world has become a global village where everyone knows one another, shares a similar cultural awareness, and enjoys the same civilizational benefits.

Keywords: synchronism, Romanian and Polish culture, imitation, Eugen Lovinescu, ideological dialogue.

La polémique de C. Rădulescu-Motru avec E. Lovinescu se repose sur quelques arguments qui essaient de contredire la modernisation de la société roumaine à l'aide de l'imitation (via G. Trade) et du synchronisme sous l'influence idéologique des pays

* Scientific Researcher III, "G. Călinescu" Institute of Literary History and Theory, Romanian Academy, București, alunitzacofan@gmail.com

européens, surtout la France avec ses idées de la Première Révolution et le Code de Napoléon Bonaparte. Tous ces arguments prennent comme point de départ l'idée, contraire à celle de E. Lovinescu, qu'une société se développe de l'intérieur vers l'extérieur, du fond vers la forme. D'abord, il y a la priorité octroyée, dans la vision de C. Rădulescu-Motru, au facteur national au détriment de celui européen. Puis, la culture est l'expression d'une énergie nationale, pas un phénomène imitatif tout court. Il existe aussi le péril d'une aliénation culturelle surgissant entre les élites culturelles et la grande partie de la population, ce qui pourrait mener au péril de déracinement, de perte de l'identité nationale en faveur d'un cosmopolitisme sans bornes et stérile. Ensuite, C. Rădulescu-Motru perçoit dans la théorie du synchronisme (qui va aussi à l'encontre du conservatisme de la société Junimea, qui avait critiqué, selon la bien connue formule de T. Maiorescu, les formes sans fond) le risque d'imposer des formes étrangères, au lieu de construire un fond authentique roumain. Et, enfin, pour arriver au bout des arguments de C. Rădulescu-Motru, il considérerait que chaque peuple possède „une âme spécifique” et que le développement culturel doit être en concordance avec la psychologie collective de la nation. Donc, il était convaincu que la véritable valeur culturelle ne pourrait se construire que de l'intérieur, au moyen du progrès naturel des forces nationales, et non pas au moyen de l'imitation forcée des modèles occidentaux. Il paraît que les arguments de C. Rădulescu-Motru, amenés dans le présent du XXI-ième siècle, ne sont pas disparus complètement et on pourrait les retrouver dans de différents discours idéologiques.

Le deuxième opposant à la théorie du synchronisme est le critique et le théoricien G. Ibrăileanu, le rédacteur-chef de la revue de Iassy, „La Vie Roumaine” qui se trouve sur une position un peu plus modérée à la différence de C. Rădulescu-Motru. En premier lieu, il soutenait qu'il n'y a pas de possibilité réelle de synchronisation authentique entre la culture roumaine et celle occidentale, car les réalités sociales sont profondément différentes, tenant compte du fait que la Roumanie était, à cette époque-là, une société tout à fait agraire et rurale, tandis que l'Occident était déjà industrialisé. Si la littérature doit refléter son milieu de naissance, du moment que l'œuvre littéraire est déterminée sociologiquement par celui-ci et la psychologie collective ou la race (l'influence de Taine), alors imiter les modèles occidentaux, c'est ignorer les conditions spécifiques de la société roumaine. Le synchronisme lui paraît une forme de „copiage improductif”. D'où découle le péril du formalisme, du fait que la littérature devait être un outil de compréhension et de transformation de la société, donc de refléter un contenu social et national bien plein. En conséquence, G. Ibrăileanu soutenait, à côté de C. Rădulescu-Motru, l'importance du fond autochtone, mais d'une perspective sociologique et pas psychologique

comme C. Rădulescu-Motru. Pourtant, pour G. Ibrăileanu, la critique littéraire devait juger pas seulement la valeur esthétique, mais aussi la fonction sociale de l'œuvre. Il repoussait l'esthétisme synchroniste d'Eugen Lovinescu qui ignorait l'utilité sociale de la littérature. Comme on le sait, G. Ibrăileanu a créé autour de soi une école littéraire orientée vers le réalisme, l'observation sociale et responsabilité morale, en opposition à l'esthétisme pur de E. Lovinescu et à la philosophie nationaliste de C. Rădulescu-Motru. Les écrivains promus par G. Ibrăileanu dans les prises de position de sa revue, „La Vie Roumaine” ont été Mihail Sadoveanu, Jean Bart, Ion Agârbiceanu, Octavian Goga. Cette détermination sociologique et idéologique de la littérature paraît être de nos jours, le critère qui régit la plupart des études littéraires, car, l'esthétisme qui dominait autrefois, dans le communisme, les ouvrages de critique, s'est caché dans l'ombre, tandis que la sociologie était vue seulement sous l'angle marxiste, assez appauvrissant dans la réception critique des œuvres littéraires.

Après cette brève introduction dans les théories opposées au synchronisme lovinescien, faisons le point sur les idées essentielles d'E. Lovinescu afin de voir ce qui en a subsisté jusqu'à nos jours et ce que est resté de la théorie du synchronisme et la modernisation de la société roumaine au XIX-ième siècle, malgré le temps qui s'est écoulé depuis lors. Le premier principe de cette théorie est la synchronisation de la culture roumaine à celle de l'Occident, dont la France a été le modèle culturel et civilisationnel le plus prestigieux. Le développement culturel se déroulait de haut en bas, au moyen de l'influence des élites sur les masses et des valeurs modernes dont elles étaient elles-mêmes porteuses. Les formes occidentales, une fois adoptées, pouvaient engendrer un fond nouveau, approprié à la modernité. Ainsi, l'individualité nationale était subordonnée à l'action de la modernisation. En effet, l'objectif principal de la synchronisation était de lever le niveau de civilisation et, implicitement, de culture au niveau du modèle européen pris en compte. D'ici s'ensuit un risque accepté, car il n'y a pas de progrès sans risques, celui d'une rupture temporaire avec la tradition.

Mais passons à l'observation concrète d'un exemple évolutif des relations entre deux cultures avoisinantes au fil de l'histoire tel que la culture roumaine et la culture polonaise. On n'a pas choisi au hasard cet exemple, car E. Lovinescu lui-même parle de l'influence de la culture polonaise au XVII-ième siècle sur le développement de l'historiographie moldave et de la langue littéraire roumaine dans l'organisme de la vie étatiste. Les trois grands chroniqueurs moldaves Gr. Ureche, M. Costin et Ion Neculce ont fait leurs études universitaires à Cracovie ou à Lvov et, en écrivant leurs ouvrages historiques, ils ont montré dans leur conception sur l'histoire l'influence de l'historien polonais Jan Długosz (1415-1480), pour qui la beauté du style passait derrière la vérité de

l'histoire. En plus, ce chroniqueur polonais offre l'une des premières sources sur la vie et les exploits du voïévode moldave Etienne le Grand pour lequel il avait une grande admiration. Eugen Lovinescu note sur cette influence dans *Histoire de la civilisation roumaine moderne* :

Nu datorăm influenței apusene numai primele tălmăciri și tipărituri românești și, deci, însăși formația limbii noastre literare, ci-i datorăm chiar și creațiunea istoriografiei naționale și a adevăratei literaturi române. Contactul cultural al Moldovei cu Polonia, petrecerea fiilor de boieri, în Polonia sau a boierilor înșiși, mânați de bejănie, au avut o înrăurire incalculabilă asupra limbii, culturii și chiar conștiinței naționale. Apariția lui Grigore Ureche și a compilatorului sau Simion Dascălul, a lui Miron Costin și Neculai Costin, a lui Ion Neculce și, mai apoi, a lui Dimitrie Cantemir, unii purtați pe la școlile Poloniei, mai toți cunoscători ai limbii latine, conștienți și mândri de originea lor romană, unii erudiți, iar alții de un însemnat talent literar, a făcut din Moldova veacului al XVII-lea și începutul veacului al XVIII-lea, sub influența culturii apusene, filtrată prin catolica Polonie, adevăratul punct de plecare nu numai al unei culturi superioare, ci și al difuziunii limbii românești în bezna ortodoxismului slavon și grecesc. Căci influența polonă nu s-a mărginit să contribuie la crearea unei istoriografii naționale, ci a fost și un principiu de răspândire a limbii române în organismul vieții de sat.¹ (Lovinescu, 1992, I : 13-14)

Il est évident que le synchronisme roumain-polonais ne se réduit pas aux influences venant d'une seule partie, mais elles impliquent une participation active et double à la construction d'une mémoire culturelle et historique européenne et la synchronisation entre les deux pays et montrant l'influence sur le destin entremêlé de la Roumanie et de la Pologne.

Après la chute du communisme, les rapports culturels entre la Roumanie et la Pologne ont connu un développement plus rapide, en marquant une nouvelle étape dans le synchronisme européen, caractérisé pas seulement par des transferts littéraires, mais aussi par un dialogue

¹Traduction en français: „On ne doit pas à l'influence occidentale seulement les premières traductions et publications roumaines et, donc, la formation même de notre langue littéraire, mais on lui doit aussi la création de l'historiographie nationale et de la véritable littérature roumaine. Le contact culturel de Moldavie avec la Pologne, les séjours des fils des boyards ou les séjours des boyards eux-mêmes, poussés dans l'exil, ont eu une influence considérable sur la langue, la culture et voire la conscience nationale. L'apparition de Grigore Ureche et de son imitateur Simon Dascălul, de Miron Costin et de Neculai Costin, de Ion Neculce et, plus tard, de Dimitrie Cantemir, certains frais émoulus des écoles de Pologne, mais presque tous de bons connaisseurs du latin, conscients et fiers de leur origine romaine, les uns étant de savants véritables, et d'autres possédant un remarquable talent littéraire, tout ceci a fait de la Moldavie du XVII-ème siècle et le début du XVIII-ème siècle, sous l'influence de la culture occidentale, filtrée à travers la catholique Pologne, le vrai point de départ, pas seulement d'une culture supérieure, mais aussi de la diffusion de la langue roumaine parmi les ténèbres de l'orthodoxie slave et grec. Car l'influence polonaise ne s'est pas limitée à contribuer à la création d'une historiographie nationale, mais elle a été un principe de diffusion de la langue roumaine dans l'organisme de la vie d'Etat”.

idéologique et civique. Ce type de synchronisme est devenu plus mûr, bidirectionnel, et reflète le besoin des deux nations est-européennes de s'ancrer dans un horizon culturel commun, afin de dépasser le trauma de la dictature et de cultiver les valeurs démocratiques.

En fouillant la presse culturelle roumaine de l'année 2011 pour chercher les preuves d'une telle synchronisation, on constate directement qu'il y a un rapprochement clair des intellectuels roumains envers les auteurs polonais emblématiques pour la dissidence politique et intellectuelle, s'étant opposés à la dictature communiste polonaise. Ainsi, Czesław Miłosz et Adam Michnik ont tenu à la une dans les principaux journaux culturels de l'année 2011. Czesław Miłosz, lauréat du Prix Nobel pour la Littérature (en 1980) et auteur plus connu par son volume d'essais *La pensée captive*, a été présent dans le discours public roumain comme un guide d'interprétation du collaborationnisme intellectuel de la période communiste. C'est pourquoi le grand public roumain le connaît plutôt en tant que penseur dissident que poète profond ; cependant, c'est pour son œuvre poétique qu'il avait reçu le Prix Nobel. Les preuves de sa présence dominante dans la presse roumaine sont parsemées partout. D'abord, on fête „Le centenaire Czesław Miłosz (1911-2004)” („România literară”, nr. 24, dans CVLR : 139 ; „Observator cultural” nr. 337, CVLR : 207-208) et, à l'Université de Bucarest, on a déroulé le Colloque International „Czesław Miłosz”, le 7-8 octobre 2011 („Dilema veche” nr. 400, dans CVLR : 212). Pour récupérer son œuvre en entier, Constantin Geambașu, enseignant universitaire et traducteur expérimenté de la littérature polonaise, parle dans un entretien de *La poésie de Czesław Miłosz* („Dilema veche” nr. 400 : 212) et on publie également des poésies de Czesław Miłosz, dans la traduction de Constantin Geambașu („Contrafort” nr. 9-10, dans CVLR : 204). En outre, Vladimir Tismăneanu raconte qu'il avait rencontré Czesław Miłosz aux Etats-Unis où celui-ci avait été enseignant de langue polonaise à l'Université de Berkeley, en 1975-1976, et, en même temps, le roumain Virgil Nemoianu était lecteur de langue roumaine dans le cadre de la même université („Orizont” nr. 10, dans CVLR : 537).

Le deuxième dissident polonais qui tient devant les intellectuels roumains la leçon de la démocratie c'est Adam Michnik. Sa rencontre avec Andrei Pleșu sur la scène de l'Athénée Roumain, dans la série „Les Conférences à l'Athénée”, occupe pleinement les pages de „Dilema”, dans la rubrique „Les dossiers de Dilema”, et montre un dialogue ample et fructueux sur la situation politique des deux pays, mis en parallèle („Dilema veche” nr. 369 : 65). Cette rencontre est perçue comme un événement culturel de premier ordre et l'éditorial de Nicolae Manolescu présente largement le dialogue déroulé entre ces deux intellectuels devant une salle bourrée de spectateurs („România literară” nr. 7, dans CVLR : 43). Enfin, pour éclaircir les traits de personnalité d'Adam Michnik (qui

est un polonais d'origine juive), Ovidiu Șimonca fait une présentation de son activité de dissident anti-communiste („Observator cultural“ nr. 305, dans CVLR :46). C'est ainsi que la figure de Michnik, historien, essayiste et dissident politique (auteur des volumes traduits en roumain : *Restauration en velours*, Polirom, 2001 et *Les aveux d'un dissident converti*, Polirom, 2009) et surtout fondateur et rédacteur en chef du plus grand journal polonais „Gazeta Wyborcza“, a offert un modèle civique pour une nouvelle génération de journalistes, essayistes et formateurs d'opinion de la Roumanie en transition.

Les influences de la culture roumaine sur la culture polonaise ne se limite pas au transfert d'idées, mais il y a aussi un intérêt actif du monde académique polonais pour l'histoire récente de la Roumanie. La publication d'une monographie dédiée au dictateur Nicolae Ceaușescu par l'historien Adam Burakowski confirme le fait que le régime oppressif de Roumanie est vu comme objet d'étude pertinent dans l'espace polonais. Cette direction de recherche ne fait que renforcer une mémoire historique régionale partagée, dans laquelle les deux nations se regardent l'une l'autre pas seulement comme sources d'influence, mais comme partenaires égaux dans l'analyse du passé totalitaire. Un autre entretien d'Ovidiu Șimonca, journaliste politique, avec Adam Burakowski prouve que ce jeune historien polonais a provoqué un grand intérêt en Roumanie avec son ouvrage *La dictature de Nicolae Ceaușescu (1965-1989). Le génie des Carpathes* (Polirom, 2011), les roumains essayant de comprendre les côtés ombrageux de leur histoire récente („Observator cultural“ nr. 319, dans CVLR : 130)

En plus, l'article *Le communisme roumain de la perspective polonaise*, signé par Al. Florin Platon, représente un aperçu de ce livre polonais sur la dictature de Roumanie et le dictateur communiste („Contrafort“ nr. 5-6, dans CVLR : 199-200)

L'idéologie politique et les expériences carcérales préoccupent bel et bien le public roumain, car un autre nom important du Syndicat Solidarność, Bogdan Lis, apparaît dans l'entretien réalisé par Vitalie Ciobanu avec lequel il discute sur le thème des prisons communistes („Contrafort“nr. 5-6, dans CVLR : 409)

Au-delà de cet intérêt pour les „blessures“ de l'histoire et de la politique récentes, un rôle essentiel dans le renforcement de ce dialogue roumain-polonais a tenu à l'activité des traducteurs roumains qui se sont consacrés à la promotion de la littérature polonaise dans l'espace roumain. Des personnalités telles que les enseignants universitaires Constantin Geambașu et Cristina Godun ont contribué d'une manière décisive à la popularisation des auteurs fondamentaux de la littérature contemporaine polonaise. Grâce à leurs efforts, les lecteurs roumains ont eu accès aux œuvres des écrivains comme Andrzej Stasiuk (dont on a traduit le roman *Fado*, RAO, 2011), connu pour sa prose d'observation

sociale et existentielle, et Olga Tokarczuk, lauréate du Prix Nike (en 2008) et du Prix Nobel pour la Littérature (en 2018), dont les romans philosophiques et mythologiques ont été reçus avec enthousiasme par le public intellectuel roumain. Ces traductions ont élargi considérablement la dimension littéraire du synchronisme roumain-polonais, s'ajoutant au dialogue idéologique et civique déjà présent dans les pages des journaux, comme on a essayé de le prouver jusqu'ici. La littérature devient ainsi un espace de convergence spirituelle, où thèmes communes – l'identité, la mémoire, la marginalisation – sont envisagés des deux côtés avec sensibilité et profondeur.

D'autre part, la littérature roumaine contemporaine de l'exil a connu une réception active en Pologne (chose observée à vif lorsqu'on y a voyagé nous-même en 2001), à travers de traductions significatives réalisées par des traducteurs polonais passionnés de l'espace culturel roumain. Auteurs comme Emil Cioran, Mircea Eliade et Norman Manea ont été traduits et publiés dans des éditions polonaises, étant reçus avec intérêt croissant aussi par le public que par la critique littéraire. Cioran a été apprécié pour son radicalisme philosophique, tandis qu'Eliade a été reconnu pour ses contributions à l'histoire des religions et sa prose fantastique. Norman Manea a conquis le public polonais par l'analyse lucide de l'exil et de l'oppression. Ces traductions ont constitué un pont d'accès vers la problématique identitaire et existentielle roumaine, en contribuant à une meilleure compréhension réciproque dans le cadre de l'espace est-européen.

Avant de conclure, il faut s'arrêter aussi sur les études entreprises par Nicolae Mureș de récupération historique et documentaire. Il écrit une étude sur l'activité d'attaché culturel de Lucian Blaga à Varsovie, quand il a été attaqué dans la presse polonaise, surtout dans la gazette de scandale „Dziennik Warszawski” („Familia” nr. 9, dans CVLR : 508). Hormis cela, Nicolae Mureș paraît concerné par les figures emblématiques de la culture roumaine et il dirige l'attention du public sur l'activité de l'historien roumain, Nicolae Iorga, dans une mise en relief des relations roumaines-polonaises, comme on peut le voir dans l'article *Iorga despre Polonia și cultura polonă (Iorga sur la Pologne et la culture polonaise)* („Vatra” nr. 1, CVLR : 285)

Ajoutons aussi à ce tableau, les commémorations déroulées à l'Institut Polonais de Bucarest, qui a fêté cette année-là (2011) dix ans de culture polonaise en Roumanie. Dans le cadre de cette commémoration décennale, Roland Chojnacki, ancien directeur de l'Institut Polonais de Bucarest entre 2001-2006, écrit un article élogieux où il présente les périodes de directorat de tous ses collègues qui ont dirigés les affaires de l'institut, article dont le titre est *Ei s-au aflat în fruntea institutului (Ils se sont trouvés à la direction de l'institut)*. Mais, ce n'est pas le seul, car il y a plein d'articles et d'auteurs qui décrivent la présence de la culture

polonaise tous azimuts : Juliusz Kurkiewicz présente *Un deceniu de literatură poloneză (Une décennie de culture polonaise)*, dans la traduction de Luiza Săvescu (article repris de „Gazeta Wyborcza”); puis, il s’ensuit article *Ultimul deceniu în cinematografia poloneză (La dernière décennie dans le cinéma polonais)* signé par Tadeusz Sobolewski (dans la traduction du polonais de Sabra Daici). Il faut ajouter aussi les articles suivants: *Deceniul teatrului (La décennie du théâtre)* par Joanna Derkaczew (dans la traduction de la même Sabra Daici), *Un deceniu de muzică poloneză (Une décennie de musique polonaise)* par Jacek Hawryluk (traduction du polonais par Luiza Săvescu) et *Un deceniu de artă poloneză (Une décennie d’art polonais)* par Dorota Jarecka (traduction du polonais par Mirela Lazăr). Toutes ces évocations se ferment avec une liste de citations concernant les *Personnalités roumaines parlant de l’Institut Polonais* („Observatorcultural” nr. 315/ 2011, dans CVLR : 108).

Ainsi, ne peut-on pas oublier les échanges culturels qui ont eu lieu dans le cadre de la X -ième édition du Festival International „Jours et Nuits de Littérature” organisé en été, au mois de juin 2011, par l’Union des Ecrivains Roumains à Neptun et Mangalia, stations sur le bord de la Mer Noire. A ce festival ont participé une soixantaine d’écrivains, traducteurs, éditeurs, critiques et rédacteurs en chef de la presse littéraire de Roumanie et de l’étranger, venant des pays comme Belge, France, Allemagne, Grande Bretagne, Grèce, Italie, Israël, Pologne, République de la Moldavie, Russie, Serbie, Slovénie et Etats-Unis („Apostrof”nr. 7/ 2011, dans CVLR : 442)

Tous ces détails nous ont aidé à reconstituer le tableau vivant du synchronisme roumain-polonais au fil de quelques repères temporels, surtout ceux qui sont présents dans la presse culturelle roumaine de l’année 2011, détails reconstituant les liens évidents entre ces deux nations, parfois tellement ressemblantes dans leurs souffrances et leur lutte contre l’oppression, soit étrangère, soit de l’intérieur du pays. Nous espérons que cette reconstitution n’a pas mené à un historicisme vide et fané et que les lignes principales de notre tableau sont assez claires et illustratives, à l’inverse de ce qui soutenait cent ans auparavant E. Lovinescu, en disant : „La passion du détail inutile ne mène qu’à l’historicisme, c’est-à-dire à l’effacement des lignes principales dans la masse des faits mineurs”, (Lovinescu, I, 1992 : 16) Pour nous, le tableau dépeint contient, en conséquence, toutes les couches qui s’y sont entremêlées : l’histoire, la culture, la littérature, la politique, montrant que le synchronisme fonctionne encore, qu’il n’est pas parole vide et qu’il s’est manifesté à partir des influences élitistes du XVII -ième siècle jusqu’au dialogue idéologique et culturel contemporain. Nous espérons qu’on l’a clairement prouvé à travers notre parcours aux renvois historiques plus éloignés de l’année 2011, mais centré sur ce dernier an

qui nous a particulièrement intéressé au cours de cette démonstration pour de raisons anniversaires.

RÉFÉRENCES :

Cofan, A.C., *Cronologia vieții literare românești, anul 2011*, (CVLR: *The Chronology of Romanian Literary Life, 2011*), Editura Muzeul Național al Literaturii Române, București, 2024.

Dumitru, Teodora, *Modernitatea politică și literară îngândirea lui E. Lovinescu (Political and Literary Modernity in E. Lovinescu's Thought)*, Editura Muzeul Național al Literaturii Române, București, 2016.

Lovinescu, Eugen, *Istoria civilizației române moderne (The History of Modern Romanian Civilization)*, vol. I, *Forțele revoluționare (Revolutionary Forces)*, vol. II, *Forțele reacționare (Reactionary Forces)*, vol. III, *Legile formației civilizației române (The Laws of the Formation of Romanian Civilization)*, Minerva, BPT, București 1992.

Michnik, Adam, *Mărturisirile unui disidentconvertit (Confessions of a Converted Dissident)*, Polirom, 2009, p. 65-208.

Michnik, Adam, *Restaurația de catifea (The Velvet Restoration)*, Polirom, 2001.

Miłosz, Czesław, *Gândirea captivă (The Captive Mind)*, Humanitas, București, 2017.

JESS

L'enquête en mouvement : topographie urbaine et construction du sens dans *Le Pendu de Saint-Pholien* de Georges Simenon

Adina-Irina Forna*

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.2

The Investigation in Motion: Urban Topography and Construction of Meaning in Georges Simenon's *Le Pendu de Saint-Pholien*

Abstract:

This article offers an analysis of how geographical mobility structures the progression of the investigation in Georges Simenon's novel *Le Pendu de Saint-Pholien*. Without relying on Liège as the central space of the inquiry, the study focuses on the other cities visited by Maigret – Bremen, Reims, and Paris – to show how each contributes to the gradual accumulation of clues to solve the mystery. Simenon's meticulous descriptions – streets, buildings, hotel rooms, morgue, cafés, and characters' homes – are not mere decorations, but function as narrative instruments, reinforcing atmosphere, revealing psychological and moral aspects, and guiding the reader's understanding of events. These urban spaces form successive layers where material elements (suitcase, clothing, corpse), intense emotions (fear, remorse), and memory of events come together, shaping the interpretation of the initial plot. The case progresses not through sudden revelation, but through the successive sedimentation of information scattered across the spaces traversed by Commissaire Maigret. The article demonstrates that topographical and architectural detail actively helps build the story's interpretive framework.

Keywords: detective investigation, urban topography, geographical mobility, memory, itinerary

Introduction

Un des premiers romans de la série Maigret, *Le Pendu de Saint-Pholien* (1931) présente l'enquête itinérante du commissaire, qui mène à la découverte d'un bizarre suicide et d'un crime jamais révélé. L'investigation porte le policier dans plusieurs villes européennes – Neuschantz (Hollande), Brême (Allemagne), Paris et Reims (France), Bruxelles et Liège (Belgique). Notre étude va se concentrer sur la traversée de ces villes en vue d'accumuler des indices précieux pour l'élucidation des faits. En fin de mission à Bruxelles, Maigret décide de

* Lecturer PhD, Technical University of Cluj-Napoca, Adina.Forna@lang.utcluj.ro

passer son temps libre dans un café quelconque, presque désert à dix heures du matin, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères. C'est le point zéro de l'action : il y observe un individu suspect, dans un pitoyable état, mais en possession d'une forte somme d'argent. Intrigué par cet inconnu, Maigret décide d'en apprendre plus, en le suivant au bureau de poste, ensuite dans un magasin – d'où l'étranger achète une valise, Maigret en achète lui aussi une, identique – et à la gare. La curiosité du commissaire reste inassouvie : il décide rapidement de le poursuivre durant un voyage en direction d'Amsterdam, et continuant vers le nord hollandais pour une courte halte à Neuschanz, cette gare anonyme, où « [a]ucune grande ligne ne passe » (Simenon, 2003 : 107). C'est pendant ce voyage que le commissaire, rongé par la curiosité, inverse les deux valises, influençant ainsi le déroulement de l'histoire. La destination finale semble être Brême, où « la cible » erre longtemps afin de trouver un logement.

Brême : de l'hôtel à la morgue, l'itinéraire d'un personnage énigmatique

La cité allemande s'avèrera le lieu où l'enquête authentique commencera. L'ambiance est lourde et inquiétante dès le début ; la lumière rend « tous les visages blafards » (Simenon, 2003 : 108) et cette lividité des visages présage des événements tragiques. Après avoir traqué son suspect « dans les rues spacieuses qui avoisinent la gare » (Simenon, 2003 : 108-109), à la recherche d'« un hôtel à bon marché » (Simenon, 2003 : 109), Maigret le suit dans « un établissement de dernier ordre dont la porte était surmontée d'une grosse boule blanche en verre dépoli » (Simenon, 2003 : 109), situé dans une rue « animée » (Simenon, 2003 : 109), malgré le « brouillard [qui] commençait à tomber, filtrant les lumières des vitrines. » (Simenon, 2003 : 109). Le brouillard, les rues larges et animées mais sombres, l'atmosphère pesante orientent l'attention du lecteur vers les événements à venir. Dans cet hôtel, l'inconnu loue une « chambre pauvre, pareille à toutes les chambres pauvres du monde, à cette différence près, peut-être, que la pauvreté n'est nulle part aussi lugubre qu'en Allemagne du Nord » (Simenon, 2003 : 109). L'hôtel illustre la dégradation, l'obscurité et l'isolation, tout en créant le cadre parfait pour une tragédie. Juste à côté, Maigret loue lui aussi une chambre, étant particulièrement intéressé par le fait qu'« il y avait une porte de communication entre les deux pièces, [et] à cette porte une serrure » (Simenon, 2003 : 109), ce qui dévoile sa stratégie d'observation et d'accumulation d'indices. C'est à travers cette porte que Maigret sera témoin du suicide de ce personnage singulier, dont le nom de Louis Jeunet s'avèrera bientôt faux. Aucune épreuve compromettante, aucun objet inquiétant : il semble s'être tué parce qu'on lui a volé la valise ! Troublé par le déroulement précipité des faits, Maigret se retrouve dans une situation inédite : une curiosité innocente – le jeu des

valises – semble se transformer en drame aux conséquences imprévisibles où l'enquête policière devient incontournable. Une fois le corps enlevé par les autorités,

[...] le commissaire s'enferma dans sa chambre.
Il avait les traits tirés. S'il bourra une pipe, à petits coups de pouce, selon son habitude, ce fut uniquement pour essayer de se persuader qu'il était calme.
Le visage souffreteux du mort l'agaçait. Il le revoyait sans cesse faisant claquer ses doigts et, sans transition, ouvrant la bouche toute grande pour y tirer un coup de revolver.
Cette sensation de gêne, presque de remords, était telle qu'il ne toucha la valise en fibre qu'après une pénible hésitation. (Simenon, 2003 : 113)

La frustration et l'anxiété de Maigret sont visibles ; malgré l'enlèvement du cadavre, il ne peut se séparer de l'image du mort. Ses traits et ses actions illustrent la tension intérieure. La remémoration du suicide et du visage de la victime représente une obsession visuelle qui hante non seulement le commissaire mais aussi le lecteur. C'est un moment psychologique intense, qui réfléchit la complexité de l'enquête naissante, où le corps devient le point central : Maigret ne peut interagir immédiatement avec la valise dont le vol avait entraîné la précipitation des faits, il doit tout d'abord gérer ses émotions et son désarroi. En tant qu'objet déclencheur, la valise – grâce à son contenu – se transforme d'objet banal en indice crucial.

La chambre, comme symbole de l'intimité et de la solitude, est percée cette fois par une porte qui permet à Maigret d'espionner son voisin. Cet espace est sujet d'une description où se réunissent les contrastes les plus inattendus : quoique le papier utilisé pour tapisser la chambre fût « neuf » (Simenon, 2003 : 114), il était également « bon marché » (Simenon, 2003 : 114), les fleurs y dessinées étaient « agressives » (Simenon, 2003 : 114) pendant que les meubles étaient « usés, boiteux, démantibulés » (Simenon, 2003 : 114). La saleté y régnait, puisque « sur la table il y avait un tapis en indienne qu'on ne pouvait toucher qu'avec répugnance » (Simenon, 2003 : 114). Ces contrastes matériels et la domination de la misère reflètent la complexité morale et psychologique du personnage et de l'histoire. Les alentours semblent aussi s'accorder à l'événement malheureux, puisque « [l]a rue était déserte [et] [l]es boutiques avaient fermé leurs volets » (Simenon, 2003 : 114). Malgré tout, l'optimisme est présent dans la vie de Brême grâce à l'atmosphère calme, car « au carrefour, à cent mètres de là, des autos ne cessaient de défiler dans une rumeur rassurante » (Simenon, 2003 : 114), ce qui souligne la coexistence du quotidien et de l'exceptionnel, un motif fréquent chez Simenon où la vie continue malgré la tournure tragique.

L'étonnement est total lors de l'ouverture de la valise ; Maigret cherche une explication, il se sent coupable d'avoir provoqué le drame, mais ce qu'il y trouve le laisse profondément perplexe :

Maigret souleva le couvercle, retira d'abord un complet gris sombre, moins usé que celui du mort.

Sous le complet, il y avait deux chemises sales, élimées au col et aux poignets, roulées en boule.

... Un faux col à petites rayures roses, qui avait été porté au moins quinze jours, car il était tout noir à l'endroit où il avait touché le cou de son propriétaire... Tout noir et effiloché...

C'était tout ! La valise montrait son fond de papier vert et les deux sangles dont on ne s'était pas servi, avec boucles et émerillons neufs.

Maigret secoua les vêtements, fouilla les poches. Elles étaient vides !

La gorge serrée par une indéfinissable angoisse, il s'obstina, dans sa volonté, dans son besoin de trouver quelque chose.

Un homme ne s'était-il pas tué parce qu'on lui avait volé cette valise ? Et elle ne contenait qu'un vieux complet, que du linge sale !

Pas un papier ! Rien de ce qui peut rappeler un document ! Pas même un indice permettant de faire des suppositions sur le passé du mort ! (Simenon, 2003 : 113-114)

La valise apparaît comme un prolongement matériel de la chambre : elle en concentre la pauvreté, la saleté et l'usure, et transforme cet espace intime qui témoigne d'une existence effacée. Maigret cherche un motif plausible pour le suicide, mais il ne trouve rien. L'espace déjà clos et oppressant devient également l'espace du vide : l'écart entre le geste extrême (suicide) et la banalité du contenu de la valise (vêtements usés, linge sale) nourrit l'angoisse et la frustration de Maigret. Toutefois, ce n'est pas tout : ces vêtements n'appartenaient manifestement pas au défunt ! Trop grands pour lui, ils révélaient que ce qu'il avait conservé avec obstination était en réalité le costume d'un autre homme, ce qui ouvre l'enquête vers une dimension nouvelle.

Brême est donc cadre de la mort de ce triste personnage dont le corps sera abrité à la morgue de la ville, un bâtiment « moderne, comme la plus grande partie de la ville et comme tous les édifices publics » (Simenon, 2003 : 115), pourtant

[...] plus sinistre encore que l'antique morgue du quai de l'Horloge, à Paris. Plus sinistre à cause, précisément, de la netteté des lignes et des plans, du blanc uniforme des murs qui reflétaient une lumière crue, des appareils frigorifiques astiqués comme dans une centrale électrique.

Cela faisait penser à une usine modèle, une usine dont la matière première serait des corps humains ! (Simenon, 2003 : 115)

La topographie urbaine et l'architecture participent activement à la construction de l'atmosphère, et la morgue devient un lieu symbolique qui illustre l'ambiguïté de la ville : ordre et propreté extrêmes /vs/ espace

macabre. C'est ici qu'un lecteur avisé observe une première inexactitude spatiale dans le roman simenonien : la morgue parisienne est incorrectement située au quai de l'Horloge, alors que l'ancienne morgue municipale de Paris était située au quai de l'Archevêque à partir de 1868 jusqu'en 1923 lorsqu'elle fut remplacée par un nouveau bâtiment sur le quai de la Rapée. Simenon s'appuie sur des référents urbains réels (rues, bâtiments, édifices publics), mais il n'hésite pas à en modifier la localisation ou la configuration, introduisant ainsi un décalage entre la géographie réelle et la géographie narrative, selon les besoins de l'intrigue et de l'atmosphère du récit.

La morgue est un espace mécanique, industriel, qui dépersonnalise le corps et augmente le tragisme du personnage en opposition avec le processus objectif de l'enquête. Ces détails ne sont simplement décoratifs, ils créent le cadre propice pour le dévoilement des indices et intensifient le dramatisme de la trame. Dans ce cadre dédié à la mort tous sont égaux, selon Bruno Bertherat :

À la différence du cimetière, espace de conservation sociale, la Morgue [...] est un peu l'équivalent de la fosse commune du cimetière. Enfin, elle est tantôt perçue comme un [...] symbole de la corruption urbaine avec son cortège de suicides et de meurtres, tantôt comme un spectacle théâtral, qui n'a rien de funéraire. (Bertherat, 2005 : 172)

Au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'allure angoissante de la morgue parisienne est due, sans doute, à l'exposition publique des corps à identifier, ce qui transforme l'institution dans une des sorties les plus en vogue de la capitale : les cadavres étendus sur des tables inclinées, y sont exposés au public pendant au moins trois jours, dans une salle séparée du public par une vitre. Cette pratique considérée immorale et dégradante, sorte de mise en scène théâtrale, arrête en 1907 grâce au décret émis par le préfet de Police Lépine.¹

La disparition de la pratique sociale des « visites » à la morgue suppose que le cadavre soit désormais disponible seulement pour la famille et les proches. D'autant plus étonnant alors l'intérêt pour le décédé d'un certain Joseph Van Damme qui se présente à la morgue, « homme d'affaires joyeux et superficiel de Brême, allant des grandes tavernes à son bureau moderne et de son bureau dans les restaurants réputés » (Simenon, 2003 : 141) – qui s'érige en guide à travers Brême pour un Maigret de plus en plus curieux. C'est ainsi que le lecteur accompagne Maigret à la découverte du « Norddeutscher Lloyd » (Simenon, 2003 : 116), siège social de la compagnie maritime allemande homonyme, fondée en 1857, à Brême, où Van Damme semble travailler.

¹ Bruno Bertherat offre dans son étude beaucoup de détails à propos de cette pratique des institutions judiciaires et policières parisiennes au XIX^e siècle.

Situé sur la Papenburgstrasse, le prestigieux bâtiment NDL, de style néo-Renaissance éclectique avec une tour, fut construit sur les plans de l'architecte Johann Poppe et fut le plus grand de la ville à l'époque². La monumentalité du bâtiment fonctionne comme un simulacre de respectabilité : l'architecture devient un masque social derrière lequel peut se dissimuler une vérité plus trouble. L'intention de Van Damme n'est guère claire : ainsi voulait-il impressionner son interlocuteur – par son contexte professionnel et son bureau, soit par les lieux qu'il fréquentait, telle cette « grande brasserie regorgeant d'hommes d'affaires qui parlaient fort, tandis qu'un orchestre viennois jouait inlassablement et que s'entrechoquaient les chopes de bière » (Simenon, 2003 : 117) – ou bien l'empêcher de continuer son enquête informelle en noyant la tension dans le spectacle social ?

C'est autour de la mort de l'étrange voyageur que s'entame une histoire des plus insolites, où les personnages et les espaces où ils gravitent se croisent, se superposent et se séparent d'une manière unique qui réunit réalité et fiction. Lors de sa mort, Louis Jeunet est habillé d'un costume qui sort de la Belle-Jardinière de Paris² (chaîne de magasins de confection qui se développa en France au XIX^e siècle et ferma en 1972), pendant que ses chaussures sont fabriquées à Reims. Les vêtements qu'il avait dans sa valise – et qui ne lui appartenaient guère – portent la marque de Roger Morcel, tailleur dont l'atelier est situé dans la rue Haute-Sauvinière, rue connue en tant qu'ancienne rue de commerce de la ville de Liège. Ce qui frappe déjà le lecteur c'est le « mélange » des villes : l'individu s'envoie de l'argent de Bruxelles à son adresse de Paris, porte des vêtements fabriqués à Paris, mais des chaussures achetées à Reims, dans sa valise il y a des vêtements fabriqués à Liège, et il décide d'en finir avec la vie à Brême. On peut déjà deviner un itinéraire : il semble que Jeunet voyage beaucoup et dans plusieurs pays, mais quelle serait alors sa motivation ?

Paris et à Reims : la circulation des indices et l'élargissement de l'enquête

En rentrant à Paris en train, Maigret débarque à la Gare du Nord et essaie de retracer l'histoire du personnage mystérieux mort à Brême. Il semble qu'il vivait avec sa femme rue de Picpus où ils avaient une

² Pour les informations sur le Norddeutscher Lloyd, nous avons utilisé les sites : https://www.hapag-lloyd.com/content/dam/website/downloads/pdf/Shipping_made_in_Hamburg_2024_05_en.pdf et <https://www.periodpaper.com/products/1914-print-norddeutscher-lloyd-north-german-lloyd-office-building-bremen-germany-240573-lam2-002>, consultés le 22 janvier 2026.

² Pour les informations sur la Belle-Jardinière, nous avons utilisé le site <https://paris-promeneurs.com/grands-magasins-de-la-belle/>, consulté le 29 janvier 2026.

« petite herboristerie » (Simenon, 2003 : 123), pendant que sa belle-mère habitait rue du Chemin-Vert. Sa famille croyait qu'il naquit à Aubervilliers, commune située dans la banlieue parisienne, et qu'il travaillait dans une usine du quartier Belleville ou bien dans « un petit atelier de la rue de la Roquette » (Simenon, 2003 : 125). Après la séparation de sa femme, Jeunet habita dans un hôtel au numéro 18, rue de la Roquette, « à moins de cinquante mètres de la place de la Bastille. La rue de Lappe, avec ses bals musette et ses bouges, y débouche. » (Simenon, 2003 : 126). C'est une zone des contrastes, où l'on retrouve le dynamisme et la vivacité de la vie ouvrière ainsi que la pauvreté, la sordidité, la lascivité des diverses classes sociales – les sans-abri, les délinquants, les prostituées. C'est l'espace du désarroi, de la détresse et de la misère, « on ne loge pas dans un de ces hôtels, dans ce quartier, s'il n'y a pas une fissure quelconque » (Simenon, 2003 : 127). Un peu plus loin, au numéro 65, on retrouve l'atelier où il travaillait, « un vaste atelier ouvert sur la rue » (Simenon, 2003 : 127) où l'« on fabriquait des machines à soutirer la bière » (Simenon, 2003 : 127). On décrit une personne d'autant plus bizarre qu'elle quitte une belle famille et une vie rassurante pour se loger dans une zone malfamée et se laisser emporter par l'alcool. Paris apparaît donc comme un espace de dispersion identitaire, où chaque adresse correspond à une facette différente de l'existence de Jeunet, que Maigret tente de recomposer. D'ailleurs, le déplacement du suicidé vers la rue de la Roquette marque une rupture symbolique, car cet espace devient révélateur d'une faille intérieure. À Paris, l'investigation du commissaire ne progresse pas seulement par l'accumulation des indices en suivant un homme suspect, mais aussi par la reconstitution de la trajectoire de celui-ci à travers les lieux qu'il a habités.

La destination suivante de l'investigateur sera Reims, où il arrive toujours en train vers dix heures du soir, et se dirige directement rue Carnot, au Café de Paris. Si cette rue est bien réelle, à Reims il n'y a jamais eu un Café de Paris ; c'est à Monte Carlo qu'on retrouve un tel établissement de luxe, dont Simenon semble s'inspirer pour la description du café de son roman, car on y reconnaît la riche clientèle et le billard : « Le Café de Paris, assez luxueux, était rempli de gens de la bonne bourgeoisie. Trois billards étaient occupés. » (Simenon, 2003 : 129). Pourtant, l'histoire ne garde pas d'informations concernant le jeu de cartes des habitués locaux, dans une ambiance traditionnelle et conviviale telle que décrite dans le roman :

À plusieurs tables, on jouait aux cartes. C'était le café traditionnel de la province française, où les clients serrent la main de la caissière et où les garçons appellent familièrement les consommateurs par leur nom. Des notables de la ville. Des représentants de commerce. Et, de place en place, des boules nickelées contenant des torchons. (Simenon, 2003 : 129)

Ce café de Reims ne correspond donc pas à un établissement précis mais à une image-type du café provincial français, immédiatement reconnaissable pour le lecteur. Sa normalité apparente et les détails concrets, telles que les boules métalliques contenant des torchons, accentuent le décalage entre la banalité quotidienne et la gravité du drame que Maigret tente d'élucider.

Dans la ville de Reims, Maigret fait la connaissance de Maurice Belloir, ancien collègue et ami du décédé, qui habite « une jolie maison rue de Vesle » (Simenon, 2003 : 130). C'est une maison neuve, belle, moderne et propre, qui illustre bien la situation financière du propriétaire :

La maison était neuve et il y avait dans ses lignes, dans les matériaux employés une recherche tendant à donner une sensation de netteté, de confort, de modernisme tempéré et de fortune bien assise.

Des briques rouges, fraîchement rejointoyées ; de la pierre de taille ; une porte en chêne verni, ornée de cuivres... (Simenon, 2003 : 131)

Ce luxe qui domine l'extérieur de la maison, se retrouve également à l'intérieur : la famille bénéficie de l'aide des domestiques, les matériaux utilisés – marbre, granit, chêne, or – suggèrent un style de vie de la haute bourgeoisie ; tout cela fait penser à une « atmosphère d'existence solidement organisée » (Simenon, 2003 : 131) :

La façade, en tout cas, s'harmonisait avec l'aspect du sous-directeur de banque, et, quand la porte fut ouverte par une domestique au tablier immaculé, cette impression s'accrut. Le corridor était vaste, limité par une porte aux glaces biseautées. Les murs étaient en imitation marbre et le sol en granit de deux tons formant des figures géométriques.

À gauche, des portes à deux battants, en chêne clair : les portes du salon et de la salle à manger.

À un portemanteau, des vêtements, dont un pardessus d'enfant de quatre ou cinq ans. Un porte-parapluie ventru, d'où émergeait un jonc à pommeau d'or. (Simenon, 2003 : 131)

La description de la maison introduit le lecteur dans l'intimité de la famille, on y entrevoit, par l'entrebâillement d'une porte, « la salle à manger, chaude et propre, la table bien dressée » (Simenon, 2003 : 131), au-delà de la porte vitrée, « un escalier aux boiseries claires, couvert d'un tapis à ramages rouges retenu à chaque marche par une barre de cuivre » (Simenon, 2003 : 131), « [u]ne grosse plante verte, sur le palier » (Simenon, 2003 : 131) « émergeant d'une énorme porcelaine » (Simenon, 2003 : 135) et la caisse de havanes « sur le bureau d'acajou » (Simenon, 2003 : 131).

La demeure de Belloir instaure un contraste saisissant avec l'existence précaire de Jeunet. Là où l'un avait quitté la maison familiale modeste, mais rassurante pour errer d'hôtel en hôtel, dans des zones

pauvres et malfamées, conservant jalousement une valise remplie de vêtements usés qui ne lui appartenaient même pas, l'autre s'est installé dans une maison qui semble représenter la stabilité financière et la réussite sociale. L'organisation harmonieuse des espaces, exposant un certain luxe, traduit une existence sans soucis, en opposition directe avec la vie misérable et incertaine du mort. Cette dichotomie suggère une séparation entre les destins de ces personnages qui semblent se croiser au point de déterminer Maigret à s'interroger sur le passé commun qui relie leurs trajectoires tellement différentes.

De retour à Paris, Maigret en a déjà plusieurs informations ; dans la maison de Belloir, il avait déjà retrouvé, à sa grande surprise, plusieurs amis connaissant Jeunet : « Maurice Belloir, sous-directeur de banque, rue de Vesle, à Reims, originaire de Liège ; Jef Lombard, photographe à Liège ; Gaston Janin, sculpteur, rue Lepic, à Paris, et Joseph Van Damme, commissionnaire en marchandises à Brême » (Simenon, 2003 : 143). Tous ces amis, ainsi que le suspect suicidaire, de son vrai nom Jean Lecocq d'Arneville, dit Louis Jeunet, sont originaires de Liège. Le frère du décédé, Armand, habite avec sa femme dans le quartier parisien de Grenelle et travaille dans une usine de la commune d'Issy-les-Moulineaux, située au sud-ouest de Paris. Jadis, très jeune, il avait habité avec sa mère et son frère cadet rue de Province dans le quartier d'Outremeuse à Liège, et il semble avoir connu une épicerie Van Damme, située rue de la Cathédrale. Simenon recompose le réseau social liégeois à travers des repères spatiaux précis et fait progresser l'investigation de Maigret autant par la lecture de ces espaces que par la collecte d'indices matériels. En outre, l'auteur s'inspire largement de sa vie réelle pour évoquer ce groupe d'amis : lors de sa jeunesse, il faisait partie d'un groupe de jeunes étudiants nommé *La Caque*. D'ailleurs, le nom de Jef Lombard (cf. Foord, 2004) est similaire à celui d'un membre de *La Caque* – Jef Lambert, ami et un des illustrateurs du premier roman simenonien, *Au Pont des Arches*, signé Georges Sim et publié en 1920.

À ce stade, Maigret possède déjà les informations recueillies dans chacune des villes traversées – Brême, Reims et Paris – et se prépare à se rendre à Liège pour compléter l'enquête. Le trajet nocturne en voiture à travers Luzancy, « un village dont on apercevait quelques lumières voilées de brume » (Simenon, 2003 : 138), puis Meaux, où « [u]ne pluie fine commençait à tomber » (Simenon, 2003 : 140), n'est pas un simple déplacement d'autant plus qu'il s'effectue en compagnie de Van Damme, dont l'attitude ambiguë et menaçante est complètement imprévisible, allant jusqu'à tenter de précipiter le commissaire dans une rivière longeant la route. Ce voyage devient alors une étape supplémentaire dans la progression des recherches, et les espaces intermédiaires, qui n'ajoutent pas d'indices à l'investigation proprement dite, participent pourtant à la mise en tension du récit.

En guise de conclusion

Dans *Le Pendu de Saint-Pholien*, l'espace n'est jamais un simple décor réaliste, identifiable sur les cartes géographiques, mais un élément structurant de l'enquête. De Brême à Paris, de Reims aux paysages nocturnes qui précèdent l'arrivée à Liège, chaque lieu apporte des indices supplémentaires. Les hôtels modestes, les cafés provinciaux, les maisons bourgeoises ou les bâtiments administratifs ne servent pas uniquement à situer l'action : ils traduisent les trajectoires divergentes des personnages, révèlent les fractures intérieures qui expliquent leurs gestes et orientent l'interprétation des événements. Le commissaire avance donc en rassemblant méthodiquement les éléments recueillis au fil de ses déplacements. La vérité s'élabore initialement dans la circulation entre les villes, grâce à l'observation attentive de l'atmosphère et des lieux habités. D'ailleurs, la mention « Morsang, à bord de l'Ostrogoth, été 1930 », qui se trouve à la fin du roman, relie intimement le processus de création de Simenon à l'itinérance de Maigret : durant la période où il écrivit son ouvrage, Simenon a vécu à bord d'une embarcation (cf. Assouline, 1922 : 153 *et passim*), parcourant les canaux de France, de Belgique et des Pays-Bas. Tout comme le policier explore les villes et les paysages pour reconstituer le déroulement des événements, l'auteur lui-même écrivait en mouvement, observant les endroits traversés et leurs habitants.

Bien que Maigret soit d'abord poussé par une simple curiosité lorsqu'il échange la valise d'un inconnu, son geste se mue rapidement en culpabilité morale – car il se sent en partie responsable du suicide du personnage – et commence une investigation qui, loin d'être purement professionnelle, devient aussi une quête de justification intérieure. Chaque ville, chaque lieu rencontré – des grandes cités animées aux villages enveloppés de brume – a contribué à faire émerger peu à peu le drame, à enrichir les pistes suivies par le détective et à éclaircir le déroulement des faits dans les yeux du lecteur. Ainsi, le chemin vers Liège en tant que point de convergence de l'histoire illustre parfaitement l'enquête « en mouvement », où le sens se construit progressivement dans l'espace, comme un puzzle, avant de se dévoiler complètement.

RÉFÉRENCES :

Assouline, Pierre, *Simenon : biographie*, Paris, Julliard, 1992.

Bertherat, Bruno, « La mort en vitrine à la morgue à Paris au XIX^e siècle (1804-1907) », in Régis Bertrand *et al.*, *Les narrations de la mort*, Presses universitaires de Provence, 2005, pp.164-178. DOI : 10.4000/books.pup.7254, consulté le 22 février 2026.

Foord, Peter, « Maigret of the Month: *Le Pendu de Saint-Pholien* (Maigret and the hundred gibbets) – 1 », le 8 janvier 2004. URL : <https://www.trussel.com/maig/mompho.htm>, consulté le 20 février 2026.

Saenen, Frédéric, « Simenon vivant », in *Le Carnet et les Instants*, n° 190, 2016. URL : <https://le-carnet-et-les-instants.net/simenon-vivant/>, consulté le 25 janvier 2026.

Simenon, Georges, *Le Pendu de Saint-Pholien*, in *Tout Simenon*, tome 16, Paris, Omnibus, 2003, pp. 105-190.

Wery, Christian, « Le pendu de Saint-Pholien – Georges Simenon », le site *Marque-pages. Livres – Littérature*, le 2 juin 2012. URL: <https://marque-pages.over-blog.net/article-le-pendu-de-saint-pholien-georges-simenon-106249448.html>, consulté le 12 février 2026.

Le Centre d'Études Georges Simenon et le Fonds Simenon, Université de Liège, <http://web.philo.ulg.ac.be/cegs/>, consulté le 2 février 2026.

https://www.hapag-lloyd.com/content/dam/website/downloads/pdf/Shipping_made_in_Hamburg_2024_05_en.pdf, consulté le 22 janvier 2026.

<https://paris-promeneurs.com/grands-magasins-de-la-belle/>, consulté le 29 janvier 2026.

<https://www.periodpaper.com/products/1914-print-norddeutscher-lloyd-north-german-lloyd-office-building-bremen-germany-240573-lam2-002>, consulté le 22 janvier 2026.

SS
IS

The More Things Change, the More They Stay the Same: Disillusionment in Vonani Bila's Political Poetry

Kazeem Adebisi-Adelabu*

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.3

Abstract:

With the transition to multiracial democracy in 1994, South Africans, especially non-whites, had looked forward to a new era of social equality, economic justice, and political liberation. This sensibility gave birth to what a critic once described as a “honeymoon literature” in the country. Not long after the emergence of this kind of literature emerged another, which resonates with the political consciousness of social injustice and oppression of the apartheid era and the disenchantment noticeable in the literature of post-independence sub-Saharan up north. This article examines the representation of disillusionment in the poetry of Vonani Bila, a notable political poet of the post-apartheid era. Using Frantz Fanon's theoretical insights about post-Independence elites, aptly described as the national bourgeoisie, I examine purposively selected political poems in *Handsome Jita*, a collection of the poet's select works, to show, firstly, that social injustice is at the root of disillusionment with multiracial democracy in South Africa. Secondly, I show that the social injustice in the new South Africa is an issue of class, rather than race. I also call attention to the similarity between this development and what obtains in sub-Saharan countries up north not long after their independence.

Keywords: Disillusionment, Post-apartheid poetry, Bourgeoisie, Political elites, Vonani Bila

Introduction

Like it was in other parts of Africa in the late 1950s and the early 1960s when political independence was obtained from colonial rule, during the transition years black South Africans had looked forward to a new era of freedom and prosperity in the imminent post-apartheid years. Expectations were high that the proscription of apartheid would usher in an era of social justice, racial parity, equal opportunities, political inclusion, and a general atmosphere of better prospects in the imminent multiracial democracy. In a seeming resolve to meet these expectations, the new government of national unity under the ANC embarked on

* Associate Professor, Department of English, University of Ibadan, aka.adebisi@gmail.com

policies targeted at ensuring social justice and economic empowerment of the hitherto marginalised groups in the country. Some of these included Reconstruction and Development Programme (RDP), Growth Employment and Redistribution (GEAR), Black Economic Empowerment (BEE), and a new constitution that guarantees the rights of minority groups, among others.

In spite of these and similar initiatives, few years into the multiracial democracy, disillusionment and disenchantment steadily began to set in; just like, according to Obiechina, it happened in post-Independence sub-Saharan African countries up north, “where the new political class proved unequal to the challenge of nation-building” (1990: 121) after independence. The ensuing disenchantment among the underprivileged South Africans in the new era, and the difference between the material conditions of the rich and the poor have been widely commented upon by historians, sociologists, political scientists, developmental economists and so on. Is it then possible, like it was in other parts of Africa, that the ensuing disillusionment is a consequence of the failure of the political class to rise to the challenge of nation-building?

Writing in *The Wretched of the Earth*, Fanon identifies four factors which he considered as responsible for the tragedy of former colonies in their quest for nationhood and development after independence. These include the unpreparedness of the elite, the disconnection between the elite and the masses, as well as apathy and cowardice on the part of the elite. He goes on to articulate these as “the incapacity” (2004: 97) of the emergent bourgeoisie in the newly independent nations. Like in the former colonies, black South Africans were under *de facto* internal colonialism until 1994. Again, like in the former colonies, the emergent leaders of the new nation largely consist of educated elites who fit the profile of the emergent “national bourgeoisie” (2004: 97) which Fanon speaks so extensively and accusatory about.

For Fanon, these elites have the psychology of a businessman; in fact, they are middlemen, rather than leaders who should be interested in production, invention and creation. Although he admits that the elites were excluded from running the economies of their countries during the colonial era, Fanon still wonders why they cannot give free expression to their inborn geniuses after assuming the leadership of their countries. By this reflection, he places the buck of success or failure of the new nations squarely at the leaders’ table. In congruence with Fanon’s position, Patrick Bond implicates the failure of the ANC leadership to fully implement the RDP, as originally conceived, as partly responsible for the inability of post-apartheid government to deliver on its promises and mitigate the adversity in which apartheid left the majority of South Africans. Bond further argues that the non-adoption of the progressive

section of the RDP white paper, as well as the gradual replacement of the meats of the programme with neoliberal ideas and values, would prove the undoing of the great dreams held out to people's delight during the campaigns for the 1994 election. Thus, the RDP, according to Bond (2000), assumes the moniker "Rumours, Dreams and Promises", courtesy of Gatsha Buthelezi's wit. In short, the programme, like many others, eventually turned out to be empty promises.

Other scholars, such as Barchiesi (2011), Marais (2011) and Desai (2002) have also commented on the unsatisfactory state of affairs of the post-apartheid era. Barchiesi, for instance, has noted that part of the cause of such a state of affairs is the failure to deliver on the promise to redistribute land for the benefit of the black majority. He also notes that the arable land given to blacks, which is just three percent of the land as of 2011, was given to commercial farmers, thereby entrenching the landlessness of the peasants. This is in addition to the commodification of workers' lives, as well as the disappointment of the hope of "inclusive South Africanism" (2011: 34). Marais, and Desai, among other things, have commented particularly on the prevalence of poverty among Blacks and Indians respectively. The concerns of these scholars have also found corresponding creative explorations in the versification of poets of the post-apartheid era, especially those who cultivate political themes.

With a view to underscoring the role of the political elites in the underdevelopment of the post-colonies, and the ensuing disappointment of the masses, Fanon informs us that the bourgeoisie in underdeveloped countries is not only a bourgeois in spirit, but one that is "an acquisitive, voracious and ambitious petty caste" (2004: 119). The class lacks credibility, inventiveness and managerial skills capable of truly creating a real bourgeois society with all the economic and industrial trappings traditionally associated with such a society. In other words, the elite in the post-Independence formation simply positions itself as an opportunist. Fanon would go on to later compare this emergent bourgeoisie with metropolitan bourgeoisie from which it had received "negative and decadent" (2004:101) mentalities. Unlike, the metropolitan bourgeoisie who has sufficiently developed a capital base and technical skills enough to sustain its hegemony without direct or brute deployment of power, the national bourgeoisie often relies on brute power to repress dissension from the masses.

It is therefore not surprising that Fanon finds the emergent bourgeoisie not only culpable in the betrayal of the expectations from independence due to a lack of economic power or technical skills, but also because of its abuse of political power. Politically, the bourgeoisie is inept. Rather than rally the people towards common goals of development and national dignity, the bourgeoisie throws up a leadership who sees itself essentially as the trustee of other members of its class,

locally and internationally. In short, it evolves a bourgeois dictatorship whereby foreign capitalists are befriended for political security, where interests of a few are catered for, while the vast majority of the people are abandoned to misery. Inexorably, alienation, frustration and disillusionment follow on the part of the majority who had given their total loyalty to the elite in the days of liberation struggle.

If, as Nkosi once wrote, “South Africa[ns]...were *saved* from the emergence of a Black Bourgeoisie by the levelling of Apartheid” (1979: 45), could it then imply that with the demise of that political order, we should not be surprised by the emergence of a national bourgeoisie in South Africa. If so, then what do the political successors after apartheid do or fail to do to validate or void Nkosi’s observation? And, what are the consequences of their actions and inactions?

In the prognostications about the direction of South African literature after apartheid, Mkhize, while agreeing with Mzamane (1996) about the possible emergence of “honeymoon literature”, points out that such a literature “could, depending on the performance of the government, soon be superseded by a literature of disillusionment” (Mkhize, 2001: 176). This has turned out prophetic, and Bila’s poetry is one of the many examples that bear this out. While the gesture towards disillusionment in his poetry has been tangentially noted by critics such as Sole (1996) and Raditlhalo (1991), I am interested in extending the discourse around the subject of disillusionment in Bila’s poetry to its link with continued social injustice, and how it resonates with that of post-Independence literature of sub-Saharan Africa up north. In my analytic thrust, I draw theoretical insights from Fanon’s conception of the role of post-Independence elites, as national bourgeoisie, in the socio-economic disenfranchisement of the masses, as enunciated above.

Politics and Poetry in South African Literature

Alongside Lesego Rampolokeng, Karen Press, Seithamo Motsapi and so on, Vonani Bila has been identified by Sole as one of those South African poets who do not share the dogma that political poetry ended with apartheid. In an early literary reconnaissance of the poetic landscape of post-apartheid poetry, Sole notes that most of the emerging poets “wish to combine socio-political commitment with a concern for appropriate poetic style” (2014: 25), and that even the least political among them realize that “the realities of contemporary South Africa are too complex to allow for a retreat into either a blinkered public, or private, poetry” (2014: 25). Like Sole, Horwitz (2014) has equally noted the prevalence of political themes in post-apartheid poetry and goes further to illustrate how it manifests in form of explorations of inequality, social injustice, discrimination, corruption, and so on.

The place of politics and the controversies surrounding the same in South African literature date back to the apartheid era. Then, to foreground politics and marginalise aesthetics was to fulfil the historical mission imposed on writers by an environment overdetermined by politics. To privilege aesthetics in the vocation of writing was to invite political censure for insensitivity and extravagant luxury. At least, this was the case among most black and liberal white writers and critics. Thus, while liberal white writing was generally and politically sympathetic to the oppressed black majority, black writing generally and consciously cultivated political themes, mounting protest and resistance, celebrating blackness, or excoriating apartheid. This obsession with politics would inevitably incite serious speculations about the fate of South African literature in the 1990s as the country steadily moved towards the proscription of the apartheid.

Albie Sachs has been widely credited with re-igniting the debate over the relationship between politics and culture in post-apartheid South Africa. He had expressed the view that culture should no longer be deployed or seen as a weapon of political struggle shortly before the end of apartheid, as this undermines the artistry of works of art. Critical voices that responded to Sachs' view included Nixon (1997), Ndebele (1997), Brink (1996), Chapman (2009), and Sole (2008), among others. While Nixon believes that the shifts on the political landscape "have cast doubt on the writer's social status, public role, motivation, and imaginative focus" (1997: 640), and wonders how writers would adjust, others offer ideas on what they think would or should be the trajectories of the new literature, Ndebele recommends a shift from the spectacular to the ordinary, Brink looks forward to engagement with history and memory.

Contrary to Nixon's gloomy picture, South African writers have not only adjusted, their motivation and imaginative focus have improved both in quality and quantity. Many writings have confirmed Brink's prognosis. However, while Ndebele's recommendation has not gone unheeded, some writers continue to explore the spectacular and the political, which could have informed Chapman's insistence that it would be difficult to "separate literary discussion from a social referent when political events have attained the dimension of public narratives" (2009: 320).

As Sole (1996; 2014) already noted, Bila is clearly one of the political poets. But, if apartheid's injustice and oppressive mechanism justifiably provoked political art, its dislodgment ought to naturally engender a different kind of art. A little familiarity with post-apartheid milieu however reveals that while the perpetrators of the injustices and oppression of the past, which largely provoked political art, are no longer in charge, some of the legacies of injustice and oppression remain. As

this inexorably finds its way into emergent arts of the new era, I find Bila's copious thematization of the political inviting of critical interest.

Social Injustice and Disillusionment in *Handsome Jita*

I begin the analytical uptake with the poem "Comrade, Don't We Delude Ourselves?" In the poem, Bila takes on many issues, such as unofficial racism, feigned reconciliation, amnesty problematics, insensitive leadership, and socio-economic injustice. The title of the poem alludes to the *Fanonian* observation that regardless of how much the bourgeoisie try to prove it, "the masses never manage to delude themselves" (2004: 114). However, Bila's rhetorical question here does not endorse Fanon, it actually challenges his observation within the context of South African post-apartheid realities. While Fanon believes that the masses, given their miserable conditions after liberation, are never deceived by the glib speeches and nominal independence obtained by their political leaders on behalf of the people, Bila's tone suggests that South Africans are taken in by their post-apartheid leaders' pretensions. His rhetorical question appears more like a sneer at a people who still consider their leaders worthy of trust. For a poem written just about a decade after apartheid, it is plausible to claim that Bila is impatient with the new leaders of the country. Yet, it is clear that seeds of disillusionment and frustration are already being sowed as early as this period of post-apartheid era. Ostensibly frustrated by the realities or the challenges that come with the post-liberation era, the poet-persona asks:

Comrades, Don't We Delude Ourselves?
Azania bleeds and groans and moans
The wounds of liberation-betrayal gush and gape
TRC is but a travelling theatre
For Apartheid lunatics, mavericks, demagogues:
I tell you, they swim in millions and billions.
My mother, a farmworker,
My father, a mineworker –
Azania, Azania, will justice ever be done? (Bila, 2007: 25).

In these lines, the agonised condition of the masses in South Africa is depicted. For the poet, the pain of betrayal by the emergent bourgeoisie keeps worsening. The consonance in the choice of groans and moans, as well as the alliterative "gush and gape" actually adds no musicality to a poem that indeed lacks lyricism. The new elites have cornered the commonwealth of the country for selfish ends, confirming Rita Barnard's view that "South Africa has not proven immune to the troubles of other African post-colonies" (653). Whereas the injustice of apartheid past was exclusively rooted in racialism, the current one is rooted in capital might. Pursuing the theme of injustice further, Bila dismisses the TRC as a sheer entertainment. He seems to align with the

critics of the project who see it as one that negates the principle of natural justice, and intentionally designed to the advantage of perpetrators of apartheid's atrocities and injustices. It has been argued that during the negotiations to multiracial democracy, black leaders had conceded too much to their white counterparts. This development led the commoners and powerless victims of apartheid's injustice with a further sense of injustice in the post-apartheid era. It is apparently in frustration with the TRC's injustice, as well as the continued enjoyment of the privileges that apartheid granted its apologists and ideologues even after apartheid, that the poet resorts to invective and name-calling when he compares their stinking wealth with the plight of his people who are landless and work as labourers. While the rhetorical question that serves as both the title and refrain in the poem adumbrates the falsity of hope hitherto kept by the people, it particularly underscores the poet's indignation, an affect he also seems to be interested in provoking in his audience. Indeed, Bila's "Comrades, Don't We Delude Ourselves?" speaks to a rage underwritten by a sense of injustice and despair in the post-apartheid era.

In the same poem, the reader's attention is also called to how neoliberalism has trumped egalitarianism that many had anticipated of the post-apartheid era. Bila notes:

Corporatism swells on red mother earth,
 Pacts between elites are confused as rdp
 E- e, a hi swona!
 It's new colonialism.
 It's pure capitalism we abhor
 Haves always climb bread and butter ladder,
 Havenots, ek tel djou:
 Mphe-mphe ya lapisa (Bila, 2007: 28)

"Corporatism" here is a moniker for the neoliberal policies of the successive post-apartheid administrations, where global capital, by subterfuge and pressure, has been able to seize initiatives from the ANC-led governments since 1994. According to Bond, since Mandela years, "generous awards to corporations at the expense of people in need" (2000: 177) have been noted. This not only fosters and encourages class bias in the society, it further deepens poverty among the poor. To be certain, the poet's idea of "pacts between elites" also speaks to what Bond, as cited much earlier, calls "intra-elite economic deal" (2000: 145). In what comes across as a humour later in the in the following lines of the stanza, the poet suggests that what South Africans call rdp (an acronym for Reconstruction Development Programme, a government initiative) is perhaps not "pacts between elites" but just new colonialism. New colonialism is often regarded as the final nadir of postcolonial nations. Perhaps the poet implies that South Africa is at the last stage of imperialism, as Kwame Nkrumah, the Ghanaian pan African,

prognosticated about coloniality. The humour assumes a dark hue when he declares that, after all, it is not colonialism that people dislike, but capitalism. This humour, to be sure, recalls the imagery of “Chichidodo” in Armah’s classic about post-Independence disillusionment in Ghana. Chichidodo is a bird that hates excrement with passion but ironically feeds on maggots.

Whereas it is apparent that Bila’s emotion is distanced from rage in the lines just explicated above, I like to insist that this is uncommon in his political poetry. In fact, in the last two lines of the stanza under review, the poet asks repeatedly, “Comrades, how long? / How long?”. If these questions were unclipped, or fully realised as “For how long do we continue to deceive ourselves?”, then it would become clear that the humour is a morbid one. Such a question clearly does not suggest that the poet is in a light-hearted mood. He is quite angry with the state of affairs in his country.

As part of the poem’s formal aesthetics, Bila’s use of code-mixing and code-switching in the lines above excerpt invites interest. The use of this linguistic tropes has been noted as metonymic of *rainbowism* in post-apartheid literature by Adebisi (2014). However, in this context, it signals some kind of ideological identity. It suggests an attempt by the poet to identify with the downtrodden black folks. Not only are the expressions in the African languages directed at poor black South Africans, they also comment on their abjection. Also, in an eclectic deployment of form, using metaphor, synecdoche, antithesis, and contrast, the poet further juxtaposes the plight of the poor in the following imagery:

Poverty grinds the poor in the bundus of Elim,
 Bare-skinned children have nothing on their mouths,
 Victims always get a raw deal in this world,
 Fat cheques, perks and sex is for leaders -
 Them and their first world comfort in third world Africa – (Bila, 2007: 25)

With the metaphor of grind, the excruciating nature of the poverty in which the underprivileged majority find themselves is exposed. We see a mental picture of malnourished children evoked here, refracting Liebbrandt et al’s view that after the collapse of apartheid, specifically between 1993 and 2008, “poverty incidence barely changed in rural areas, while it increased in urban areas” (2011: 37). Similarly, Barchiesi has noted that while African urban population suffer joblessness, “low wage informal occupations are for poor rural black population” (2011: 75). The poet feels so strongly about the situation that he employs invectives to attack the privileged class and their wealth. He rages: “the apartheid lunatics, mavericks, damagogues, / I tell you, they swim in the millions and billions” (Bila, 2007: 25), and wonders, “will

justice ever be done?" (Bila, 2007: 25). The rage, which underlines the poet's versification here easily demonstrates a sense of frustration. However, by isolating apartheid apologists only for his attack, Bila's sense of injustice becomes questionable. To blame apartheid for post-apartheid realities is certainly arguable. As I have observed earlier on, with blacks at the commanding heights of decision making in the new order, this would be difficult to argue. Yet, if one recalls the capacity and the influence of global capital, especially Bond's reminder of its compromising influence in the negotiation of the terms of transition to multiracial democracy in South Africa, Bila's sense of frustration may not be totally without basis.

Again, the last line of the excerpt above not only hints at a new order – classism – which has taken over the post-apartheid social landscape, it also recalls former President Thabo Mbeki's dichotomous characterisation of the country into First and Second Economies. It is noteworthy that since capital, but not race, is the sole consideration in belongingness or not to either of the economies, the terms become mere euphemisms for class stratification. In other words, Bila, whose sympathy is obviously with the poor, invokes the notion of the first world and the third world to underscore the gulf between the living conditions of post-apartheid elites that cut across racial divides, and the masses who wallow in penury.

The poet also laments the continued exploitation of his people. Rather than abate, exploitation exacerbates after the ascension of majority rule. The poet-persona remonstrates:

Sour exploitation sky rocketing,
 Black children used as spray beacons on treacherous white
 farms,
 You die on the farmland, who bothers?
 Your life is bought like the land settlers stole.
 India shops pay peanuts. – They are here for business broer!
 Land issue a bone of contention,
 But who'll afford the expensive land on the market?
 Yet I can't understand why the government buys its own land
 (Bila, 2007: 25)

In these lines, while the majority of blacks are depicted as being at the receiving end of social injustice and economic exploitation in the new era, the impression is also created that whites and Indians are exclusive perpetrators of the same. This perspective ignores the reality that blacks dominate the political space where decisions that impact socio-economic realities are made. These are blacks who, together with other members of the political class, are said to get "Fat cheques, perks and sex" (Bila, 2007: 25). In other words, the top echelon of the apartheid political class, in cahoots with the *nouveau riche* and *comprador* black

elites in politics and business, are responsible for the betrayal of the hopes of the masses of South Africans in the post-apartheid era. The image of such elites recalls leadership figures in other post-colonial African societies, as exemplified in Achebe's (1966) *A Man of the People*. In the novel, there is Chief Nanga, a symbol of the *nouveau riche* and politically corrupt elites who supplanted former colonial masters. It is also noteworthy that the last two lines of the excerpt above speaks again to the frustration of the poet over the land redistribution policy of the ANC government. Since the vast land possessed by whites were forcefully taken originally, people had expected that the new government would use its power to reclaim the land and redistribute the same to all. Again, this expectation was betrayed by the compromise already negotiated between the last apartheid regime and the liberation leaders. In the *Fanonian* prognosis regarding the post-Independence era of underdeveloped countries, the national bourgeoisie would always rely on the Western bourgeoisie to advance its interest. He also notes that the national bourgeoisie would compromise the national interest for selfish reasons or due to cowardice at critical moments.

"Dennis on the March" is primarily Bila's paean to the heroic exploits of the renowned activist-poet Dennis Brutus in the liberation struggle, as well as his subsequent fight against social injustice and bad governance after apartheid. The poem was written to commemorate the eightieth birthday of the literary giant. Somehow, Bila's disappointment and bitterness about the socio-economic realities of his country sneaks into his poetic celebration of the literary icon. From encomiums on the exploits of the famous poet in the fight against apartheid, the poet moves progressively to praise Brutus's activism in the post-apartheid era, and then to his own frustration with the new freedom. He writes:

even today
at the age of eighty
you still march
in the streets of jo'burg
feet firm on the ground
though in the smothering sun
of squeezed dreams
you march with the hungry patriots
whose harvest of freedom
is but dust (Bila, 2007: 40-41)

The second half of this excerpt clearly shows a reality in dissonance with the expectations of the generality of the people. When the poet-persona talks of "the smothering sun of squeezed dreams" (Bila, 2007: 41), there is more to the alliterative versification. Not only have people's dreams of a better life become unrealised in the new era, the idea of being "squeezed" suggests a deliberate dissipation of the

opportunities for their fulfilment. The sun, which ordinarily symbolises a life-giving force and source of warmth, is here presented as a destructive agent, just like leaders who are characterised as “gucci socialist / with treacherous sickness / ... who now disown their people / ravaged by throbbing pain” (Bila, 2007: 41). This characterisation of post-apartheid elites is reminiscent of the portrayal of people like Koomson, the protagonist’s friend in Armah’s (1969) *The Beautiful Ones Are Not Yet Born*. Koomson, one of the ministers of post-Independence Ghana depicted in the novel, goes after the gleam and luxury of political privilege. Becoming not only stinking rich, he also symbolises the opulence and extravagance that inevitably plunged Ghana into economic woes and left most citizens disillusioned and frustrated shortly after independence. These elites, who constitute the national bourgeoisie, in fidelity to Fanon’s conception, use the masses to attain power, and thereafter ask them to withdraw to the backstage. The idea of “gucci socialist” is an oxymoronic figuration that unmistakably ridicules the Socialist pretensions of self-professed Communists and Marxist coterie of the struggle years, who are now the new leaders of the country. “Gucci” is a brand name that symbolises the extravagance typically associated with Capitalist materialism, whereas socialism instructs in frugal deployments of needs. Yoking the two lexical items together therefore appears intended to foreground not just an inherent contradiction but also the hypocrisy of the emergent national bourgeoisie who place class interest above common interest.

The poet’s bitterness over the disappointing post-apartheid realities is also limned in the material and medical plights of the rural dwellers depicted in the poem. The poet writes:

though Mandela is free
rivers of typhoid
& cholera flow freely
& consume the poor of the world
blade-sharp revolutionary
you march in step
alongside the landless peasants
the evicted & the unemployed (Bila, 2007: 42)

To the poet, the attainment of freedom has not brought about desired changes. On the contrary, it has brought greater pain and misery to the rural folk. The hope of the peasants to re-gain their long-lost land is turned into illusion, while the number of eviction victims and the unemployed soars. As of the fifth year into ANC’s administration, Bond (2000) had noted that only one out of the 30% of land targeted for redistribution was actually distributed. These are the new realities of the majority who had patiently looked forward to a new era of bliss. The picture painted here is precisely of what Cronin describes as South

African poets’ “grappling with the shortfall between post-apartheid aspirations and actual realities on the ground” (2003: 12). The imagery evoked by “rivers of typhoid / & cholera” equally recalls the scatological images of stench from excrement, mucous, phlegm, saliva drips, overflowing waste dumps and other kinds of filth that saturate the pages of Armah’s classic novel of disillusionment.

In a direct yet symbolic engagement with the post-apartheid political class, Bila addresses South African president in “Mr President, Let the Babies Die”. In a satire that thrives on a combination of irony, metaphor, invective and scatological imagery, the poet excoriates members of the political class as insensitive, inept, self-centred, and disappointing. He begins with parliamentarians who are no longer interested in making laws to lift people out of penury, but instead sleep during legislative sessions. In a bitter irony, he goes on to ask protesters and the complaining public to not therefore trouble Mr President who “has an important meeting in Washington DC” (Bila, 2007: 37). Instead of giving the President trouble, they should buy him a private jet and houses in cities across the world, while poor women can sell their “breasts and thighs for a living” (Bila, 2007: 38). The sharp contrast between the life of the political elites and the plight of the people depicted in the poem evokes an image of irresponsible and profligate leadership that is also reminiscent of post-Independence Ugandan disillusionment depicted by Henry Barlow in the poem “Building the Nation”. In his poem, Barlow juxtaposes the disappointment of the masses through the symbolism of a diligent driver, and an irresponsible and inept permanent secretary, who tells the driver that he was building the nation at a luncheon party where he was actually wining, dining and having small talks. The presentations of Mr President and the permanent secretary in Bila’s and Barlow’s respective poems perfectly aligns with the *Fanonian* conception of the national bourgeoisie who cultivate hedonistic lifestyle, but whose “economic clout is practically zero” (Bila, 2007: 98), thereby emasculating the masses economically and alienating them socially.

In his address to Mr President, Bila’s preoccupation is not just about the abuse of office and the social injustice by the political class, he is also concerned about the consequences of the same, particularly in the area of health and well-being. Despite assurances to the contrary, public hospitals are ill-equipped and have even degenerated into “slaughter house” (Bila, 2007: 37), while AIDS, cholera, kwashiorkor, and marasmas kill children. As the poet feels disenchanted by this development, his sense of let-down is coldly articulated in the following lines:

Boom! Boom!
 We blew horns when exiles returned –
 We did not know you befriended Ronald Reagan
 And Margaret Thatcher.

We strummed guitars when prisoners walked free –
We did not know the mind got frozen in prison winter.
We shouted power to the people!
But business sucked the power of the state (Bila, 2007: 38).

Here, the poet recalls the excitement and celebration with which some of the exiled heroes of anti-apartheid struggle were welcome back to the country. Of course, this is not only because of their exploits and sacrifices, but also in the hope that they would use their experience, principled ideology, commitment and intellect to grow the new nation. However, disappointment and disillusionment would follow, for the people soon discovered that their so-called heroes have been schooled in Reagan and Thatcher's ways – neoliberalism. Like in the former colonies up north, the emergent elites of post-apartheid era have simply swapped places with the erstwhile Calvinist masters to become the new exploiters. In these lines, Bila can be seen as suggesting that the majority of the people are a bit naive in their trust and confidence in the erstwhile leaders of the struggle, now the new bourgeoisie. It is ironic that while the people surrender leadership to those who have little or no touch with the realities on ground, that is, the returnee exiles and jailed activists, during transition negotiations, they are actually shouting that power belong to the people, which does not include them. By surrendering the power they could have harnessed for the developmental benefit of all, the people, including mass movement groups such as COSATU, UDF and SACP, chose to invest the future in new folk heroes and mythical figures of yore, forgetting Fanon's warning that no single individual or select few should constitute the demiurge, the sovereignty. Fanon had warned that "the demiurge is the people and the magic lies in their hands alone" (2004: 138). To surrender leadership to such a selected few may therefore imply being an accomplice in what Barchiesi (2011) has described as precarious liberation.

In "Horrors of Phalaborwa", Bila presents a horrifying picture of post-liberation South Africa still characterised by unjust and inhuman treatments. The poem is about the barbaric murder of a black farmworker, Nelson Chisale, by his white boss, Mark Scott-Crossley. Chisale is tied to a tree by his drunk boss and two other black employees, and then severely battered by clubbing. His cry and pain are made sport of by "the barbarian" (19) murderer who appears trapped in the past. Chisale was loaded into the back of a van, driven to Scott-Crossley's game farm, and fed to lions. Through a juxtaposition of the images of a helpless victim and that of an oppressor who is literally drunk with alcohol on the one hand, and metaphorically drunk with power on the other hand, the poet inscribes a continuity of social injustice. The story of Chisale has it that he had been fired from work by Scott-Crossley for theft. However, when he later returned to collect his belongings he met

this horrendous fate. It is very difficult to believe that the extremely atrocious response to Chisale’s visit is incited by the theft or his audacity to return to collect his belongings. It seems more like a hangover of the sense of “might is right” that characterised South Africa’s apartheid past, which is also an example of injustice that has refused to go away with the past.

The poet, closing his eyes to imagine the scene of Chisale’s murder, declares:

i drown under the weight of pain
 i share the fury of this agonised world
 i can only shout
 ‘lock the savage in a cold cell for life!’ (Bila, 2007: 18)

Rather than the freedom and happiness happiness hoped for in the new era, the poet finds himself weighed down by psychological and vicarious pain. Although his use of “agonised world” appears to suggest the larger world of humanity, it is a better fit description for the apartheid years that seems reluctant to remain in the past, at least by 2005 the time of the incident from which the poem draws its afflatus. The poet’s anger at the injustice is easily noticed in the last line of the excerpt. However, while such a rage is one that the ordinary black person of apartheid years would have been constrained to mute, except during mass protests, some of their poets actually ventilate such feelings in their writings. In the foreword to *Handsome Jita*, critic Waller notes that Bila responds to “dashed hopes, betrayal; the visceral and corporeal responses to thwarted life, corrupted relations, smashed love, the throes of poverty” (2007: viii) with compassion, rather than anguish or rage. While I agree to Waller’s view about Bila’s compassion, his notion that Bila’s poetry is devoid of anguish and anger is arguable. In the above lines, the poet’s compassion is coextensive with anguish and rage.

Still angered by the murder of Chisale, the poet invokes jarring images of frustration and disappointment at the turn of events in a supposedly new era of bliss and multiracial brotherhood in South Africa thus:

eleven years into liberation –
 i have no gracious dream
 eleven years into liberation –
 there is no rainbow dance
 no straight distance we can walk

eleven years into liberation –
 what i can show the world
 is a harvest of dust and thorns
 eleven years into liberation –
 what I can show the world

is the rural poor's share (Bila, 2007: 20)

In these lines, the poet articulates his own frustration and that of his compatriots over dashed hopes and disappointments by the emergent black elites. The two stanzas present a contrastive but related notions of what the post-apartheid era offers many South Africans. While the first one captures the futility of beautiful dreams about the new era after about a decade, the second one depicts the misfortunes of the majority in the country. Using metaphors of dust and thorns, the second stanza evokes images of waste, emptiness and adversity. In other words, instead of prosperity and abundance, the lot of the rural poor is still poverty and “a broken hope” (Bila, 2007: 21). The reference to the poverty in the rural areas of the country as the only thing that can be shown as the “gain” of multiracial democracy is similitude of Mwangi's (1973) depiction of the rural areas as well as the ghetto suburbs of Nairobi in post-Independence Kenya. In Mwangi's *Kill Me Quick*, living in the countryside is so poverty-ridden and precarious that many are forced to migrate to cities, where the living condition of the masses is even worse. Commenting on the state of affairs in post-liberation South Africa, Hart speaks of “the persistence of mass poverty for the majority of the black population” (2014: 164). The four-time repetition of the idea that things are still far from being the desirable after eleven years of liberation further speaks to the frustration of the poet. Although eleven years may appear a bit short to remedy much of the iniquities and inequalities of the apartheid era, the fact that there is no sign that things are moving in the right direction for the majority of the black populace is hardly in doubt. For instance, one of the most crucial issues for blacks is the injustice of land redistribution. Unfortunately, the issue has been bungled by successive ANC administrations. While whites still retain possession of much of the land in the country, black elites have joined in taking possession of the so-called redistributed land, leaving the vast majority at gross disadvantage. This does not only confirm Cousin's view that the “elites have captured the policy agenda” (2003: 144) of land reform in the country, it also shows that social injustice in post-apartheid South Africa is now an issue of class, rather than race.

In none of his poems is Bila as expressive of disillusionment with the post-apartheid socio-economic injustice as in the one entitled “In the Name of *Amandla*”. He begins by asking his reader and, of course, South Africans in general, to tell him “what has changed in this village”. While this may be the poet's Shirley village, the ramification of his exploration suggests that he has the entire countryside and shanty towns in South Africa in mind. He makes an inventory of all those things that have refused to change and those that have even gone from bad to worse. He talks of kitchen without food, starving children, schools with “no desks,

textbooks & windows” (Bila, 2007: 92), dry taps, epileptic electricity supply, inadequate and poor housing, unemployment, and so on. These are the lots of country people, regardless of their skin colour. This is contrasted with the life of the privileged, the new political elites in the cities who send their children to private schools, apparently lack none of the essentials listed above, and also ride luxury cars. When one of them knocks down a “hungry child” by his car, all he does is contribute a cheap coffin.

Sole has observed that “[w]hile segment of the poor have received better basic amenities since 1994, the programmes to enable these have fallen short of the inflated promises made by the ANC before the 1994 elections, and far short of expectations on the ground” (2014: 116). Similarly, Marais, using UNDP figures, notes that close to half of South African population, mostly blacks, lives in poverty. This can certainly not be said to be what people expected from multiracial democracy. There has been no radical change for most blacks, economically-speaking. The pain and disappointment incited by this reality obviously serve as the pretext for Bila’s versification in his poetry. Not only does his poetry capture the pain of his people as they battle economic injustice, it also inscribes the poet’s anguish as his people’s voice.

Conclusion

In spite of exhortations to the contrary by early critics of post-apartheid literature, political consciousness remains a recurring decimal in the country’s literary landscape. While the inclination for political poetry is not limited to a particular racial category, it is particularly strong among black writers. As shown above, Bila’s poems are not only politically conscious and committed, they are steeped in frustration, mental anguish, and occasional anger, though in varying degrees. The foregoing analysis shows that the poems are laced with these feelings due to a betrayal of expectations and the ensuing sense of disillusionment with the turn of events after the transition to multiracial democracy. The poet is obviously saddened by the miscarriage of liberation promises in his country, especially by the renewed marginalisation of the majority of blacks. The article also notes that, like it was in the former colonies in sub-Saharan Africa up north, the emergent post-liberation bourgeoisies in South Africa, through a combination of incompetence, willful self-advancement, and cowardly compromise betray the hope of the masses. In the final analysis, the article shows that while there is a shared tonality in Bila’s post-apartheid poetry and the apartheid era poetry of black artists in terms of rage and frustration, some thematic contiguity is established between Bila’s poetry and the literature of other parts of post-independence Africa.

REFERENCES:

- Adebisi, Kazeem, *Literary Expression in Post-apartheid South Africa*, Unpublished Thesis, University of Ibadan, 2014.
- Adebisi, Kazeem, *Linguistic Strategies in Post-apartheid Fiction*, “Journal of Pan-African Studies”, vol. 8, no. 1, 2015, p. 46-59.
- Achebe, Chinua, *A Man of the People*, Heinemann Books, 1966.
- Armah, Ayi Kwei, *The Beautiful Ones Are Not Yet Born*, Heinemann, 1969.
- Barlow, Henry, *Building the Nation and Other Poems*, Fountain Publishers, 2000.
- Barnard, Rita, *Rewriting the Nation*, in *The Cambridge History of South African Literature*, edited by David Atwell and Derek Attridge, Cambridge University Press, 2012, p. 652-75.
- Barchiesi, Franco, *Precarious Liberation*, State University of New York, 2011.
- Bila, Vonani, *Handsome Jita*, University of KwaZulu-Natal Press, 2007.
- Bond, Patrick, *The Elite Transition: From Apartheid to Neoliberalism in South Africa*, University of Natal Press, 2000.
- Bond, Patrick, *Contradictions Subside and Then Deepen: Accumulation and Class Conflict*, in *South Africa: The Present As History*, edited by John Saul and Patrick Bond, James Currey, 2014, p. 145-175.
- Brink, Andre, *Reinventing a Continent (Revisiting History in the Literature of the New South Africa: A Personal Testimony)*, in “World Literature Today”, vol. 70, no. 1, 1996, p. 17-23.
- Chapman, Michael, ‘Sequestered from the Wind of History’: *Poetry and Politics Beyond 2000*, in “Current Writing”, Vol. 21, nos.1-2, 2009, p. 173-199.
- Cousins, Ben, *Land Reform in South Africa is Failing. Can It be Saved?*, in “Transformation: Critical Perspectives on Southern Africa”, vol. 92, 2017, p. 135-157.
- Cronin, Jeremy, *Interview by Robert Berold*, in *South African Poets on Poetry*, edited by Robert Berold, Gecko Poetry, 2003, p. 127-34.
- Desai, Ashwin, *We Are the Poors*, Monthly Review Press, 2002.
- Fanon, Frantz, *The Wretched of the Earth*, Trans. Richard Philcox, Grove Press, 2004.
- Hart, Gillian, *Rethinking the South African Crisis: Nationalism, Populism, Hegemony*, University of Georgia Press, 2014.
- Horwitz, Alan Kolski, *Are We Happening or are we a back(side) water?*, in “New Coin”, vol. 50, no. 2, 2014, p. 186-88.
- Liebbrandt, Murray; Ingrid Woolard; Arden Finn, and Jonathan Argent, *Trends in South African Income Distribution and Poverty Since the Fall of Apartheid*, in *OECD Social, Employment and Migration Working Paper 101*, OECD Publishing, 2011, p. 1-90.
- Marais, Hein, *The Political Economy of Change*, Zed Books, 2011.
- Matthews, James, *Can the White Man Speak for Me*, in *Cry Rage: Odyssey of a Dissident Poet*, edited by James Matthews and Gladys Thomas. Spro-cas Publications, 1972, p. 37.
- Matthews, James, *White Man*, in *Cry Rage: Odyssey of a Dissident Poet*, edited by James Matthews and Gladys Thomas. Spro-cas Publications, 1972, p. 87.

- Mkhize, Jabulani, *Literary Prospects in 'Post-Apartheid' South Africa*, in "Alternation", vol. 8, no. 1, 2001, p. 170-187.
- Mtshali, Oswald, *Nightfall in Soweto*, in *A Selection of African Poetry*, edited by Kojo Senanu and Theo Vincent, Longman Group Limited, 1976, p. 257.
- Mwangi, Meja, *Kill Me Quick*, Heinemann, 1973.
- Interview, Reflections: Perspectives on Writing in Post-apartheid South Africa*, edited by Rolf Solberg and Malcolm Hacksley, National English Literary Museum, 1996, p. 73-81.
- Mzamane, Mbulelo, *Literature and Politics among Blacks in South Africa*, in *Soweto Poetry: Literary Perspectives*, edited by Michael Chapman, University of KwaZulu- Natal Press, 2007, p. 150-156.
- Ndebele, Njabulo, *The Rediscovery of the Ordinary: Some New Writings in South Africa*, "Journal of Southern African Studies", vol. 12, no. 2, 1986, p. 143-157.
- Nixon, Rob, *Aftermaths*, in "Transition", vol. 72, 1997, p. 64-77.
- Nkrumah, Kwame, *Neo-Colonialism; The Last Stage of Imperialism*, Thomas Nelson, 1965.
- Nkosi, Lewis, *Fiction by Black South Africans: Richard Rive, Bloke Modisane, Ezekiel Mphahlele, Alex la Guma*, in *Introduction to African Literature: An Anthology of Critical Writing*, edited by Ulli Beier, Longman, 1979, p. 222-238.
- Nkosi, Lewis, *Home and Exile*, Longman, 1965.
- Obiechina, Emmanuel, *Language and Theme: Essays on African Literature*, Heinemann Educational Books, 1990.
- Raditlhalo, Sam, 'Mo Faya': *On Recent South African Poetry*, "Timbila", vol. 6, 2008, p. 290-303.
- Sachs, Albie, *Preparing Ourselves for Freedom: Culture and the ANC Guidelines*, in "TDR", vol. 35, no.1, 1991, p. 187-193.
- Sole, Kelwyn, *Bird Hearts Taking Wing: Trends in Contemporary South African Poetry Written in English*, in "World Literature Today", vol. 70, no. 1, 1996, p. 25-31.
- Sole, Kelwyn, *Licking the Stage Clean or Mauling Down the Sky?: The Profile of the Poet and the Politics of Poetry in Contemporary South Africa*, in "Mediations", vol. 24, no.1, 2008, p. 132-165.
- Sole, Kelwyn, *The Witness of Poetry: Economic Calculation, Civil Society and the Limits of Everyday Experience in a Liberated South Africa*, in "Botsotso: Contemporary South African Culture", vol. 13, 2014, p. 115-134.

A Study of Speech, Silence, and Selfhood through the Portrayal of Rosa Burger from Nadine Gordimer's *Burger's Daughter*

Ashima Arora*

Naveen Kumar Mehta**

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.4

Abstract:

Nadine Gordimer wrote *Burger's Daughter*, her seventh book in 1979. It is a novel inspired by the historical and political events that occurred within South Africa in the mid-1970s. The characterization of Rosa Burger, the protagonist, by Gordimer reveals that she is the heir of the legacy of her parents, who were revolutionaries. Cathy and Lionel Burger, her parents, died in South Africa fighting against racial injustice. Their greatness as heroes puts a pressure on Rosa, who is having difficulties in forming her individual identity. She starts to wonder who she is besides being the daughter of her revolutionary parents. She, therefore, leaves behind the forceful political terminology of her parents. Instead, she prefers keeping silent because silence is the way she can get out of their shadow. Silence is illustrated through her prison experience, her time in another country and even when she returned home to South Africa. The silence both secures her, gives her some room to think over, and it also becomes a kind of silent protest. The identity formation that takes place in Rosa is physical. She employs her silence through the body and the suppression of her physical senses to resist her political destiny. This paper examines how speech and silence both define the trajectory of Rosa, who breaks free of the social constructs and lives in accordance with her personal decisions.

Keywords: liminality, selfhood, silence, legacy, autonomy, language

Introduction

The setting of *Burger's Daughter* by Nadine Gordimer is in apartheid South Africa. The book demonstrates the consequences of apartheid on both the black and white lives as portrayed through the eyes of a young woman, Rosa Burger, who is dominated by the political martyrdom of her parents. Her life, decisions, and inner turmoil are congenial to the political and social processes of apartheid, since it began

* PhD Research Scholar, Department of English, Sanchi University of Buddhist-Indic Studies, Sanchi, Raisen (M.P.), aroraashima95@gmail.com

** Associate Professor PhD, Department of English, Sanchi University of Buddhist-Indic Studies, Sanchi, Raisen (M.P.), nknmehta@gmail.com

with the election of the first Nationalist party government in May 1948, the year she was born, through her years of childhood and adolescence, when she witnessed the Treason Trials and Sharpeville massacre. The novel follows Rosa as she strives to reconstruct her identity and create herself outside the expectations of her parents' legacy, unlike most narratives of revolution, where identity directly stems out of inheritance.

The tension is apparent in her journey which includes visits to prison, exile and unwilling return to South Africa, as she tries to find herself in a society where language is weaponised, and speech is enforced. White liberal groups played the primary role in anti-apartheid struggle because of the apartheid policy of an imposed separation (Powell, 2017: 226). This has created a dissociation of the voices and interests of blacks since whites were talking and blacks were listening (Powell, 2017: 226). Black Consciousness criticized white liberals for their inability to bring about any major reform. They argued that white dominated liberal groups were only willing to fight against apartheid peacefully rather than through violence, breaking the law, or armed conflicts (Powell, 2017: 227). This political environment informs us of the ways that Rosa thinks about her own role. The Black Consciousness movement compels her to change her mind, and move away from the idea that she wants to be a saviour of Black people, the way her parents were, to the idea that she would be a silent buddy in the background. This difference, however, is uncongenial to her but it is the evolution that must be made towards the real equality. Powell recommends that Black community often shunned away the well-intentioned white people who wanted to combat the racism. Yet, this pushback never occurred only at the time of protests or meetings; this rejection was also present in their social life, their personal contacts and friendships (Powell, 2017: 228).

The decisions that Rosa makes, such as her re-engagement to oppose critiques and avoid falling into the same trap as white liberals, have the connotation of a conscious act of independence. She opposes performative rhetoric, and finds strength in the nonverbal acts: holding hands in jail, an inhibited thinking overseas, or silently working as a physiotherapist, nursing the wounded in the wake of the Soweto riots. She and her friend Marisa collaborate to make the spirits of the prisoners high and convey the messages to those outside of the prison (Powell, 2017: 233). Rosa's choices give her the power to act beyond what words can do, enabling her to defy perceptions and seek her own self-liberation (Powell, 2017: 238).

To gain an insight into the predicament of Rosa, it is necessary to know the theoretical structures that shed light on her struggle. As Judith Butler points out, language is not descriptive, but performative as well (2021: 24). The title of *Burger's Daughter* is made to weigh Rosa down

right at the start. This name itself performs a strict political identity for her even before she gets a chance to speak for her own self. Michel Foucault's concept of discourse explains how Rosa's mindset is completely conditioned by the vocabulary of the revolution (Foucault, 1972: 49). Since discourse acts as a strong system of power, Rosa is influenced by them much before she can even raise a question. Her entire journey is basically a sincere attempt to uproot herself from this inherited discourse. Taking a cue from Gayatri Spivak's ideas on subaltern a question arises that whether those sitting outside the power structures can even raise their voice (apud Riach, 2017: 15). In this context, Rosa is caught in a paradoxical situation. On the one hand, being a privileged white lady, she enjoys a high status in the society. But on the other hand, because she is trapped in a grand revolutionary legacy, her voice is always already steered by others. Therefore, her continuous silence becomes a major subject of enquiry. Are these silences just a failure at communication, or are they deliberate boycott and refusal to participate in a discourse that fails to carry her true self?

Gordimer positions Rosa's liminal existence between identities, places, and speech as a form of embodied resistance. This liminality, defined as "a state of in-between-ness and ambiguity" (Beech, 2011: 288), where one is "neither one thing nor the other" and "interstructural" (Beech, 2011: 285), is central to Rosa's experience. *Liminality*, originally a concept from anthropology, describes individuals or groups in "socio-cultural spaces" that fall outside of clear-cut social categories and exist in an ambiguous, transitional state (Brunsma et al., 2013: 483). Gloria Anzaldúa's concept of the *borderland* extends this argument. It is pertinent to note that the borderland describes the condition of individuals who live between cultures, languages, and identities (Anzaldúa, 1987: 19). In the present context, Rosa lives in such a borderland. She is neither inside the revolutionary world, nor outside of it. Furthermore, she is neither South African, nor European; neither political, nor private. While living in this borderland is a painful experience, it becomes the ground for awakening a consciousness. Adding to this discussion, Brunsma and his colleagues have proposed the framework of an "identity matrix" to describe how individuals occupy multiple, overlapping social positions that shift from one context to another (Brunsma et al., 2013: 485). Upon examining the character of Rosa, the identity matrix of her character includes her race, gender, class, her political inheritance and her personal desires. These classes do not fit perfectly; on the contrary, they tear her in many ways. It is not her agency to get out of this matrix, but to find her way in it.

In *Burger's Daughter*, the initial identity of Rosa is determined through the elements of her parents' political radicalism that form the

“everyday mythology” (Gordimer, 1979: 111) of the story. This is the identity that is based on her position as the Burger’s Daughter and limits her personal freedom and social relations. Apparently, she indeed wanted to study law, yet it did not seem to be worthwhile because, likely enough, she would never have a chance to practice it as the daughter of Lionel Burger. Thus, she was compelled to choose another career, something that would not be offensive politically, and medicine seemed to be a viable choice for somebody like Rosa (Gordimer, 1979: 63). The story illustrates how this self-perception was eventually broken, and she had to rebuild her sense of self (Beech, 2011: 287).

Stephen Clingman, in this regard, analyses the novel as a work that goes back to trace “history from the inside”, showing how the political events transform the consciousness of people (Clingman, 1992: 8). The crisis that Rosa is going through is not a personal problem; instead, it is a historical issue. Dominic Head notices that in her novels Gordimer addresses the “problem of the white writer in South Africa”, who has to cope with a problem of loyalty to the struggle and awareness of the racial status to which she belongs (Clingman, 1994: 12). So, this contradiction is evident in Rosa herself.

The body of Rosa can be discussed in terms of the battlefield in this respect, where the conflict between her legacy as a public figure and her personal identity are fought. She opposes with her body by pushing away and closing up her feelings instead of arguing and protesting. She explains that her cognitive awareness is pulled to the pain in her pelvis that continues to exist. Her body gives away the very things she has been trying to keep within herself. In that space, she is trapped in the monthly cycle of her body. She becomes her womb, understanding that a year before, she had not realized its physical existence (Gordimer, 1979: 15-16). This is the point when Rosa retreats into embodied experience out of political talk. The womb, which is a reproduction site, is used as a symbol of her denying the heritage of her parents. Her suffering is not figurative, it is physical and hers. In a world that requires political speech, the focus on her body by Rosa is one way of resistance, which is not vocal. Nic Beech believes that liminality is not a passive entity but a process of identity formation, in which people are trying out new identity forms (Beech, 2011: 290). This experimentation is symbolized by Rosa, who distances herself physically.

Her physical resistance and silent rebellion eventually help her take back her own self from everything that the legacy of her father had placed on her, and show that selfhood can thrive within the spaces between phases. It is an active and directed act of identity, illustrating a versatile toolset to be used (Brunsma et al., 2013: 481) to claim agency in a multifarious and evolving social reality.

The paper claims that Rosa's selfhood is shaped by the spaces between her political speech which she inherits and silences which she chooses, as opposed to absolute opposition to the legacy of her parents. The research is based on the theories of performativity, subalternity, and borderland consciousness, and the analysis will show how her non-use of language turns out to be a way of expressing her own identity. It follows Rosa's relationship to political discourse and looks at how her withdrawal into silence and exile and her eventual return become a way of redefining the question of selfhood as something that is lived and negotiated through the body.

Rosa Burger as a Liminal Woman

Liminality was first coined by Arnold van Gennep in his book *Les Rites de Passage*, which was written in 1909. The idea which originated in anthropology was subsequently expanded by Victor Turner. He described liminality as the transition phase of rites of passages, which entails to the situation in which initiates are caught between two definable states (Gennep, 1960: 11). Turner developed this notion and defined liminal figures as those that are neither here, nor there, standing in between worlds (Turner, 1969: 95). Rosa Burger's identity is characterized by the instability of existing between two worlds (Beech, 2011: 287); this liminality is rooted in uncertainty as she navigates her self-discovery." It is possible to interpret Rosa and her experience in the traditional three-step context of liminality: separation, transition, and reintegration (Beech, 2011: 287).

It starts with her decision to distance herself from the identity assigned to her by the radical political world of her parents. She longs for a free life because she is disillusioned with their programmatic lifestyle (Head, 1994: 114). One in which she is not confined to this inherited burden. Her move to go to the South of France is, therefore, not merely a journey, but a respite from the "Burger legacy". It is where she tries to find her own place (Powell, 2017: 233).

In Europe, Rosa gets into the transitional or so-called liminal stage. It is also characterized by a sense of confusion and a breaking away from the set roles which she previously occupied (Beech, 2011: 287). She eventually has the room to discover her own emotions and desires. In this sense, Nic Beech states that liminality is not a passive experience but rather a process through which people can explore possible alternative selves, which they provisionally embrace before they settle on a reconstructed one (Beech, 2011: 290). This experimentation can thus be seen clearly in the time that Rosa spent in France. She becomes a lover of Bernard Chabaliere, an observer of

European leftists, and finally she emerges as a modern woman liberated from political pressure. Her identity in this in-between condition is not fixed around her, but is fluid and can be remodelled by her experiences (Head, 1994: 122). Her in-between position in society is reinforced by the rejection she experiences from Black radicals, including Duma Dhladhla which deepens the break in her identity and her sense of belonging to the society. This fear is evident when she meets the Duclos family. Although they provide her with a refuge against South Africa, their inquiries about apartheid bring her down to the position of a spokesperson for a suffering that she cannot embody. Consequently, she retreats into silence and cannot express her stand. According to Gordimer, Rosa is exposed in their midst, since their interest intrudes on her privacy (Gordimer, 1979: 214). The emotional core of this disoriented stage of self-discovery is anxiety and a consuming feeling of rejection (Beech, 2011: 287).

We observe Rosa as she assembles her narrative by a set of thoughts directed at various individuals in her life, something which enables her to discover her own thoughts gradually, with a sense of genuine subtlety (Beech, 2011: 289). She communicates with these people in her head, and this is her way of thinking. In doing so, she is pushed inside herself, handling a tangle of dismay, anxiety and profound inner turmoil (Beech, 2011: 289).

Then there is the phone call which transforms everything. The voice is that of Baasie, an old childhood friend, but the old familiarity has now been replaced by anger and accusation. It is his verbal attack that puts her through an earthquake as he criticises her over her involvement in white repression (Head, 1994: 221). Baasie informs her that she and her family exploited him under the guise of being generous to him. Gordimer captures the reaction of Rosa in her fractured reaction. She cannot self-defend as there is something that he has said that carries some truth she has dodged. At the beginning, Rosa is compelled to perceive the identity projected onto her. She has to face the heartbreaking fact that what she viewed as benevolence he regarded as humiliation. This agonizing discovery brings her to the long-awaited and actual change in the definition of her own identity (Head, 1994: 221).

The last phase in her journey is the reintegration: her arrival back to South Africa. She bases her change on the real world by serving in the Baragwanath Hospital, where the majority of patients are Black. Rosa treating the victims of the Soweto uprising is not political speech, but an expedient interaction with the outcomes of apartheid. Consequently, her body becomes both a withdrawal place and a place of care. It is not only a geographical homecoming. It is a conscious, multifaceted re-identification with her past, and a recognition of the obligations that make her what she is. Rosa attempts to rebrand herself by acting,

reflecting, and finding a new sense of meaning. She is involved in the Black Consciousness struggle but this time as a supporter (Head, 1994: 122). This time she consciously retreats, assuming a humbler position. According to Stephen Clingman, the novels by Gordimer are able to trace history as an inward process, showing how the activities of the political forces influence the consciousness of the individuals (Clingman, 1992: 8). Thus, there is nothing personal about Rosa's return, it is a historical issue. She goes back to a South Africa that has been transformed by the Soweto uprising. Her move to join the Baragwanath Hospital is a viable reaction to such political reality.

It is not only her who feels redeemed (Powell, 2017: 233) but also creates an opportunity of a new demand of white allies in the struggle. Yet the issue that still lingers on is of the acceptance, and with this half-acceptance, she is once more brought back to the in-between state. According to Powell, Rosa's journey is a kind of self-liberation, which is an endeavour to balance the political and the personal (Powell, 2017: 238). Her return is therefore not a yielding to her parents' heritage, but reclaiming of what belonged to them on her own conditions. She does not deny history and is not caught off guard by it. In this regard, according to Brunnsma and colleagues, identity is a matrix of overlapping categories which change in different contexts (Brunnsma et.al., 2013: 485). In South Africa, it is because she is white and therefore is privileged; in the liberation struggle, she is an activist and is a comrade; and in the Black Consciousness circles, she is an outsider by virtue of her race. These categories do not align, and her liminality consists of dwelling within these contradictions.

Finally, Rosa comes back, however, to no final destination. She stands in-between the world that she has left and the society she wants to help create. This in-betweenness is not a failure, as it appears to be the only place she can truly remain in. The novel leaves an important question with the reader, which is whether this state of liminality is one that can support a life in the long run.

Journey of Rosa Burger: Struggle between Political Legacy and Personal Autonomy

Being the daughter of Lionel and Cathy Burger, Rosa witnessed a white-led fight at home, which she never wanted to engage in. Her parents' open house which was a place of mixed marriages was near to being a historical heritage (Head, 1994: 111), the only thing that was left behind by her parents after their death and the responsibility of maintaining the heritage was a liability that saw her become detached from the communist doctrine. Rosa's life, beginning in 1948 with the start of the apartheid era, parallels its trajectory, culminating in her

detention in 1977. This event compels her to review her family's exemplary life and question whether it truly serves as a model for her identity (Head, 1994: 112), which leads her to search for herself.

In pursuit of self-discovery, she fled to Europe (Head, 1994: 118), the act that was later criticized as reckless and irresponsible. She lived with Lionel Burger's first wife, Katya (Colette), who had left him. Katya's ideology of living for oneself tempts Rosa, but the temptation is temporary as her upbringing demands activism and engagement with injustice. In this regard, Judith Butler's concept of performativity explains this conflict. Rosa's identity as Burger's daughter has been performed since childhood through acts of political solidarity. Abandoning this role means risking losing her sense of identity and confusing herself and others (2021: 24). Katya offers an alternative of a private life, but Rosa cannot sustain it. The habit of being an activist is simply deeply rooted into her brain.

Thus, the time she had spent abroad was seen as apolitical and rash escapism from the expectations of her South African heritage. However, this judgment ignores the liminal function of her exile. As Beech points out, liminal spaces allow individuals to experiment with provisional selves (Beech, 2011: 290). In France, Rosa tries living a life free from political expectations. The fact that she cannot sustain this is not a failure, but rather a discovery.

A turning point came in London when she came across Zwelinzima Vulindlela, a Black man, her acquaintance since childhood. His thoughts that she and her father were no different from any other white oppressor shattered her belief of being on the same side as him (Powell, 2017: 232). In this context, the Black Consciousness movement, which started in South Africa in the late 1960s, refused to make exceptions for white activists (Powell, 2017: 227). Zwelinzima reflects this ideology. He clearly tells Rosa that white people are not needed in the Black struggle. He argues: "He doesn't live black, what does he know what a black man needs? He's only going to tell him" (Gordimer, 1979: 159). This situation can be understood through Gayatri Spivak's question: can the subaltern speak? (Riach, 2017: 15). Even though Rosa is not a subaltern, her attempts to show solidarity are rejected. Zwelinzima points out that her voice cannot escape the history of white people silencing Black voices. Her silence to this rejection becomes the only honest response. Michel Foucault's concept of discourse explains this problem. He defines discourse as a system that creates positions from which a person can speak (Foucault, 1972: 49). Within the Black Consciousness movement, the role of a "white ally" does not exist. Rosa cannot speak here because this system has no place for her.

The same thought process is shared by Duma Dhladhla, another activist, against white communists when he states that “All collaboration with whites has always ended in exploitation of blacks” (Gordimer, 1979: 159). This criticism left Rosa with no other choice but to rethink her role in the political struggle. Gloria Anzaldúa’s idea of the borderland helps explain Rosa’s position. According to Anzaldúa, people living in such borderlands develop a “mestiza consciousness”, which is the ability to hold opposite views together at the same time (Anzaldúa, 1987: 19). Since Rosa is rejected by Black activists and also cannot return to a private life, she has to develop this exact mindset. Therefore, she learns to live with a contradiction: she remains committed to the struggle, but she accepts that she cannot lead it.

Her return to South Africa brings to her a new sense of purpose. She takes action to prove Zwelinzima wrong and differentiate her political praxis from that of moderate white liberals (Powell, 2017: 237). This can be seen in her work as a physiotherapist at Baragwanath Hospital, where she works with the injured patients. In this case, she is involved in body work and not political rhetoric. She is not protesting with signs or writing manifestos, but directs her attention to massaging muscles and rehabilitation. This is a political pledge devoid of rhetoric as presented by Gordimer. Rosa is a contributor and not a leader, and also, she associates by touch instead of speech. In this way, this embodiment of solidarity turns out to be her functional answer to Black Consciousness critique.

Subsequently, when thrown into prison, her devotion sets her apart of the generalization of white liberals who will pay, but will not fight (Gordimer, 1979: 322), a phrase she had used to insult Zwelinzima, but this was what she was trying to avoid in politics. But Gordimer does not give blank comparisons. Although the two women are in a close proximity, they are not equal. Marisa is the dominant, and Rosa the contributor. In this regard, Powell mentions that Rosa takes a subservient position (Powell, 2017: 233). This reveals her definite decision to contribute to the cause and not to take the initiative.

The story is carried until the two women are seen working in prison together, which depicts unity. However, this hope is not unconditional: it is due to her contacts and family background in the radical activist environment that Rosa was able to join the struggle (Powell, 2017: 233). Her own success cannot be equated with a far-reaching social shift. According to Powell, the story of Rosa is an example of self-liberation when she does not allow the Black Consciousness critique to paralyse her (Powell, 2017: 238). She does not make an effort to pass as Black, nor does she pose to be unaware of her

race. Rather, she is able to see a practical means of operating under the confines of her personal stance.

The conclusion is a question mark, can the younger generation of the black South Africans ever be completely integrated into a similar culture as the whites? The tension between the ideal of racial equality and the principle of racial separation is central to Black Consciousness. Gordimer, through Rosa Burger, interrogates the painful but needed reality of Black Consciousness, which is that black self-liberation driven by the need of true equality, required separation from whites. Because of this tension, the possibility of a truly shared culture seems distant for now, likely for at least another generation.

Rosa returns, but she does not reach a final destination. She stays in the middle: she is accepted, but not fully included. This is not a failure; rather, it is the reality of her situation. By avoiding false hope, the novel leaves Rosa exactly where she has always been, on the threshold.

The Politics of the Personal: Rosa Burger's Body as a Site of Resistance and Reclamation

Rosa's journey from the conflicting inheritance of her political legacy towards selfhood is inscribed upon her physical body and the spaces she occupies. The comparison of her facial features to that of her father, coinciding of her first menstrual experience with the detention of her mother, mingles personal shock of puberty with public shock of arrest. Her fall to her knees and vomiting, uncontrollable shivering, and sobbing from the humiliation and self-loathing she felt after the phone call from Zwelinzima Vulindlela, all of these events show that her journey is personal, but also connected to outside real world that shapes and defines her identity.

Michel Foucault's work on the body and power helps explain Rosa's situation. According to Foucault, power in modern societies works through discipline imposed on the body rather than just physical violence. As a result, the body becomes a place where political forces place their demands (Foucault, 1972: 49). This is precisely the place of Rosa since she was a child. The state follows her and the political movement takes possession of her. It is quite obvious that she is the daughter of her parents and this shows in her face, particularly the way she looks like Lionel, something she cannot avoid. Moreover, the concept of the gaze developed by Foucault provides the explanation of why Rosa is constantly monitored. She is aware that all the time she is observed by the state, her father's friends, and history. This unrelenting observation dominates her behaviour even before any action is actually applied on her. Thus, her body does not belong to her fully, as somebody is always examining it (Foucault, 1972: 52).

The fact that she recalls leaning on the prison wall to console her father is a political act in which her physicality is regarded as the support of the movement. By that time, Rosa was already performing all the responsibilities of her mother at home, including supporting her father who was later to be arrested, too. On this day, he had put the issues of other people ahead of his. Nevertheless, he was aware that he could rely on his school-going daughter, who was completely devoted and was with the family in their united struggle (Gordimer, 1979: 12). The situation in this scene summarizes the situation of Rosa. Her body serves as an instrument of political unity, as she is pushed up against the wall that isolates her father from the outside world. Her job is to comfort and not to speak, to support and not to command. Therefore, while she physically serves the movement, the movement does not serve her.

In this regard, Judith Butler's concept of bodily performativity adds another point. Butler states that our identity is shaped by the actions we perform repeatedly (Buttler, 2021: 32). Thus, Rosa plays the role of Burger's daughter every time she stands at a prison wall or visits someone in jail. These regular actions actually create her identity. Therefore, to reclaim her life, she must act differently and do new things to build a new identity.

Space is a means of control that makes her body a public text, Burger's daughter. She, therefore, is subject to constant scrutiny of the state and her father's companions. This external labelling of who Rosa is and what her body should represent compels her to rebel, "I was struggling with a monstrous resentment against the claim – not of the Communist Party! – of blood, shared genes, the semen from which I had issued and the body in which I had grown" (Gordimer, 1979: 62). This passage is significant because it focuses directly on the physical body. Rosa does not object to the Party taking her time or loyalty. Rather, she dislikes the biological claim and the genetic traits visible in her own body. As a result, her rebellion must also be a physical one.

The fact that her first period happens exactly when her mother is arrested is the novel's first sign of this bodily politics. At the moment the government takes away her mother, Rosa turns into a woman. It is shown through her body as she demonstrates that she is capable of reproduction at a time when the state demonstrates its control over her family. The personal and the political do not exist independently in this situation; they are united in her physical body. Gloria Anzaldúa observes that residents of such borderlands tend to experience physical manifestations of their in-between conditions such as illness, pain, or numbness (Anzaldúa, 1987: 25). Thus, such experiences of the body as receiving her period, vomiting, and shivering are not personal problems of Rosa. They are material forms of her marginal situation.

Her defiance is not vocal. She does not make speeches or arguments and resorts to protesting using her body, by retreating into numbness. Elaine Scarry notes that the physical suffering may even ruin the powers of a person to speak any language, leaving them only able to make some basic cries or just remain silent (Elaine, 1985: 4). The physical reactions that occurred in the case of Rosa are her vomiting and shivering following the call of Baasie. She is unable to verbalize her shock and her body merely speaks on her behalf.

However, her gradual reclaiming of her body is her process of self-recovery. To some extent, her flight to the French Riviera is the process of reclaiming her physical being from the political arena and experiencing it as a source of personal enjoyment. Rosa also feels her body in a totally different way in France. She goes swimming in the sea, she has fun in the sun and she even gets into an affair with Bernard Chabaliere. Although they are not political activities, they are reclamatory ones. It is the first time that her body lives for her own personal pleasure rather than for the political movement. This is not an escape out of politics, but a move in the direction of embodiment.

The way that she reclaims herself is through her return to South Africa and rejoining the political struggle. Previously, her hands were put against the walls of prisons just as a symbol of support. These hands are now actually at work healing people. Thus, according to Gordimer, this real work is far more authentic than her political actions in her youth.

Rosa, when confined together with a Black woman, Marisa Kgosana, in a prison cell, shares a close proximity. Rosa shares her transformation with her. The most optimistic image in this novel is this common room. It is not the answer to the profound questions of race and politics, but it reveals them literally, in the way that only words alone cannot.

This is why the politics do not only happen in the mind of Rosa; it happens in the body, too. The body is the real foundation of her identity predicament. Between the prison wall and the French sea, between vomiting at the call of Baasie and the use of her hands as a physiotherapist, her body responds to the things which can be solved neither by political ideology, nor by the words alone. Her way of reclaiming her life is not by means of speeches, but through the physical acts: withdrawal, pleasure, labour, and closeness. This does not mean she turns away from politics. Rather, she turns it into something personal, in a way that her parents' generation could never have imagined. Eventually, the body of Rosa is not only that of Burger's daughter, it is finally her own.

Concluding Remarks

This paper elaborates that making an identity by merely rebelling against the legacy of parents is not constructive of Rosa Burger. Her identity rather establishes itself in the transitional zone between the political speech she inherits and the silence she prefers. She experiences clear separations, transition, and reuniting. This indicates that in an oppressive regime, the identity of a person cannot be simply revealed, it must be harshly built.

Liminality does not only impact an individual in terms of identity, but also subjects one to crisis, disruption, and deep ambiguity. Such a volatile situation requires reconstruction of identity with respect to the social structures that surround the individual. As this is a transitional state, it is usually triggered by certain events that compel an active dialogue between the self-identity internally and the social-identity externally, leading to a new uncertain identity formation.

Rosa explores her way to selfhood within the liminal areas she lives in. She stands at the borderland of the political heritage of her parents and her own wishes, between being an exile and being a native-born South African. It is hardly a passive in-between status: it turns out to be the very trigger of her independence. It is within such thresholds that fixed identities lose their grip and she is able to break down inherited role of Burger's daughter and form her own identity. This dismantling occurred in very specific phases as observed in the analysis. To begin with, she dissociated herself with the world of her parents. Then, she experienced a transitional period when she was in Europe. At last, she came back and assimilated back into the society on her own conditions, as opposed to simply accepting what she had been given.

Ultimately, her silence is not lack but action, the most essential tool in her transformation. It is a tactical abandonment of performative politics and meaningless rhetoric. She has chosen not to talk and in doing so she exits a story she has not written for herself. The performativity theory as presented by Judith Butler provides the reasons as to why this is significant. When identity is created through repeating the same actions, denying to perform those actions becomes a form of agency. Rosa just ceases to play the role of Burger's daughter. By stopping this, she begins to become herself. The question posed by Gayatri Spivak in her query on whether or not the subaltern can speak also applies here, although Rosa is not a subaltern in the strict sense of the word. Her silence is not her weakness; it is definite denial. She just chooses not to speak a language that has no space for her.

This silence provides a safe environment to reflect and finally allows a deeper, more embodied resistance. Her practice as a physiotherapist is its supreme manifestation: a language of action and

care that does not involve the use of words at all. The concept of discourse by Michel Foucault presents us with the fact that the language is not a simple or impartial tool. Instead, it is a system which in that determines the very space where one is permitted to speak. The language of the revolution had practically drove Rosa into the given situation into the fixed role of Burger's daughter. So, in order to be truly herself, she had to step outside this system, even to the extent of choosing to remain absolutely silent.

Rosa turns into a living embodiment of her own resistance and her physical body is turned into a site of personal liberation. Her numbness and sensory withdrawal are an early protest of the body, a reclaiming of her own self from the constructions placed on her by others. This corporeal freedom, first explored in Europe and later directed towards her work of care, enables her to create her own meaning in her life. It is evident that the final position of Rosa is described through the concept of the borderland by Gloria Anzaldúa. According to Anzaldúa, individuals in such borderlands form an awareness which is capable of living with the idea of opposites simultaneously. This state of mind is precisely the one that Rosa arrives at in her final condition. She remains a dedicated member of the political struggle and does not speak up; she is not heard, but she is present and moves according to her own direction rather than the one given to her. In the end, she makes no attempt to solve these contradictions. Instead, she just learns to co-exist with them.

Her last acts demonstrate that the self cannot be merely spoken into existence, but must be lived and felt. This truth is expressed not in words but in the silent, steady and determined language of the body. Thus, liminality as Gordimer presents is not a weakness but a space of transformative possibilities. It is not a fixed identity into which Rosa is placed but an ongoing state of purposeful action. She creates a selfhood, founded upon silent companionship and physical care, that shows that selfhood is not something to be restored, but something to be continuously made through the pauses and silences in between.

This reading of Rosa Burger highlights the fact that there is more to identity in the repressive regime. The novel by Gordimer is a clear indication that one cannot attain a true sense of self by merely inheriting languages or by pursuing roles that were imposed on him or her. Instead, it must be built within the spaces between them in silences, in the physical body, and in those areas where official systems fall out of control. Although this is a bitter pill, it is a liberating one. When no language is able to fully represent who you are, there is nothing wrong with remaining silent. Rather, it is the first and most necessary step towards becoming genuinely authentic.

The personal journey of Rosa has been the primary focus of this paper, yet the larger political issues brought out by the novel have not been represented here exhaustively. What becomes of white activists after the Black Consciousness movement? Is it possible for a common culture to grow out of such a painful history of segregation? Although these questions are not the focus of this analysis, they are also very critical. To conduct future research, it is possible to consider how the issues, introduced in *Burger's Daughter*, are addressed in subsequent novels by Gordimer. As an example, *July's People*, once again, has the eyes on a white activist in a crisis. This demonstrates that the case of Rosa was not a very isolated incident, as a matter of fact, it was a theme in the lifelong interest of Gordimer on race, politics and identity.

Her narrative ends with the statement that real power is to establish oneself in the grey fertile spaces between. That is the real agency. Rosa Burger does not emerge as a heroine like her parents. Rather, she is turned into something far less common, her very own self. She finds no ideal solution in the gap between what she inherits and what she personally wants, the gap between being vocal and silent. Instead, she simply chooses to live her life. According to Gordimer, this is enough.

REFERENCES:

- Anzaldúa, Gloria, *Borderlands/ La Frontera: The New Mestiza*, Aunt Lute Books, 1987.
- Beech, Nic., *Liminality and the Practices of Identity Reconstruction*, in "Human Relations", Vol. 64, No. 2, 2011, p. 285-302.
- Brunsmas, David L., et al., *Liminality in the Multiracial Experience: Towards a Concept of Identity Matrix*, in "Identities" (Yverdon, Switzerland), Vol. 20, No. 5, 2013, p. 481-502.
- Butler, Judith, *Excitable Speech: A Politics of the Performative*, Routledge, 2021.
- Clingman, Stephen, *The Novels of Nadine Gordimer: History from the Inside*, University of Massachusetts Press, 1992.
- Foucault, Michel, *The Archaeology of Knowledge*, Translated by A. M. Sheridan Smith, Pantheon Books, 1972.
- Gordimer, Nadine, *Burger's Daughter*, Penguin Publishing Group, 1979.
- Head, Dominic, *Nadine Gordimer*, 1st edition, Cambridge University Press, 1994.
- Powell, Edward, *Equality or Unity? Black Consciousness, White Solidarity, and the New South Africa in Nadine Gordimer's Burger's Daughter and July's People*, in "The Journal of Commonwealth Literature" (SAGE Journals), Vol. 54, No. 2, June 2017, p. 225-42.
- Riach, Graham, *An Analysis of Gayatri Chakravorty Spivak's Can the Subaltern Speak?*, Macat Library, 2017.

Scarry, Elaine, *The Body in Pain: The Making and Unmaking of the World*, Oxford University Press, 1985.

Turner, Victor, *The Ritual Process: Structure and Anti-Structure*, Chicago, Aldine Publishing Co., 1969.

Van Gennep, Arnold, *The Rites of Passage*, 1909, Translated by Monika B. Vizedom and Gabrielle L. Caffee, University of Chicago Press, 1960.



Grief in Reverse: Formal Subversion and the Limits of Narrative in Lorrie Moore's *How to Talk to Your Mother (Notes)*

Lehel Szakács*

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.5

Abstract:

This article argues that in *How to Talk to Your Mother (Notes)*, Lorrie Moore transforms formal experimentation into philosophical statement: the story's reverse chronology and second-person narration work together not merely as stylistic innovation but as a structural argument about the nature of grief, memory, and the limits of narrative as a tool for processing loss. Where conventional narrative promises meaning through sequence and closure, Moore's inverted form deliberately withholds both. Drawing on Gérard Genette's narratological framework – specifically his concepts of narrative order and *anachrony* – and Paul Ricoeur's philosophy of narrative time and *emplotment*, the article demonstrates that Moore's formal choices enact rather than describe the failure of narrative identity under grief. The analysis is further informed by recent philosophical accounts of grief and selfhood, as well as interdisciplinary scholarship on second-person narration. Close reading of the story reveals that its second-person address and reversed timeline are mutually constitutive devices that together stage a coherent philosophical argument: that some losses resist the structures culture has developed to accommodate them, leaving narrative – and the self it was meant to sustain – irrevocably incomplete.

Keywords: narratology, second-person narration, reverse chronology, grief, narrative identity, Lorrie Moore, short fiction

Introduction

Narrative has been understood as one of humanity's primary tools for making sense of experience. From Aristotle's insistence on the wholeness of plot to contemporary narrative therapy, the underlying cultural assumption remains consistent: to tell a story about what has happened to us is to impose order on disorder, to transform the raw material of experience – and particularly of loss – into something meaningful and livable. It is precisely this assumption that Lorrie Moore places under sustained formal pressure in *Self-Help* (1985), especially in *How to Talk to Your Mother (Notes)*, a story that deploys its narrative

* Assistant Professor PhD, “George Emil Palade” University of Medicine, Pharmacy, Science, and Technology of Târgu Mureș, lehel.szakacs@proton.me

architecture as a structural argument against the redemptive promise of storytelling itself.

Moore occupies a distinctive position in contemporary American short fiction. Recognized by critics as one of the most formally inventive prose writers to emerge from the 1980s, her work is characterized by what Chodat has described as a persistent tension between comic surface and serious artistic purpose (Chodat, 2006: 42). *Self-Help*, her debut collection, announced these concerns with particular force, establishing Moore's signature use of second-person narration as a means of implicating the reader in experiences of loss, failure, and emotional disorientation. As Kelly notes, the collection deploys the "you" address not merely as a stylistic experiment but as a mode of exploring the instability of female subjectivity under pressure (Kelly, 2009: 23). Weekes further situates the collection within a tradition of formally self-conscious short story cycles in which identity is constituted – and simultaneously undermined – through narrative (Weekes, 2002: 116).

How to Talk to Your Mother (Notes) intensifies these concerns by adding a second, equally disorienting formal device: the story unfolds in strict reverse chronological order, moving backwards from 1982 to the narrator's birth in 1939, tracing the gradual decline of the mother-daughter relationship through a series of dated, journal-like entries. Together, the second-person address and the inverted timeline have attracted critical commentary, though most scholarship on *Self-Help* has tended to examine these features separately, or to subordinate formal analysis to thematic concerns – feminism, irony, the comic mode. What remains underexplored is the way in which these two formal choices work in concert to produce a structural argument of philosophical consequence.

This article argues that in *How to Talk to Your Mother (Notes)*, Lorrie Moore transforms formal experimentation into philosophical statement: the story's reverse chronology and second-person narration work together not merely as stylistic innovation but as a structural argument about the nature of grief, memory, and the limits of narrative as a tool for processing loss. Where conventional narrative promises meaning through sequence and closure, Moore's inverted form deliberately withholds both.

To develop this argument, the article draws on two complementary theoretical frameworks. The first is Gérard Genette's narratological framework – specifically his concepts of narrative order and anachrony – which provides precise analytical vocabulary for describing what Moore does with time (Genette, 1980: 33-85). The second is Paul Ricoeur's philosophy of narrative, particularly his account of emplotment and narrative time in *Time and Narrative* (Ricoeur, 1984), which allows us to understand the philosophical stakes of Moore's formal

choices: if narrative is the cultural means by which human beings humanize time and constitute their identity, then a narrative that refuses forward movement is not only unusual – it is a refusal of consolation itself. The article proceeds as follows: after establishing the theoretical framework, it examines the philosophical implications of Moore's second-person narration, before turning to a close analysis of her deployment of reverse chronology. A final synthesis section argues that in this story, form and content are inseparable – the structure does not simply illustrate Moore's thematic concerns but enacts them.

Theoretical Framework

The analytical approach adopted in this article brings together two complementary theoretical frameworks: Gérard Genette's structural narratology and Paul Ricoeur's philosophy of narrative time. While both thinkers study the relationship between time and narrative, they do so from different but mutually illuminating angles – Genette from a formal, descriptive perspective, and Ricoeur from a phenomenological and philosophical one. Together they provide the conceptual tools necessary to demonstrate that Moore's formal choices in *How to Talk to Your Mother (Notes)* are not merely aesthetic decisions, but constitute a structural philosophical argument.

Genette and the Order of Narrative

Genette's *Narrative Discourse* (1980) offers a systematic theory of how narrative structures time at the level of discourse. Central to his framework is the distinction between *story* – the chronological order in which events occur – and *narrative discourse* – the order in which those events are presented to the reader. Genette identifies the relationship between these two temporal levels as one of *order*, considering that discordances between story time and narrative time are among the most significant tools available to narrative. He employs the general term *anachrony* to designate all such forms of temporal discordance, classifying them primarily as *analepsis* – the retrospective narration of events that occurred prior to the present moment of the story – and *prolepsis*, the anticipatory narration of approaching events (Genette, 1980: 35-40).

What makes Moore's story formally exceptional is that it enacts neither analepsis nor prolepsis in the conventional sense. Rather, the entire narrative is structured as a systematic and unrelenting reversal of chronological order – a radical anachrony that does not merely interrupt forward movement but replaces it entirely. In Genettian terms, the *fabula* (the chronological sequence of events from 1939 to 1982) is inverted to produce a narrative discourse that runs from 1982 to 1939. This is not a flashback rooted within a forward-moving narrative; it is a narrative in

which regression is the only available direction. As such, Moore's story pushes Genette's framework to its limit, exposing an anachrony so complete that it calls into question the assumption that narrative discourse organizes events toward a meaningful conclusion.

Ricoeur: Emplotment, Time, and the Crisis of Identity

If Genette provides the formal vocabulary to describe what Moore does, Ricoeur provides the philosophical vocabulary to explain why it matters. In *Time and Narrative*, volume 1 (1984), Ricoeur argues that narrative is the primary cultural means by which human beings humanize time – that is, transform the raw, elusive experience of temporal existence into something livable and meaningful. At the heart of this argument is the concept of *emplotment* (*mise en intrigue*), which Ricoeur, following Aristotle, defines as the operation through which a narrative draws a configuration out of a mere succession of events, producing what he calls a *concordant discordance* – a dynamic unity that reconciles the disorder of lived experience with the ordering demands of plot (Ricoeur, 1984: 65-66). Emplotment, in this sense, is not merely a literary technique but an act of meaning-making: it transforms temporal chaos into intelligible human experience.

Ricoeur's framework is further grounded in his reading of Augustine's *Confessions*, where the soul's experience of time is characterized by *distentio animi* – a painful stretching of consciousness between an irretrievable past and an unreachable future. For Augustine, this distension is a source of anguish; for Ricoeur, narrative emplotment is the cultural response to that anguish, the means by which the human mind imposes coherence on temporal experience (Ricoeur, 1984: 19-22). A narrative that refuses emplotment – or that undermines its forward-moving, concordance-building logic – therefore does something philosophically significant: it denies the reader, and the narrator, the consolation that narrative is culturally expected to provide.

This refusal has direct consequences for what Ricoeur, developing ideas introduced in *Time and Narrative* and elaborated in *Oneself as Another*, calls *narrative identity* – the notion that the self is constituted through the stories it tells about itself (Ricoeur, 1992: 113-140). As Laitinen observes, for Ricoeur, emplotted narratives have the potential to bring concordance to temporal discordance by organizing events into a coherent and organized whole (Laitinen, 2002: 66). Narrative identity is therefore not a static property of the self but a dynamic achievement, requiring the ongoing work of emplotment. When that work is denied – when the narrative refuses to move forward – the self it might have constituted remains dispersed, fragmented, and unresolved.

It is precisely this denial that Moore stages in *How to Talk to Your Mother (Notes)*. Read through the combined lens of Genette and Ricoeur, the story's inverted chronology is not a stylistic flourish but a formal enactment of the impossibility of integrating loss into a coherent selfhood. The following sections examine in detail how Moore's two key formal devices – the second-person address and the reverse timeline – collaborate to produce this philosophical statement.

Second-Person Narration as Formal Estrangement

Among the formal choices available to a fiction writer, few are as immediately disorienting as the second-person address. As Rembowska-Pluciennik observes, an effect of estrangement is produced by the very ambiguity of the relationship between narrator and narratee that second-person narration generates – the reader cannot take for granted who is speaking to whom, or indeed who the narrative “you” ultimately designates (Rembowska-Pluciennik, 2018: 2). This instability, far from being an incidental feature of the mode, is constitutive of its philosophical and emotional potential. In *How to Talk to Your Mother (Notes)*, Moore exploits this potential with sustained purpose, using the second-person address not as a stylistic experiment but as a structural enactment of a self in the process of losing itself to grief.

The foundational challenge of second-person narration lies in what Rembowska-Pluciennik identifies as its resistance to stable models of narrative agency. Unlike first- or third-person narration, which assigns relatively fixed roles to the narrator, the protagonist and the reader, the “you” form generates what Graesser describes as “an amalgamation of four agents: character, narrator, narratee and reader” (Graesser et al., 1997: 419). No other pronoun can produce this effect. In Moore's story, this amalgamation is not merely a cognitive puzzle for the reader to resolve; it is a philosophically loaded condition that mirrors the narrator's own inability to locate herself as a stable, unified subject. The story's opening entry, dated 1982, captures this condition with particular force. The narrator, now alone after her mother's death, is described murmuring at the defrosting refrigerator – “What?” “Huh?” “Shush now” (Moore, 1985: 87) – as if still in conversation with an absent presence. The “you” that pervades the narrative is thus established from the outset as a voice that speaks into a void, addressing both itself and someone who is no longer there.

Phelan's rhetorical analysis of Moore's use of the second person in *Self-Help* remains foundational here. Phelan demonstrates that Moore's “you” operates through a dual referentiality – it designates both the narrator-protagonist inscribed within the text and the actual reader receiving the address (Phelan, 1994: 352). This collapse of the boundary between inside and outside the text is not a confusion but a structural

feature. The reader is not invited to observe the narrator's grief from a position of safety; she is grammatically conscripted into it, made to inhabit a subjectivity that is simultaneously intimate and alien. This effect is most pronounced in the story's imperative constructions, which reach their most intense concentration in the 1977 entry, where the narrator instructs herself how to care for her ailing mother: "Make her stand up./ Lean her against you./ Slap her lightly on the curved mound of her back./ Ask her for chrissakes to stop smoking" (Moore, 1985: 89). The imperative mode, combined with the second-person pronoun, creates what Demjén, drawing on Fludernik, calls the "present-future temporal orientation" of second-person narration – a mode characterized by urgency, direct self-address and the absence of retrospective distance, which "ensures that the sense of inner conflict or split dominates" (Demjén, 2011: 18). Here the narrator both issues and receives commands, staging an internal dialogue in which one part of the self directs another, as though the "you" has split into instructor and instructed, caregiver and grieving child simultaneously.

Richardson's account of the oscillatory logic of second-person narration further illuminates this effect: such texts produce an irreducible movement between the first and third person, simultaneously inviting and prohibiting identification with the pronominal voice (Richardson, 1991: 313). In Moore's story this oscillation is not resolved but intensified across the decades the story traverses – there is no resting point, no stable pronoun to which either narrator or reader can retreat. The 1967 entry makes this condition explicit in its characteristic compression: "Your mother is sick and comes to live with you. There is no place else for her to go. You feel many different emptinesses" (Moore, 1985: 92). The laconic final sentence is remarkable: the use of "emptinesses" in the plural refuses to specify or resolve the narrator's emotional state into a single, nameable feeling. The "you" holds these multiple, unnamed emptinesses together without integrating them – the pronoun itself becomes a container for what cannot be coherently expressed in the first person.

The philosophical implications of this grammatical instability become clearer when considered alongside Rembowska-Płuciennik's concept of the "cognitive me-and-you dyad". For Rembowska-Płuciennik, the narrator's "I" does not pre-exist the act of narration but emerges only through the act of voicing another's – or in this case, one's own – experience in the second person (Rembowska-Płuciennik, 2018: 6-7). Hantzis's formulation, cited in the same study, captures the consequence of this with particular force: "There is no 'I' that pre-exists in order to speak the other. Therefore, alternate means of constituting self, through or along with, the constitution of Other must be developed" (Hantzis, cited in Rembowska-Płuciennik, 2018: 6). In Moore's story

these alternate means are precisely what grief has rendered unavailable. The 1972 entry articulates this failure of self-constitution in simple terms: “Learn to repeat things. Learn that you have a way of knowing each other which somehow slips out and beyond the ways you have of not knowing each other at all” (Moore, 1985: 91). The instruction to “learn” – addressed by the self to the self – both mimics the pedagogical tone implied by the story’s subtitle “(Notes)” and exposes its inadequacy: what is described here is not a skill that can be acquired but an irreducible paradox at the heart of the mother-daughter relationship, a knowing that perpetually escapes the structures built to contain it.

This paradox reaches its most philosophically concentrated expression in the 1968 entry, where the narrator reflects: “Think about the situation, for instance, when you take the last trash bag from its box: you must throw out the box by putting it in that very trash bag. What was once contained, now must contain. The container, then, becomes the contained, the enveloped, the held” (Moore, 1985: 92). The meditation is trivial – a domestic observation – but its philosophical resonance is considerable. Moore is staging, through the second-person address, a structural homology between the story’s formal situation and its thematic preoccupation: the narrator who has been shaped by, contained within, the mother’s world is now asked to contain the mother herself in her decline, just as the story’s reversed chronology will ultimately arrive at the moment of the narrator’s own birth. The “you” enacts precisely this paradox – a self that is simultaneously container and contained, shaper and shaped, subject and object of address.

This reading is further supported by Demjén’s interdisciplinary account, which demonstrates that second-person narration correlates with states of inner split and self-alienation in contexts of emotional crisis (Demjén, 2011: 5-6). What emerges from Moore’s sustained deployment of the “you” address is, as Ratcliffe and Byrne argue in a broader philosophical context, a self that has lost its “practical identity” – the structure of commitments and relationships through which a person finds her life coherent and worth living (Ratcliffe and Byrne, 2022: 322-323). The narrator of *How to Talk to Your Mother (Notes)* is a subject suspended in the indeterminate realm that grief produces: neither fully inhabiting the first person, which would presuppose a coherent, self-possessing subject, nor able to adopt the third person, which would imply a completed distance from experience. The “you” holds her in between – grammatically, emotionally, and ontologically – and it is in this suspension that Moore’s formal choice achieves its fullest philosophical resonance.

This formal condition prepares the ground for the story’s second and equally radical device: the systematic reversal of chronological order. If the second-person address enacts a self unable to say “I”, the reversed

timeline enacts a narrative unable to move forward – and it is in the conjunction of these two refusals that Moore’s philosophical argument achieves its full force.

Reverse Chronology and the Subversion of Narrative Logic

If the second-person address destabilizes the self at the grammatical level, the reversed chronological structure of *How to Talk to Your Mother (Notes)* destabilizes it at the architectural level, enacting a temporal logic that is equally – and deliberately – irresolvable. The story moves backwards from 1982 to 1939, through forty-three years of the narrator’s life, dismantling in reverse the relationship it traces. To understand the philosophical force of this formal choice, it is necessary to be precise about what Moore does with narrative time, and what she refuses to do.

Genette’s structural framework provides the vocabulary for this precision. In *Narrative Discourse*, Genette distinguishes between *story* – the chronological sequence of events as they occurred – and *narrative discourse* – the order in which those events are presented to the reader. Discordances between these two temporal levels constitute what Genette calls *anachrony*, which he classifies primarily into *analepsis* – retrospective narration of prior events – and *prolepsis* – anticipatory narration of events yet to come (Genette, 1980: 35-40). What makes Moore’s story formally exceptional, however, is that it enacts neither of these in the conventional sense. The reversed timeline is not a flashback embedded within a forward-moving narrative, nor a momentary anticipation. It is a systematic and total inversion of chronological order – an anachrony so complete and so unrelenting that it calls into question the very assumption upon which both analepsis and prolepsis depend: namely, that there is a stable narrative present from which the past can be recalled or the future anticipated. In Moore’s story there is no such present. The narrative begins in 1982 with the mother already dead and moves steadily backward, stripping away not only the mother but the entire accumulated structure of the narrator’s adult life, arriving finally at the moment before selfhood itself has properly begun.

This formal radicalism becomes philosophically legible through Ricoeur’s account of emplotment in *Time and Narrative*. For Ricoeur, emplotment – the act of constructing a plot – is the operation through which narrative transforms a mere chronological succession of events into a meaningful configuration, what he calls a *concordant discordance*: a dynamic unity that reconciles the disorder of lived experience with the ordering demands of coherent form (Ricoeur, 1984: 65-66). Emplotment humanizes time by giving it direction, shape and, crucially, a telos – a sense that the sequence of events is moving toward something, that the story’s forward movement is meaningful rather than arbitrary. It is

precisely this teleological promise that Moore's reversed structure refuses. The story's movement is not toward resolution but toward dissolution – not toward the consolidation of meaning but toward its systematic unravelling. Each entry does not build upon the previous one but undoes it, retreating further from the present moment of loss and deeper into a past that the reader already knows, from the story's opening, to have been irrevocably ended.

The consequences of this refusal are most powerfully felt in the juxtaposition of the story's first and last entries. The opening entry, dated 1982, establishes with almost clinical precision the condition of the narrator's life after her mother's death: murmuring at the defrosting refrigerator, dreaming of babies with the personalities of dachshunds, registering the implantation of the first permanent polyurethane heart as a public event shadowing her private one. The world of the 1982 entry is a world of substitutions and displacements – the refrigerator that speaks back in the mother's absence, the synthetic heart that replaces the organic one – in which the narrator's grief is rendered not through direct statement but through the accumulation of uncanny details. Against this opening, the story's final entry, dated 1939, operates with an entirely different register and an entirely different kind of knowledge:

As through a helix, as through an ear, it is here you are nearer the dream flashes, the other lives./ There is a tent of legs, a sundering of selves, as you both gasp blindly for breath. Across the bright and cold, she knows it when you try to talk to her, though this is something you never really manage to understand. (Moore, 1985: 96)

This is the moment of the narrator's birth – or rather the moment just before it, the instant at which the two selves, mother and daughter, are still physiologically conjoined and not yet fully separated. The image is remarkable in its formal precision: the “helix”, the “ear”, the “tent of legs”, the “sundering of selves” – all of these figure the entry into the world as simultaneously a separation and an attempt at communication, a gasp for breath that is also, already, a failure of understanding. “She knows it when you try to talk to her, though this is something you never really manage to understand” (Moore, 1985: 96). The story's title – *How to Talk to Your Mother* – is thus revealed at its conclusion, or rather at its origin, to be deeply ironic: the communication it promises is one that the narrator, across forty-three years of the text we have just read backwards, has never successfully achieved.

Read in Ricoeurian terms, the journey from 1982 to 1939 performs what might be called a *discordant discordance* – a reversal that does not merely disorder narrative sequence but actively dismantles the very mechanism by which narrative imposes meaning on temporal experience. Ricoeur argues, drawing on Augustine's *Confessions*, that the

raw experience of time is one of *distentio animi* – a painful stretching of consciousness between an irretrievable past and an unreachable future – and that narrative emplotment is the cultural response to this anguish, the means by which the human mind imposes coherence on temporal chaos (Ricoeur, 1984: 19-22). Moore’s reversed chronology denies this response. Rather than moving forward toward integration, the story moves backward towards the originary moment of separation, exposing the *distentio* at the heart of the mother-daughter relationship and refusing to resolve it. The reader who has begun at 1982, in the silence of the mother’s absence, arrives at 1939 not with any sense of restored connection but with a deeper understanding of why that connection was always already incomplete.

This structural argument is reinforced throughout the story by the quality of the individual entries themselves, many of which resist the teleological logic of conventional narrative even at the local level. The 1978 entry – the mother’s burial – is one of the story’s most sustained passages, and its emotional restraint is characteristic of Moore’s method. The narrator watches a wedge of wrens moving south through the November sky, marvelling at “the lines of their formation, the very sides and vertices mysteriously choreographed, shifting, flowing, crossing like a skater’s legs”, until her niece’s practical question – “Aunt Ginnie, are we going to the restaurant with the others?” (Moore, 1985: 88) – breaks the spell. The entry does not mourn; it observes. It does not offer the expected emotional release of a burial scene but instead deflects grief into natural description. Yet, the detail of the wrens – moving south, instinctively, in a formation whose logic the narrator marvels at but does not fully understand – figures the story’s own structural condition: a movement governed by a mysterious internal choreography, shifting and flowing in patterns that resist simple comprehension.

The 1975 entry performs a similar deflection, but with greater philosophical transparency. Attending poetry readings alone, the narrator finds she does not really listen: “Think about your mother. Sometimes you confuse her with the first man you ever loved, who ever loved you, who buried his head in the pills of your sweater and said magnificent things like ‘Oh god, oh god’, who loved you unconditionally, terrifically, like a mother” (Moore, 1985: 90). The simile that closes this passage – “like a mother” – performs a characteristic Moorian turn: the narrator’s attempt to understand her relationship to her mother leads her, through the logic of association, back to the mother herself, as though all routes of thought terminate at the same point. In Ricoeurian terms, this is the mark of a narrative identity that cannot move forward because its emplotment is incomplete – the story of the self keeps circling back to its unresolved origin rather than integrating that origin into a coherent forward-moving account. Ratcliffe and Byrne’s description of the grieving self as

inhabiting a tension “between a world that endures and the explicit acknowledgement that someone has died, with all that the death entails” (Ratcliffe and Byrne, 2022: 323) maps precisely onto this circularity: the narrator of 1975 is neither in the world of before, nor in the world of after, but suspended between them, her thought looping back rather than progressing.

It is finally in the 1940 entry – four words, the shortest in the story – that Moore’s reversed chronology reaches its most concentrated formal and philosophical statement: “Clutch her hair in your fist. Rub it against your cheek” (Moore, 1985: 96). The imperative mode returns here, but now it addresses not an adult caregiver but a toddler performing the instinctive, wordless gesture of a child seeking comfort in the mother’s physical presence. Read against the grain of the story’s movement, the entry is devastating: the reader who has traversed the entire text backward arrives here knowing everything that will follow – the decades of partial understanding, the confusions, the absences, the slow decline, the death, the murmuring at empty refrigerators – and encounters, at the point closest to the narrator’s origin, nothing but a fist full of hair, a cheek seeking warmth. No words. No understanding. Only the body’s mute, unanswerable need.

This is the philosophical statement that Moore’s reversed chronology delivers: that grief, carried to its logical formal conclusion, does not lead backward to origin and consolation but to the irreducible materiality of a bond that language – and narrative – were never adequate to contain. As Ratcliffe and Byrne observe, certain experiences of grief involve “a breakdown of narrative capacity, due to an altered sense of time and consequent disruption of narrative structure” (Ratcliffe and Byrne, 2022: 321). Moore does not merely describe this breakdown; she formally enacts it – and it is in that enactment that the story’s deepest claim lies.

Form as Philosophical Statement

The two preceding sections have examined Moore’s second-person narration and reversed chronology as separate formal devices, tracing the philosophical implications of each in turn. What the present section argues is that these two devices are not merely complementary but mutually constitutive – that the story’s deepest meaning emerges precisely from their conjunction, and that this conjunction amounts to what can only be called a structural philosophical argument: one that does not describe the inadequacy of narrative for processing grief but performs it, inscribing that inadequacy into the architecture of the text.

This distinction between description and performance is crucial. A great many works of fiction address the theme of grief, and a great many explore the difficulty of articulating loss in language. What

distinguishes *How to Talk to Your Mother (Notes)* is that Moore does not allow the formal apparatus of her story to remain at a safe distance from its thematic concerns. The form is not a vehicle for the content; the form is the content. As Rembowska-Pluciennik observes of second-person narration more broadly, this mode places “the capacities of declarative pointing, social referring and adopting another’s viewpoint at the very core of the transmission and processing of narrative information” (Rembowska-Pluciennik, 2018: 9). In Moore’s story this is not merely a cognitive operation but a philosophical one: the “you” that cannot stabilize into “I”, combined with the timeline that cannot move forward, together enact a mode of being in time and in language that conventional narrative form is structurally incapable of producing.

The story’s subtitle – “(Notes)” – is itself a formal statement of this kind. Notes are, by definition, preliminary, incomplete, preparatory: they gesture toward a text that has not yet been written, a coherence that has not yet been achieved. To title a finished story “(Notes)” is to inscribe incompleteness into the work’s identity from the outset, to mark it as perpetually provisional, never arriving at the fully emplotted narrative that Ricoeur’s account of meaningful temporal experience would require. In Ricoeurian terms, the subtitle announces in advance what the reversed chronology and the second-person address will together enact: this is a narrative that refuses to become what narrative, culturally and formally, is supposed to be. It is, to use Ricoeur’s vocabulary, a deliberate failure of *concordant discordance* – a text that offers discord without the compensating movement toward concordance that emplotment promises (Ricoeur, 1984: 65-66).

This refusal has consequences not only for the narrator but for the reader, and it is here that Rembowska-Pluciennik’s distinction between participation and immersion becomes particularly productive. Conventional narrative, she argues, draws the reader into a state of immersion – a willing suspension of critical distance in which the reader inhabits the fictional world from within. Second-person narration, by contrast, produces participation: a mode of involvement that is more uncomfortable, more cognitively demanding, and more philosophically exposed, because it refuses the reader the protection of a stable spectatorial position (Rembowska-Pluciennik, 2018: 1-4). In *How to Talk to Your Mother (Notes)*, this participatory dynamic is intensified by the reversed chronology, which denies the reader the forward-moving narrative momentum that ordinarily sustains immersion. The reader cannot lose herself in the story because the story’s structure perpetually interrupts the consoling logic of temporal progression. She is instead held in a state of uncomfortable co-presence with the narrator’s grief – implicated in it by the “you” address, unable to move beyond it by the reversal of time.

This double refusal – of the first person and of forward movement – has a precise philosophical correlate in the story’s treatment of the relationship between language and loss. Moore’s entries are notable throughout for what they do not say as much as for what they do. The 1967 entry – “Your mother is sick and comes to live with you. There is no place else for her to go. You feel many different emptinesses” (Moore, 1985: 92) – performs a characteristic compression: three sentences that gesture toward vast emotional territory while refusing to map it. The plural “emptinesses” is paradigmatic of Moore’s method: where a conventional narrative might specify, Moore multiplies and withholds. Similarly, the 1972 entry’s quiet observation – “Learn to repeat things. Learn that you have a way of knowing each other which somehow slips out and beyond the ways you have of not knowing each other at all” (Moore, 1985: 91) – renders the mother-daughter relationship as a perpetual oscillation between knowing and not knowing, one that language can gesture toward but never fully contain. This is precisely what Ratcliffe and Byrne identify as one of the deepest challenges of grief: not simply the loss of the person but the loss of the particular, irreplaceable mode of knowing that the relationship sustained – a mode that “is not restricted to category membership” but extends to the entire structure of significance through which the self orients itself in the world (Ratcliffe and Byrne, 2022: 322).

Moore’s form enacts this loss structurally. If the mother was, for the narrator, the original container of significance – the first relationship through which the world acquired meaning – then the story’s reversed movement toward the moment of birth is also a movement toward the dissolution of all subsequently constructed meaning, back to the point at which the “you” of the narrator and the “you” of her address were not yet fully distinct. The 1939 entry’s image of “a sundering of selves” and the attempt to communicate that “this is something you never really manage to understand” does not only describe the moment of birth; it retroactively illuminates every entry that has preceded it in the reader’s experience of the text. The failure of communication announced at the story’s chronological origin is the source of every subsequent partial understanding, every deflected grief, every imperative addressed by the self to the self instead of the direct expression that remains perpetually out of reach.

This structural argument places Moore in dialogue with a broader tradition of philosophical reflection on the limits of narrative as a tool for processing experience. Ratcliffe and Byrne, drawing on Merleau-Ponty, observe that language does not merely express pre-formed experiences and thoughts but sometimes completes them – rendering them more determinate, resolving their content, stabilizing their emotional register (Ratcliffe and Byrne, 2022: 329). Moore’s story works in the opposite

direction: its language consistently introduces indeterminacy rather than resolving it, opening emotional and philosophical questions rather than closing them. The entries accumulate not into a coherent narrative of grief and its negotiation but into what might be called an archaeology of incompleteness – a layered excavation of all the moments at which understanding was attempted and fell short, rendered in reverse so that the reader moves not toward resolution but toward the irreducible, pre-linguistic gesture of the 1940 entry: “Clutch her hair in your fist. Rub it against your cheek” (Moore, 1985: 96).

It is worth noting, as a final point of synthesis, what this argument suggests about the specific contribution of the short story form to Moore’s philosophical project. Ratcliffe and Byrne observe that the roles narrative plays in grief “fall into two broad and potentially complementary categories – narrative pins some things down and stirs other things up” (Ratcliffe and Byrne, 2022: 330). Moore’s story does neither: it refuses both the pinning-down function of conventional narrative and the productive disruption that Ratcliffe and Byrne associate with ongoing narration. Instead, Boddy’s account of Moore’s relationship to language is instructive here: for Moore, she observes, “the problem with language is not so much that it is inadequate or coercive as that it won’t hold still” – and it is precisely this instability that the story’s formal choices exploit rather than resist (Boddy, 2010: 147). Human vulnerability, as Boddy further notes, “does not conform to self-help’s optimistically linear narrative” (Boddy, 2010: 148) – and Moore’s reversed chronology enacts this non-conformity at the structural level. The brevity of the individual entries, their tonal unevenness, their refusal to accumulate into a continuous emotional arc – all of these are not limitations of the form but deployments of it, formal choices through which Moore insists that some experiences exceed the narrative structures culture has developed to accommodate them.

The conjunction of second-person narration and reversed chronology in *How to Talk to Your Mother (Notes)* is therefore not ornamental but argumentative. Together these devices produce a text that is, in the fullest sense, philosophically serious: one that does not merely represent the difficulty of mourning but instantiates it, that does not describe the failure of narrative identity but formally enacts it, and that refuses, in its structure, the consolation it might otherwise be expected to provide. It is a story that knows what it cannot do – and makes that knowledge its most powerful statement.

Conclusion

This article has argued that in *How to Talk to Your Mother (Notes)*, Lorrie Moore transforms formal experimentation into philosophical statement: the story’s reverse chronology and second-

person narration work together not merely as stylistic innovation but as a structural argument about the nature of grief, memory, and the limits of narrative as a tool for processing loss. Where conventional narrative promises meaning through sequence and closure, Moore's inverted form deliberately withholds both. What the preceding analysis has demonstrated is that this withholding is not a failure of narrative – not an artistic shortcoming or a postmodern gesture toward meaninglessness – but a rigorous and philosophically coherent act of formal refusal, one that takes seriously the possibility that some experiences exceed the structures culture has developed to accommodate them.

The narratological framework drawn from Genette has allowed us to describe with precision what Moore does with time: the complete inversion of chronological order produces an anachrony so radical that it dismantles the very narrative present from which conventional anachrony departs and to which it returns. The philosophical framework drawn from Ricoeur has allowed us to understand why this matters: if emplotment is the cultural means by which human beings transform temporal chaos into livable, meaningful experience, then a narrative that systematically refuses emplotment's forward-moving logic is not merely formally unusual – it is a refusal of the consolation that narrative is culturally expected to provide. Together these frameworks have shown that Moore's formal choices are not separable from her thematic concerns: the story does not describe the failure of narrative identity under grief; it enacts that failure at the structural level, inscribing it into the very architecture of the text.

The close reading of the story's second-person address has further demonstrated that this enactment operates at every level of the prose. The "you" that cannot stabilize into "I" – that splits the narrator into instructor and instructed, caregiver and grieving child, container and contained – grammatically performs the ontological crisis that Ratcliffe and Byrne identify as central to profound bereavement: the loss of practical identity, the dissolution of the self's sense of who it is and what its life means (Ratcliffe and Byrne, 2022: 322-323). The imperative constructions, the plural "emptinesses", the loops of thought that circle back always to the mother – all of these are formal symptoms of a subjectivity that has lost the narrative thread by which it once oriented itself in time. And the story's final entry – the wordless, pre-linguistic gesture of clutching the mother's hair – reveals, with the compression that is Moore's most characteristic achievement, that this thread was always already incomplete: that the communication the story's title promises is one that was never, from the very beginning, fully possible.

What does this suggest beyond the boundaries of Moore's story? The implications extend, in the first instance, to the question of what short fiction can do that longer narrative forms cannot. The compression

of the individual entries, the radical ellipsis of the spaces between them, the refusal to provide the connective tissue of explanation and emotional transition – these are formal properties specific to the short story, and they are deployed here not as constraints but as resources. It is precisely because Moore’s entries are so brief, so tonally uneven, so resistant to accumulation into a continuous emotional arc, that the story achieves what a novel, with its greater space and momentum, would be more likely to resolve. The short story’s structural incompleteness – its generic tendency toward the fragment, the glimpse, the unfinished – becomes, in Moore’s hands, the formal correlate of the experience it describes. Moore’s formal choices are, as Boddy argues, rooted in the recognition that language “won’t hold still” – and that this instability, far from being a limitation, is also “its great liberating power” (Boddy, 2010: 147). *How to Talk to Your Mother (Notes)* is perhaps the most philosophically rigorous instantiation of this tendency in Moore’s work.

The implications extend, in the second instance, to the broader question of the relationship between formal experimentation and philosophical argument in contemporary fiction. One of the persistent assumptions in the reception of formally innovative writing is that its difficulty is primarily aesthetic – that the pleasure it offers is the pleasure of technique, of craft for its own sake. What this reading of Moore suggests is that formal experimentation, at its most serious, is not aesthetic but epistemological: it is a means of knowing things that conventional form cannot know, of staging cognitive and emotional experiences that realist narrative’s implicit commitments to sequence, causality and resolution would smooth away. Moore’s reversed chronology and second-person address do not decorate her meditation on grief and loss; they constitute it, making available to the reader a mode of understanding that no paraphrase, no summary, no conventionally plotted narrative could replicate.

This, finally, is what makes *How to Talk to Your Mother (Notes)* a story worth returning to – and worth theorizing. In an era in which short fiction is sometimes too readily celebrated for its emotional accessibility and its capacity to produce what Demjén, following Fludernik, calls the “empathetic potential” of the second-person address (Demjén, 2011: 5), Moore reminds us that empathy, at its most honest, is not comfort but exposure: not the reassurance that grief can be narrativized and therefore survived, but the more austere and more truthful acknowledgement that some losses resist the structures we bring to bear upon them, leaving us, in the end, with nothing more – and nothing less – than a fist full of hair, and the unreachable warmth of a cheek.

REFERENCES:

- Chodat, Robert, *Jokes, Fiction, and Lorrie Moore*, in “Twentieth-Century Literature” 52, no. 1, 2006, p. 42-60.
- Demjén, Zsófia, *The Role of Second Person Narration in Representing Mental States in Sylvia Plath’s Smith Journal*, in “Journal of Literary Semantics”, no. 40, 2011, p. 1-21.
- Fludernik, Monika, *Second-Person Narrative as a Test Case for Narratology: The Limits of Realism*, in “Style” 28, no. 3, 1994, p. 445-477.
- Genette, Gérard, *Narrative Discourse*, Ithaca, Cornell University Press, 1980.
- Graesser, A et al., *Remembering Who Said What in Short Stories*, in Tötösy de Zepetnek, S. and Sywenky, I. (eds), *The Systemic and Empirical Approach to Literature and Culture as Theory and Application*, Alberta, Research Institute for Comparative Literature and Cross-Cultural Studies, University of Alberta and Institute for Empirical Literature and Media Research, 1997.
- Kelly, Alison, *Understanding Lorrie Moore*, Columbia, University of South Carolina Press, 2009.
- Laitinen, Arto, *Charles Taylor and Paul Ricoeur on Self-Interpretations and Narrative Identity*, in “Narrative Research: Voices of Teachers and Philosophers”, edited by Rauno Huttunen, Hannu L.T. Heikkinen and Leena Syrjälä, Jyväskylä: SoPhi, 2002, p. 57-71.
- Moore, Lorrie, *Self-Help*, New York, Vintage Books, 1985.
- Phelan, James, *Self-Help for Narratee and Narrative Audience: How I – and You? – Read ‘How’*, in “Style” 28, no. 3, 1994, p. 350-366.
- Ratcliffe, Matthew and Eleanor A. Byrne, *Grief, Self and Narrative*, in “Philosophical Explorations” 25, no. 3, 2022, p. 319-337.
- Rembowska-Pluciennik, Magdalena, *Second-Person Narration as a Joint Action*, in “Language and Literature: International Journal of Stylistics” 27, no. 3, 2018, p. 1-17.
- Richardson, Brian, *The Poetics and Politics of Second Person Narrative*, in “Genre”, 24, 1991, p. 309-330.
- Ricoeur, Paul, *Time and Narrative*, vol. 1, Chicago, University of Chicago Press, 1984.
- Ricoeur, Paul, *Oneself as Another*, Chicago, University of Chicago Press, 1992.
- Weekes, Karen, *Identity in the Short Story Cycles of Lorrie Moore*, in “Journal of the Short Story in English”, no. 39, 2002, p. 109-122.

JESS

Decodarea imaginarului spațial în proza scurtă titeliană. O posibilă semiotică a teritoriului

Delia Badea *

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.6

Decoding the Spatial Imaginary in Sorin Titel's Short Prose. A Possible Semiotics of Territory

Abstract:

The study starts from the premise that a series of symbolic spatial figures operate in Sorin Titel's short prose as privileged metaphors for reading the fictional imaginary. At the same time, at a methodological level, the approach proposes a reconsideration of some postulated tensions in the field of current literary theory that have imposed the idea of an incompatibility between the concise regime of short prose and the epistemological demands of geocentric hermeneutic approaches. In this logic, the reading grid proposed here tests the way in which Sorin Titel's short prose supports a geocritical approach, aiming, to this end, to identify alternative strategies for representing space, other than ample descriptive accumulations. This perspective allows, ultimately, to focus on the way in which the geocritical lens shapes the reading of the selected texts and transforms it into a tool for decoding space.

Keywords: short fiction, Sorin Titel, geocriticism, topos, chora, spatial strategies

Proza scurtă – o provocare pentru abordările geocritice contemporane

Persistă, în câmpul teoriei literare actuale, ideea unei incompatibilități între regimul spațial al prozei scurte, caracterizat prin concizie, elipsă și economie descriptivă pe de o parte, și exigențele epistemologice ale noilor abordări hermeneutice de tip *geo* care, ancorate în paradigma *post spatial turn*, tind să instituie descrierea extensivă drept marker fundamental al spațializării discursului ficțional. Această perspectivă a impus concepția unei spațialități văzută ca „iluzie secundară” (Brosseau, 2008a: 420), rezultată dintr-un proces de lectură care necesită timp și care, prin urmare, se va regăsi în mod privilegiat în

* Research Scientist III, Romanian Academy – Timișoara Branch, “Titu Maiorescu” Institute
for Studies on Banat, deliabadea@gmail.com

pasajele descriptive ale romanelor¹. În opoziție, proza scurtă este un gen a cărui concizie limitează semnificativ posibilitățile de a reprezenta spațiul, fapt care a condus la o evidentă tendință de excludere a acestui segment din sfera abordărilor geocentrice.

Cu toate acestea, aportul teoriilor recente din sfera *geohumanities* și a naratologiei spațiale permite în prezent o reevaluare a unor strategii alternative de reprezentare a spațiului. În acest sens, intenția decodării imaginarului spațial propus de proza scurtă a lui Sorin Titel traduce o abordare a spațialității corpului prin prisma unor figuri spațiale simbolice, menite să activeze un regim distinct al producției spațiale: unul intensiv, bazat pe condensare figurativă și pe articularea unor dispozitive geosemiotice care organizează discursul narativ, produc efecte de sens și participă, implicit, la construcția imaginarului ficțional. Această dimensiune activă a spațialității răspunde definiției pe care Marc Brosseau o dă *chorei* ca loc relațional, capabil să producă efecte asupra celor care îl locuiesc (Brosseau, 2008b: 380). Ea se articulează totodată cu concepția formulată în naratologia spațială de Christiane Lahaie, potrivit căreia în proza scurtă spațiul nu se impune prin descrieri ample, ci prin funcția sa structurală și simbolică (Lahaie, 2009: 6). În acest sens, studiul de față se deschide înspre un domeniu transdisciplinar în care topografia devine limbaj, iar locul – o categorie a sensului.

În siajul acestor observații a prins contur prezumția că, departe de a opera doar ca fundal descriptiv, spațialitatea reflectată de proza scurtă titeliană acționează ca un catalizator al memoriei colective și, totodată, ca reper fundamental în procesul de definire identitară a unei lumi. Totodată, în contextul în care producția academică geo-literară s-a diversificat accelerat în ultimele decenii, demersul de față își asumă o poziție clară: ne situăm în siajul direcției trasate recent de Michel Collot (Collot, 2014), privind mai degrabă înspre esența identitară și înspre imaginarul pe care spațiul ficțional le generează, dincolo de o condiționare strictă a perspectivei geocritice de prezența unor referenți geografici concreți (pe linie westphaliană)² (Westphal, 2000). Această delimitare teoretică permite focalizarea cercetării asupra modului în care lentila geocritică modelează lectura textelor selectate și o transformă în instrument de deciptare a spațiului ficțional titelian.

¹ Conceptualizarea spațiului drept „iluzie secundară” îi aparține geografului canadian Marc Brosseau care notează că spațiul ficțional nu este un dat imediat al textului, ci se constituie treptat, ca efect al procesului de lectură, acesta fiind de regulă asociat pasajelor descriptive. A se vedea: Brosseau, 2008a.

² În concepția lui Bertrand Westphal spațiile ficționale devin relevante prin raportare la referenții lor reali, cele două dimensiuni fiind considerate interdependente și reciproc modelatoare în procesul de configurare a reprezentărilor spațiale. Cf. Westphal, 2000.

Strategii de reprezentare a spațiului în proza scurtă titeliană. De la *cronotop* la *cronochora*.

Orice încercare de decodare a imaginarului spațialității implică, în mod tradițional, problematica raportului dintre spațiul ficțional și referenții săi empirici, precum și a mecanismelor care mediază articularea acestor două niveluri de referențialitate: pe de o parte, un spațiu geografic concret, susceptibil de a fi cartografiat, iar pe de altă parte, textualizarea sa (*id. est.* narativizarea) prin intermediul discursului narativ care tinde să-și proiecteze propriile constrângeri asupra realului.

Odată cu emergența noilor teorii din sfera *geohumanities*, asistăm la o deplasare semnificativă a accentului de la referentul obiectiv al spațiului la experiența subiectivă a locului, ceea ce implică depășirea acestei perspective exclusiv referențiale și cartografiabile asupra spațiului. În acest context teoretic, Marc Brosseau, autorul conceptului „romanelor-geografi” (Brosseau, 1996), aduce în prim plan distincția conceptuală dintre *topos* și *chora*, preluată și dezvoltată pe linia reflecțiilor lui Augustin Berque: *topos*-ul desemnează locul identificabil, localizabil și cartografiabil, asociat unei logici a recunoașterii și a reprezentativității (Berque, 1998; 2008) – spațiul care poate fi numit, descris și situat pe hartă. În schimb, *chora* indică locul înțeles ca relație și ca matrice generativă care nu se definește prin poziție, ci prin funcționalitate și capacitate de mediere. Aceasta desemnează modul în care locul participă activ la constituirea experienței și a relațiilor sociale, producând efecte asupra subiecților care îl locuiesc. Astfel, *chora* nu se referă la spațiul reprezentat, ci la un spațiu dinamic, activ, constitutiv al experienței locuirii (Berque, 2008). Recent, în prelungirea acestor reorientări din cadrul geografiei literare, Lionel Dupuy a formulat ideea că spațiul geografic și spațiul literar nu sunt entități separabile, ci componente interdependente ale unui imaginar geografic (*l’imaginaire géographique*) prin care lumea este percepută, interpretată și reconfigurată cultural. Această perspectivă se concretizează în formularea unui concept hibrid care extinde și resemantizează modelul cronotopului bachtinian – *cronochora* (*le chronochore*) (Dupuy, 2019). Aducând în prim plan triada subiect - narațiune – spațiu, teoreticianul francez definește această structură drept „chora corespunzătoare unui loc”³, adică acea dimensiune care integrează relațiile spațio-temporale neexplicitate de dimensiunea cartografiabilă a unui topos (Dupuy 2019: 154). Noul concept completează analiza spațiului literar, focalizând asupra modului în care experiența spațială este configurată narativ și relațional, în interiorul imaginarului geografic.

³ « Nous envisageons ici le chronochore comme la *chôra* correspondant à un lieu » (Dupuy 2019 : 154).

În această logică se poate observa faptul că în proza scurtă a lui Sorin Titel punerea în poveste a spațiului mizează tocmai pe o astfel de deplasare a accentului dinspre dimensiunea de *topos* cartografiabil înspre aceea de *chora*. Se configurează astfel perspectiva unui spațiu ficțional care nu se definește neapărat prin atributele sale geografice, ci privilegiază, în această etapă, potrivit concepției lui Marc Brosseau, dimensiunea relațională și efectele pe care anumite locuri le au asupra personajelor (Brosseau, 2008).

În acest context, deciptarea imaginarului spațial în proza scurtă titeliană mizează pe identificarea unor toposuri simbolice care operează ca centre axiologice, spații ale conștiinței sau structuri ale memoriei în textele interogate. Totodată, „pactul autobiografic și regionalist” (Simuț, 2015) despre care vorbește Ioan Simuț în cazul scrierilor lui Sorin Titel, traduce, în etapa prozei scurte, o evidentă interiorizare mnemonică a spațiului evocat. O serie de figuri spațiale simbolice specifice prozei titeliene din această etapă cartografiază o geografie afectivă în care locurile se (re)construiesc de fiecare dată din interior.

În siajul acestor observații voi încerca să argumentez faptul că, începând cu schițele și povestirile de debut reunite în volumele *Copacul* (1963) și *Valsuri nobile și sentimentale* (1967) și continuând cu nuvelele care dau substanță *Noptii inocenților* (1970), proza scurtă a lui Sorin Titel se structurează în jurul unor figuri spațiale dominante, cu funcție mnemonică și arhetipală. În acest context, reprezentarea spațiului ficțional se realizează printr-o serie de operatori care mobilizează mecanisme textuale recurente și generează efecte recognoscibile la nivel diegetic.

a. Figurile spațiale simbolice

Un prim operator relevant în reprezentarea spațiului în proza scurtă titeliană îl constituie figurile spațiale „condensate” (Debarbieux, 1995: 875), configurate sub forma unor *geosimboluri*. Acestea presupun organizarea universului ficțional în jurul unor „locuri înalte” care funcționează ca centre diegetice și noduri de iradiere simbolică. Mecanismul textual constă în comprimarea lumii reprezentate de prozator prin focalizarea sensurilor în jurul unor astfel de puncte privilegiate.

În textele titeliene de început o serie de indicatori topografici cu referențialitate deliberat atenuată asigură o conexiune difuză cu un spațiu geografic empiric. Semantica acestor repere se află în deplină consonanță cu tematica dominantă a prozei din această etapă – registrul cotidianului și al banalității existențiale. Toposuri comune – *cuina de vară*, *bodega de lângă cinematograful*, *chioșcul din colț*, *gara*, *librăria*, *vechiul aeroport* – funcționează ca repere spațiale, orientând lectura în interiorul unei geografii textuale imprecise, estompate. Interconectate, aceste toposuri conturează o maieutică geografică fecundă, care facilitează emergența treptată a unui teritoriu narativ – *Banatul titelian* (încă nenumit în această etapă).

Filtrate prin lentila unor astfel de figuri spațiale simbolice, spațiile se revelează de fiecare dată secvențial, fragmentar, prin perspective parțiale și medieri perceptive (lumina difuză a farurilor unui camion, privirea filtrată printr-o fereastră prăfuită etc.), conturând un topos recognoscibil, dar încă refractar unei fixări cartografice riguroase. Astfel, proza scurtă titeliană propune un model de reprezentare fragmentară a spațiului, bazat pe acumulări progresive ale unor repere topografice non-referențiale, în care concretul cotidian devine suportul unei geografii literare deschise.

b. Toponimele ca pseudorepere

În aceeași direcție, se poate observa că toponimele prezente în eșantionul de texte studiat nu asigură nici ele, așa cum ne-am fi așteptat, o ancorare a acțiunii într-un spațiu determinat, riguros cartografiabil. O analiză a distribuției toponimelor în volumul de debut relevă o prezență redusă a acestora: în cele 21 de schițe și povestiri reunite în volumul *Copacul* se pot identifica doar șapte oiconime – *Timișoara, Reșița, Bolvașnița, Carpen, Făget, Turnu-Severin și București*. Acestea funcționează de fiecare dată ca repere intermediare în călătoria personajelor, fără a oferi indicii concrete privind punctul de plecare sau destinația finală a acestora. În ciuda dimensiunii lor cartografiabile, funcția acestor elemente în text este așadar mai degrabă a unor (pseudo)repere vagi, menite să declanșeze un mecanism al recunoașterii culturale și geografice.

O asemenea strategie poate fi pusă în relație cu reflecțiile lui Christiane Lahaie, pe marginea sintagmei de „atlas al cititorului” (*l’atlas du lecteur*) (Lahaie, 2009), potrivit cărora scriitorii mizează pe un fond de cunoștințe geografice și culturale preexistente, pe care prezența unor astfel de indici topografici le reactivează și le reorganizează permanent pe parcursul procesului lecturii. În proza titeliană, toponimele amintite funcționează tocmai ca declanșatori ai unor astfel de „atlase interioare”, invitând cititorul să completeze și să articuleze un spațiu ficțional doar schițat textual.

O serie de de indici topografici locali (precum, spre exemplu, *Dealul Cerului* din nuvela eponimă) completează registrul toponimelor spațiale în proza scurtă interogată. Aceștia operează ca markeri ai unei geografii intime, accesibile doar celor familiarizați cu spațiul de confluență dintre Banat și Ardeal în care evoluează personajele titeliene.

Toate aceste elemente participă la configurarea unui model de spațialitate indirectă în proza scurtă titeliană, în care referința geografică este sistematic estompată, iar citirea spațiului ficțional presupune activarea unor „hărți mentale” dinamice, în direcția cognitivismului promovat de Marie-Laure Ryan (Ryan, 2016).

c. Figurile retorice ale spațiului (spațiile-sinecdocă)

O alternativă viabilă în reprezentarea spațiilor în contextul conciziei textelor interogate aici vizează prezența „spațiilor-sinecdocă”³ (Debarbieux, 1995b: 98), prin intermediul cărora un teritoriu extins este reprezentat printr-un topos emblematic. Mecanismul textual este în acest caz unul retoric: partea substituie întregul, iar detaliul local devine expresia condensată a unei întregi geografii spațiale.

Concret, în economia universului titelian *casa copilăriei* fixează un astfel de „loc înalt”. Aceasta organizează întregul univers ficțional, proiectând imaginea unui Banat personal, rezultat din suprapunerea între un spațiu real, recuperat din memorie și un altul, imaginat. Figura casei operează astfel ca un *axis mundi*, asigurând matricea din care toate personajele își extrag energia:

- În casa asta ai să-ți aduci nevasta, îi spunea el copilului, apoi o să vă faceți o casă nouă. Să nu aruncați tot lemnul. O parte din el poate să-ți fie de folos la casa nouă. Noi atunci vom fi în pământ dar tu n-ai de ce să te sperii. Noi tot în locurile astea o să fim. Iar tu în casa asta ai să crești, în casa asta... (Titel, 2005: 334)

După cum observă Elisabeta Lasconi, în proximitatea modelului oferit de *Amințirile...* lui Creangă, și în cazul lui Sorin Titel „cronotopii fundamentali și inseparabili sunt *satul* și *casa*” (Lasconi, 2000: 20). Citită prin prisma unor astfel de figuri spațiale centrale, proza scurtă analizată aici configurează o posibilă „geografie a sinelui”, în sensul propus de Jacques Lévy, pentru care spațiul nu este un cadru neutru, ci o dimensiune constitutivă a identității și a experienței subiective (Lévy, 1995: 12). În această logică, Banatul titelian poate fi citit ca o formă particulară de „egogeografie” (Lévy, 1995: 12), în care spațiul ficțional transcende rolul de simplu decor și devine o proiecție a interiorității, configurând relația de interdeterminare dintre teritoriu și cei care îl locuiesc.

Totodată, această perspectivă permite decodarea imaginarului spațial al prozei scurte titeliene sub umbrela unui concept recent propus de școala geocritică franceză: *autobiogeografia* (*autobiogéographie*) (Collot 2025). Conceptul a stârnit în ultimii ani interesul cercetătorilor din zona psihogeografiei, tocmai pentru că surprinde existența unor astfel de legături fine dar complexe care se stabilesc între text, biografia autorului și un anumit spațiu geografic.

³ Una dintre tezele centrale ale studiului lui Bernard Debarbieux intitulat *Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique* este aceea că locul funcționează ca o figură de stil prin care un teritoriu este reprezentat sau evocat. Astfel, sinecdoca devine un model de funcționare a unui topos emblematic, care condensează un întreg teritoriu. (Debarbieux, 1995).

O asemenea grilă de lectură devine cu atât mai productivă cu cât permite evidențierea modului în care figuri spațiale emblematice, precum casa copilăriei, concentrează un întreg teritoriu autobiografic, apropiat de ceea ce Erving Goffman definea prin conceptul de „Umwelt” – spațiul intim, personalizat, al fiecărui individ (Goffman, 1986). Printr-un mecanism de condensare afectivă și identitară, o serie de experiențe spațiale se sedimentează în proza titeliană într-un spațiu originar, care orientează și susține permanent discursul diegetic.

d. Traseul personajelor și logica drumului

Pe de altă parte, configurarea spațiului prin traseele personajelor introduce, în proza lui Sorin Titel, o dimensiune dinamică a reprezentării, în care spațialitatea nu mai operează prin repere topografice fixe, ci prin desfășurări secvențiale. *Drumul* devine în acest context strategia narativă privilegiată de articulare fragmentară a spațiului: el nu oferă o imagine globală, ci produce, dimpotrivă, o serie de decupaje succesive, dependente de mișcarea personajelor și de perspectiva diegetică propusă. În termenii tipologiei conturate de Marie-Laure Ryan, această manieră de reprezentare a spațialității corespunde conceptului de „tour strategy” (Ryan, 2016) prin care spațiul este revelat dintr-un punct de vedere mobil (al naratorului / personajelor), urmând de fiecare dată traseul unui observator. Proza titeliană privilegiază net această perspectivă, refuzând deliberat sinteza cartografică în favoarea unor experiențe spațiale fragmentate.

Nuvela *Drumul (Noaptea inocenților)* este, în acest sens, relevantă pentru modul în care un element aparent banal al peisajului se încarcă cu valențe simbolice ce îi conferă statutul de extensie a conștiinței personajului central. Vizibil doar fragmentar, în lumina farurilor, drumul parcurs în noapte se dezvăluie treptat, ca un spațiu discontinuu, reconstituit dintr-o succesiune de apariții efemere. Se configurează astfel o veritabilă geografie emoțională, în care fragmentele de drum, abia perceptibile, devin ecouri ale incertitudinii personajului:

Matei privea drumul care se întindea până departe. Pe măsură ce mașina înainta, Farul înghițea și el din întuneric. Dincolo de lumina lui galbenă și rece era întuneric de nepătruns. Lumina descoperea doar drumul zgrunțuros și înghețat (...) și drumul era mereu același. (...) Nefârșitul drumului pătrundea în el, înfiorându-l. (Titel 2005: 328).

În acest sens, descrierea drumului funcționează ca un dispozitiv de fragmentare a spațiului, activând un întreg imaginar al trecerii și al transformării.

Coregrafia personajelor și sintaxa spațiului narativ se construiesc astfel în tandem, prin aceste poziționări succesive ale personajelor în toposuri simbolice unde orientarea este mereu provizorie, iar sensul se (re)constituie retrospectiv. Deplasarea generează conexiuni între

episoade, marchează praguri și produce devenire. Drumul funcționează ca vector structurant al experienței personajelor, iar spațiul este revelat progresiv, evocarea substituindu-se descrierii.

e. Verticalizarea spațiului

În proza lui Sorin Titel verticalizările spațiului sunt strategii narrative fundamentale prin care coordonata spațială a locurilor este permanent suprapusă unei axe temporale, generând o reprezentare stratificată a spațiului ficțional. Efectul constă în faptul că, dincolo de actualitatea sa concretă, spațiul titelian este perceput ca un palimpsest în care se acumulează și coexistă urmele trecutului. În acord cu principiile geocriticii formulate de Bertrand Westphal, viabilitatea spațiului derivă tocmai din această „verticalizare” care îi conferă o dimensiune stratigrafică esențială (Westphal, 2007: 200).

În acest cadru, *casa* și *copacul* devin figurile spațiale privilegiate ale unor astfel de temporalizări ale spațiului. Reunind sub același acoperiș mai multe generații, casa copilăriei consfințește înrădăcinarea într-un teritoriu resimțit ca identitar și deschide spațiul înspre sedimentare și rememorare. În mod particular *pivnița* și *podul casei* – spații liminale, depozitare ale trecutului – punctează în textele prozatorului astfel de instanțe spațiale privilegiate, articulând o lume ce închide o alta: un **microcosmos retras**, organizat în jurul unor obiecte simbolice, generând o geografie multistratificată, așa cum se întâmplă în nuvela *Zborul*:

Cu chiu cu vai, se strecură prin deschizătura destul de strâmtă a ușii și, în sfârșit, ajunse în pod. Aceasta era o lume nouă, și inima îi bătea să se spargă. Podul era plin de geamantane vechi în care erau cărți cu coperte groase de carton negru, cărți pe jumătate roase de șoareci. Mai erau în pod o pereche de pantofi fără tocuri, două roți de biciclete fără spițe, un sac cu pânza roasă și mâncată de șoareci, o icoană cu o sfântă cu inima roșie scoasă din piept și cioburile unei oglinzi sparte. (Titel, 2005: 100).

Totodată, prezența arborilor instituie o verticalitate stabilizatoare și organică în proza scurtă a lui Titel. *Copacul* este elementul care „ține” lumea titeliană, garantându-i continuitatea genealogică și ancorarea în acest teritoriu. În multiplele sale ipostaze – *părul*, *salcia*, *prunul*, *socul* – acesta încorporează simbolistica rădăcinilor și a ascendenței, consolidând relația dintre identitate și „universurile simbolice” ale indivizilor, despre care vorbește și Guy Di Méo (Di Méo, 2008). De altfel, așa cum remarcă Elisabeta Lasconi, prezența arborilor constituie unul dintre „secretele imaginarului titelian”, aceștia funcționând ca purtători de semnificații diferențiate simbolice: arbori feminini (*salcia*, *teiul*), arbori masculini (*socul*) sau figuri cu valoare androgenă, capabile să depășească determinările binare (Lasconi, 2000: 59).

În nuvelele din volumul *Copacul*, „părul din mijlocul ogrăzii” reprezintă un *axis mundi* vegetal, un totem al continuității și al memoriei,

în jurul căruia se organizează experiențele colective și individuale ale personajelor. Funcția sa nu este doar simbolică, ci și narativă: copacul coagulează practici cotidiene, ritualuri și memorări, devenind martorul unor istorii familiale care traversează generațiile. La umbra sa se consumă cele mai importante episoade ale vieții domestice, iar memoria asociată acestuia coboară până în straturi temporale îndepărtate, recuperând figuri emblematice ale universului titelian – baba Iulia, „bunica bunicii” pe care „o știa tot Imperiul Austro-Ungar” (Titel, 2005: 139) e una dintre acestea. Hoță de cai în tinerețe, ea devine arhetipul unei lumi.

În acest mod, mecanismul verticalizării devine evident: spațiul nu mai este un simplu decor, ci operează ca vector și suport al memoriei narrative, iar straturile temporale coexistă și comunică. Această înscriere a spațiului în timp funcționează ca principiu organizator al narațiunii, transformând spațiul ficțional titelian într-un cronotop complex, în care temporalitatea este încorporată în materialitatea locurilor.

Concluzii

Fără a avea pretenția exhaustivității, demersul de față și-a propus să semnaleze viabilitatea unor strategii alternative de reprezentare a spațiului ficțional, altele decât acumulările descriptive ample. În acest sens, analiza imaginarului spațial din proza scurtă a lui Sorin Titel permite formularea câtorva concluzii care reconfigurează raportul dintre concizia acestui segment literar și potențialul său de reprezentare a spațialității.

În primul rând, studiul infirmă teza existenței unor incompatibilități insurmontabile între proza scurtă și abordările hermeneutice de tip geocentric, demonstrând că absența descrierilor ample nu echivalează cu o diminuare a funcției spațiului. Interogarea prozei scurte titeliene a condus la identificarea unor strategii alternative, de natură intensivă și condensată, de construire și de reprezentare a locurilor în interiorul discursului narativ. Spațiul nu mai este produs prin acumulări descriptive, ci evocat prin intermediul unor dispozitive geosemiotice care organizează acțiunea și generează sens.

În acest context, proza scurtă titeliană se distinge printr-un model de reprezentare indirectă și fragmentară a spațiului, în care referința topografică este deliberat estompată, iar orientarea este delegată cititorului. Figurile spațiale simbolice, toponimele rare și aluzive, spațiile-sinecdochă sau traseele personajelor configurează o geografie textuală deschisă, care funcționează printr-o rețea de noduri semnificante. Spațiul devine astfel o categorie relațională, interiorizată, mnemonică, apropiată de conceptul de *cronochora*: el modelează identitatea personajelor și dinamica narativă deopotrivă.

O altă concluzie a acestui studiu vizează evidențierea caracterului activ al spațialității: în proza lui Titel, spațiul nu este un simplu cadru, ci o instanță productivă, care articulează dimensiuni sociale, afective, identitare și mitopoetice. Banatul titelian e o construcție imaginară situată la intersecția dintre memorie, experiență și ficționalizare.

Strategiile de reprezentare a spațiului identificate în acest studiu – condensarea figurativă, activarea „atlasului cititorului”, reprezentarea spațiului prin tehnica „tour strategy”, utilizarea spațiilor-sinecdocă sau verticalizarea spațiului – converg în direcția configurării unei posibile semiotici a teritoriului, în care locul devine purtător de sens și operator al memoriei.

În fine, cercetarea propune o deplasare de accent în lectura spațiului ficțional: de la o perspectivă mimetic-descriptivă, centrată pe referențialitate, înspre una orientată spre funcția simbolică și relațională a locului. În acest sens, proza scurtă titeliană o oferă un teren fertil pentru explorarea unor forme alternative de spațializare literară, în care teritoriul nu este reprezentat, ci semnat, iar perspectiva geocritică s-a dovedit a fi o grilă de lectură viabilă, sensibilă în mod particular la modul în care locul produce semnificație în interiorul discursului narativ.

REFERINȚE:

- Berque, Augustin, *Chorésie*, în : « Cahiers de géographie du Québec », vol. 42, n° 118, 1998, p. 437-448.
<https://www.scribd.com/document/231612653/Choresie-Augustin-Berque-CGQ-pdf>; accesat la: 12.04.2026;
- Berque, Augustin, *Du topos à la chôra ou comment lire Bukowski en géographe*, 2008; articol disponibil online : <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/2008-v52-n147-cgq2960/029869ar/>; accesat la: 01.05.2026;
- Brousseau, Marc, *Des romans-géographes. Essai*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Brousseau, Marc (a) *L'espace littéraire en l'absence de description. Un défi pour l'interprétation géographique de la littérature*, în: « Cahiers de géographie du Québec » Volume 52, numéro 147, décembre 2008, p. 420; articol disponibil online: <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/2008-v52-n147-cgq2960/029869ar/>; accesat la: 18.03.2026.
- Brousseau Marc (b), *The Traps: Bukowski as Interpreter of Cornered Lives*, în: *Anglia*, vol. 128, n° 2, 2008, p. 380-397.
- Collot, Michel, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, 2014.
- Collot, Michel, *Autobiogéographies & Écobiographies*, 2024, disponibil online : <https://geographielitteraire.hypotheses.org/>; accesat la : 12.03.2026
- Debarbieux, Bernard (a), *Imagination et imaginaire géographiques*, în: A. Bailly, R. Ferras, D. Pumain (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Economica, 1995, p. 875-888.
- Debarbieux, Bernard (b) *Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique*, în : « L'Espace géographique », 24(2), 1995, p. 97-112 ; disponibil online:

https://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1995_num_24_2_3363; accesat la: 14.04.2026.

Di Méo, Guy, *Le rapport identité/espace. Eléments conceptuels et épistémologiques*, 2008; disponibil online : <file:///Users/user/Desktop/Identite-Reims.pdf>; accesat la: 01.05.2026.

Dupuy, Lionel, *L'imaginaire géographique. Essai de géographie littéraire*, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2018.

Goffman, Erwin, *Frame Analysis*, Northeastern University Press, 1986.

Lahaie, Christiane, *Ces mondes brefs - Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, Québec, Éditions L'instant même, 2009.

Lasconi, Elisabeta, *Oglinda aburită, oglinda lucioasă. Sorin Titel. Universul creației*, Timișoara, Editura Amarcord, 2000.

Lévy, Jacques, *Égogéographies : matériaux pour une biographie cognitive*, Paris, L'Harmattan, 1995.

Ryan, M. L., Foote, K., Azaryahu, M., *Narrating Space / Spatializing Narrative: Where Narrative Theory and Geography Meet*, Columbus, Ohio State University Press, 2016.

Simuț, Ion *Sorin Titel între europenismul și regionalismul prozei*, în: „Cultura”, nr 543, noiembrie, 2015.

Titel, Sorin, *Opere, I, Schițe și povestiri. Nuvele. Romane*, Text stabilit, cronologie, note, comentarii, variante și repere critice de Cristina Balinte, *Prefață* de Eugen Simion, București, Editura Fundației Naționale pentru Știință și Artă, Editura Univers Enciclopedic, București, 2005.

Westphal, Bertrand (dir.), *La Géocritique. Mode d'emploi*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2001.

Westphal, Bertrand *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2007.

ISSUE

LINGUISTICS, STYLISTICS AND
TRANSLATION STUDIES

SS
SS

Secvențe dintr-un jurnal despre cuvinte

Simona Constantinovici*

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.7

Sequences from a Journal about Words

Abstract:

In *Sequences from a journal about words*, we will address the status and etymology of some language units that are known or have recently entered the lexicon, which have developed semantic offshoots over time, and the way we relate to them across various communicative registers. We will attempt to provide four lexical mappings concerning terms such as *inimă*, *grej*, *sticlete* și *extraneitate*. Lexical mappings are to be understood as forms of preservation and subsequent stylistic delimitation within the semantic field of specific vocables and the relationships they create in the mind of the Romanian speaker. They are meant to better highlight vocabulary dynamics and to stimulate increased interest in the philosophy of language, because any association of words within communicative circumstances that may be entirely different establishes a higher form of inquiry, a reflection leading toward the ontological space of being through words. We cannot exist outside this universe, which is an eminently semantic one.

Keywords: lexicon, semantics, lexical mapping, style, communication, language

Argument, întrebări, comparații

De-a lungul timpului, panoramarea lexicului românesc a fost făcută de lingviști în felurite moduri. Partea, supusă cercetării, dezvăluirii constante, a dat întotdeauna seama despre relevanța, conduita, dinamica și frumusețea întregului. Când discutăm despre felul cum cuvintele se dovedesc a fi mărturii ale unui trecut și cum își croiesc loc în ritmurile comunicării, activăm sistemul limbii, principiile ei de funcționare. Vedem doar porțiuni, fragmente din angrenajul lexical, o belvedere¹ incompletă, dar ademenitoare. Luăm un cuvânt, observăm din ce-i alcătuit, îl întoarcem pe toate fețele, extragem din el semnificația și o lăsăm să circule nestingherită printre înțelesurile altor cuvinte. Ne întrebăm dacă e vechi sau nou, așa cum ne hazardăm în a spune dacă un

* Professor PhD, Faculty of Letters, History, Philosophy and Theology, West University of Timișoara, simona.constantinovici@e-uvt.ro

¹ Împrumutat din franceză (cf. *belvédère*), termenul *belvedere*, un substantiv feminin în română, trimite (cf. TLF1), în subsidiar, la un cuvânt compus din italiană, *belvedere* (cf. *bel* „frumos” + *vedere*).

fruct e copt sau nu. Despre un fruct copt se poate vorbi mai mult decât despre unul verde, aflat la început de drum, neformat, încă neintrat în circuitul produselor de consumat. Fructul necopt e în așteptare, precum cuvintele care tânjesc după un spațiu fertil de manifestare. Intrând în aria polisemantică, îi spunem *context* acestui edificiu în care se stabilesc relații plurale, în tectonica sensurilor în schimbare ori în a (im)previzibilelor asocieri la nivel sintactic.

Până unde putem merge cu comparația, astfel încât să prindem sensul cât mai bine și să nu părăsim zona în care plasa de siguranță e prinsă-n vultele percepției, întotdeauna la vedere? De ordinul lucrurilor impalpabile, cuvântul e un obiect de cercetat cu puterea minții. Îi încercăm consistența structurală, suprafața sonoră, înălțimea grăitoare în spații conexe, statutul în lumea interferențelor din comunicare. Oamenii au avut nevoie dintotdeauna de cuvinte, pentru a se exprima altfel decât prin gesturi sau tăceri constrângătoare. Acesta a fost creat, a devenit instrument indispensabil, un vehicul prin care interacționăm și azi, în era digitală, cu resurse inepuizabile, plenar sau fragmentar, în funcție de cum ne-am atașat de realitate de-a lungul vieții. Cuvintele ne vorbesc întotdeauna despre niște forme ale realității cu care suntem contemporani sau cu care, la un moment dat, ne-am confruntat în rezonanța timpului. Se creează astfel legătura firească între ceea ce se întâmplă în prezent și un trecut din care putem extrage informații prețioase. Actualul duce cu sine stabilitatea unui trecut lingvistic. Dar trecutul la care ne raportăm poate fi și o altă formă de înțelegere a faptului de limbă actual. Cu câteva minute înainte de a scrie aceste rânduri, fraza în care cuvintele au încăput devine fapt sintactic de rezolvat și prin prisma unui deja trecut al semnificației. Acest lucru înseamnă că ne aflăm pe un teren metamorfozabil, care glisează între prezent și trecut, cu intuirea unui viitor.

Cuvintele trec prin procese de transformare, au biografie, se nasc, cresc și unele dispar, lăsând spații goale, care vor fi ocupate de alte unități. Lexemele se reorientează semantic ori de câte ori pătrund în sferele de comunicare, în structura unor limbaje. La frontiera unor stiluri se revelează cel mai bine cum se produce efervescența semantică a cuvintelor noastre, cum se verifică pregnanța sau fragilitatea lor. Lingviștii au încercat să demonstreze cât sunt de puternice transformările, până unde se poate ajunge cu forarea în spațiul logosului. Unele cuvinte rămân aproape intacte, valurile timpului nu le erodează, își păstrează prospețimea inițială, când încă nimic nu le-a contaminat, nimic nu a făcut parteneriat cu ele, pe o axă a combinațiilor de tot felul, din care doar sensul indelebil ar putea ieși învingător. Altele, nu puține, considerate de dată recentă, traversează orbitele unui lexic dedat la primenire și se fixează de trunchi în mod surprinzător, ca niște organisme

care-și consumă conținutul prin devorarea vecinătăților semantice ori prin etalarea unor necunoscute în planul supraetajat al stilului.

Cuvintele se află în corelație cu noțiunea de *timp*. Din ceea ce limba instaurează, în varii contexte, propunând permanent marcaje definatorii și creând perspective, rezultă că nu ar exista cuvinte în afara (axei) temporalității. Ele se supun, ca toate formele de viață, acestui concept versatil. Sunt discipline care tratează cuvintele în plan diacronic, istoria limbii, gramatica istorică, etimologia, lexicologia. Ultima dintre acestea se află în permanent dialog cu celelalte ramuri, în vasta încercare de a înțelege în profunzime fenomenele lingvistice.

Dacă în cuvinte înmagazinăm timp înseamnă că ele devin forme de viață semantică, menite să transporte istorie și cultură, într-o nevoie acută de conservare și de perpetuare. Lucrul acesta nu se vede cu ochiul liber, e necesar să ne întoarcem cu privirea spre alte orizonturi, să observăm, prin reflexul filologic de a interoga originea, cum și cât s-a schimbat la nivel de complex sonor ori la nivel semantic, ce alianțe s-au sudat ireversibil sau câte altele s-au (des)făcut în timp și încotro ne conduc legăturile firești, sedimentate sau cele vremelnice. Întreg efortul de căutare în matricea cuvintelor necesită timp. Ne întoarcem de fiecare dată la forța acestei noțiuni ca la o ancoră. E incontestabilă. Nu putem să o ignorăm când vorbim despre cuvinte.

Câteva panotări lexicale²

De la formele normate, literare, până la cele argotice sau colocviale, harta cuvintelor care dau seama despre specificitatea unei limbi poate cuprinde, în cercuri concentrice, mai multe registre, până la ultimul, cel al *periferiei lexicale*. Ne imaginăm un panou cu aceste cuvinte fixate pe hartă. Ar fi un fel de *panotare lexicală* pe viu, care ar stârni interesul pentru lexic prin vizualizare punctuală. Tot ceea ce se vede rămâne mai bine ancorat în memorie. S-ar crea alianțe între cuvintele celor care privesc și, prin extensie, între cei care le-au analizat.

Verbul *panota*, *-re* nu e consemnat în DOOM 3, nu apare nici în alte lucrări lexicografice ale limbii române, deși e utilizat destul de mult în ultimii ani, mai cu seamă în limbajul artiștilor plastici. „Am panotat. Mâine vă așteptăm la vernisaj!” postează, pe Facebook, Cristian Anghel, în 6 noiembrie 2017, relativ la expoziția de pictură a Alinei Gherasim, de la Pullman Bucharest World Trade Center. Surprinzător, în rândurile de mai sus, pentru un vorbitor obișnuit cu limba română, este folosirea verbului *panota*. Se știe că avem, în română, substantivul *panou* de

² Chiar dacă nu la modul explicit, am apelat, de fiecare dată, în confecționarea acestor panotări sau micro-incursiuni la vedere în lexicul limbii române de azi și de ieri, la lucrările lexicografice indicate la bibliografie (cf. DCR 3, DELR, DOOM 3, MDA, TLF1).

origine franceză (cf. fr. *panneau*). Împrumutat din franceză, acesta rezonează prin rădăcină (cf. *pann-*) cu alte două lexeme, variante verbale de tipul: *panneauter* și *pannoter* „effectuer un panoramique, éventuellement combiné à un travelling”. Înseamnă, ad litteram, a urca tablourile sau obiectele de artă, în general, pe panouri, a le transporta și, mai apoi, a le așeza pe pereți, pe jos, pe scaune, astfel încât să se realizeze un spațiu unic, reprezentativ pentru artistul plastic în discuție. Florica Dimitrescu, în *Dicționar de cuvinte recente*, ediția din 2013, consemnează prezența în limba română a încă trei termeni din aceeași familie neologică: *panotaj* (< fr. *pannotage*), *panotare* (< fr. *pannoter*) și *panou-solar* (< fr. *panneau-solaire*). Româna mai are două verbe asemănătoare la nivel semantic, *mapa*, *-re*, un cuvânt mai vechi, și *cartografia*, *-ere*. Acestea funcționează ca sinonime pentru termenul evidențiat, *panota*, *-re*.

Explicarea fenomenelor lingvistice, a faptelor de limbă, într-un mod accesibil, comprehensibil, e ceva spre care tindem ca ființe cugetătoare, întră sistematic, chiar dacă nu clamat, în conduita noastră de fiecare zi. În fond, tot ceea ce facem prin limbaj e să (ne) explicăm cu ajutorul cuvintelor cum stau lucrurile cu viețile noastre, cu relațiile dintre noi și ceilalți, nu facem decât să ne apropiem de lumile cu care, dintr-un motiv sau altul, ne aflăm în (im)perfectă rezonanță sau în conflict, discordanță ori nelămurire funciară. Prin explicație, aplanăm, dăm sens ori resemantizăm o realitate (nu doar lingvistică), ajustăm, domolim asperități, ne întoarcem cu fața spre un trecut despre care se pot adăuga, chiar și-n prezent, detalii de conținut, surprinzătoare, fiindcă „trăim inerent într-o logosferă, iar gândirea ne este inevitabil structurată lingvistic” (Boc, 2024: 119).

Ca ființe care trăim în sfera limbajului, pentru a consolida viziunea noastră asupra existenței, observăm, ordonăm ceea ce constatăm, suntem predispuși să facem tot timpul clasificări, tipologizăm, rescriem. În poezia postmodernă, spre exemplu, în care se mizează mult pe figurile repetiției, explicația e armătură, inerentă textuală, redundantă, reinstaurare în logosul primar. Poeții de azi scriu pentru a explica sensul vieții lor, căutarea acerbă, în limitele cunoașterii, pentru a-(și) demonstra că *a fi* e un verb în care se presimte sentimentul morții, oricât am vrea să-l estompăm, să-i scurtcircuităm potențele prin mijloace dintre cele mai creative. Cu fiecare plasare în dimensiunea complexă a lui *a fi* nu facem decât să ne pierdem în labirintul unui sentiment paradoxal, alotopic, al mutilării sau ștergerii flagrante a sensului. Limbajul uman se supune acestor legi prin care realitatea scindată și recompusă operează la limita adevărului semantic.

Limba pe care o vorbim, instalată, prin actualizare, în viața cotidiană, de la individ la individ, de la o formă de comunicare la alta, e procesare continuă a informației prin prisme diferite, cu concursul

(in)compatibilităților semantice, tangaj între manifestare și extincție. Limba are capacitatea de a dispărea aproape instantaneu în fluxul comunicațional, de a deveni irelevantă, și de a se, pe o altă orbită, recrea prin forța cu care e adusă la suprafața lucrurilor. Motor al felului nostru de a ne situa în lume, ea va lua conturul vieților noastre. Cuvintele au puterea de a prelua bună parte din felul nostru de a fi. Suntem în stare să le „domesticim”, astfel încât unități de limbă precum *sticlete*, *grej* sau *extraneitate*, care vor face obiectul următoarelor paragrafe, să nu se înscrie într-o aură de inaccesibilitate, ci să ne atragă înspre miezul lucrurilor, precum lexemul *inimă*. Cuvintele neînțelese sunt, forțând nota, asemenea stelelor de pe cer. Cu cât sunt mai îndepărtate de noi, mai străine, situabile în alte galaxii conceptuale și de identificare în comunicare, cu atât devin *realități semantice* aproape de necontrolat, cvasi terifiante, dificil de adus în ținutul confortabil al lecturilor sau al conversațiilor noastre uzuale. Cum se produce racordajul ține de conexiunile prin care suntem dispuși să transcriem realitatea, inflexiunile și virajele acesteia, să refacem toată arhitectura lumii din afară în sistemul unei limbi naturale, neosificate, predispusă la reinventare.

Inimă

Compartimentele lexicului comunică între ele. Fondul principal lexical e stabil, ne folosim totdeauna de cuvintele lui, nu foarte multe, pentru a comunica. E ca miezul unui măr. Lexicul românei, limba în sine, nu poate funcționa fără acest nucleu sau miez. Nu putem să-l ocolim fără pagube majore asupra comunicării. Îl ancorăm în orice tip de discurs. Pentru a privi în câmpul larg deschis al asocierilor semantice multiple, primul cuvânt pe care-l vom avea în vedere este *inimă*.

E timpul să ne întâlnim cu metaforele din cuvinte. Să punem pe masă un măr (cf. lat. *melum*; *mărul lui Adam*, în limbajul medical, semnifică „nodul gâtului”; *mărul discordiei* s-ar traduce prin „fructul dușmăniei, al neînțelegerii, dintre două sau mai multe persoane”) și să vedem dacă putem pătrunde cu ochiul minții dincolo de *coajă*. Mărul are un miez, adică o *inimă*. Până să ajungem la *cotor*, el se desface în părți componente, așa cum încercăm să procedăm, disecând, cu nenumăratele unități de limbă. Le punem sub lupă, cercetându-le ca pe niște cadavre, fragmentar, asemenea medicilor legiști. Sunt unele spații pe care nu le vedem de la început, insinuante forme de conservare a sensului prim. Și ne întoarcem la fruct, în mod consecvent. În cotor avem *semințe*, natura intrinsecă a mărului. Din acele semințe se vor ivi merii, apoi fructele cu caracteristici proprii, într-un circuit fără de sfârșit al naturii. Totul e ordonat. Există o simetrie a mărului, un fel al lui, unic, de a fi, așa cum există o simetrie imanentă a limbii pe care o vorbim, o natură a ei. Oamenii l-au rupt de pe-o creangă și au numit fructul *măr*. E episodul biblic, e vorba despre bărbat și femeie, despre iubire, trădare sau

excludere, despre identitate și traversarea teritoriului semantic al alterității, despre Adam și Eva. Mărul nu e mereu același, are, așadar, o istorie. Avem soiuri ale mărului, subcategorii răspândite în toate ținuturile de la noi și de pretutindeni. Ne interesează cum un astfel de cuvânt, monosilabic în română, *măr*, se leagă de unități de limbă aparent străine de noima lui, cum ajunge să consune cu o vocabulă precum *inimă* și cu altele, prezente în celelalte limbi romanice. Ambele ne conduc finalmente înspre fondul principal lexical, ne direcționează spre trecut, spre viață și spre rosturile ei.

Inima este *miezul* ființei. Ocupă spațiul interior cu cea mai mare importanță pentru legile vieții. Aorta duce sângele de la inimă înspre celelalte organe, le irigă, face posibilă înaintarea, vitalitatea. Interesant e că dicționarele dau ca echivalent semantic pentru *miez*, chiar acest termen congener, *inimă*. Provenit din limba latină (cf. *anima*) și supus, din punct de vedere fonetic, unor legi, adică lexem moștenit, se va regăsi și-n seria împrumuturilor ulterioare de proveniență latino-romanică, în structura unor neologisme de tipul *anima*, *-re/ reanima*, *-re*, *animat*, *-ă/ reanimat*, *-ă*, *animație*, *animal* (cf. lat. *animal*, *animalis* [*< lat. anima* „sufletul vieții, principiu vital”], *animalier* etc. Avem în română o sintagmă nominală de tipul *inimă de piatră*³, cu semnificația „neclintită” sau o locuțiune verbală precum *a-i lua cuiva o piatră de pe inimă*. O unitate frazeologică de tipul *a-și lua inima în dinți*, cu sensul de „a se îmbărbăta; a-și face curaj”, sau alta, precum *rău la inimă* „crud, hapsân, câinos”, se ordonează în același peisaj generat de lexemul substantival dominant. Observăm că în toate structurile frazeologice semnalate, substantivul *inimă* se însoțește cu alt termen din fondul principal lexical (*piatră*, *dinte*, *rău* etc.). Astfel, putem explica stabilitatea respectivelor locuțiuni sau sintagme în limba română, vechimea lor și bogăția semantică pe care o presupun.

Spunem *inimă de varză* sau *inimă de salată*, partea cea mai crudă, dulce, nealterată a legumei respective. Luăm apoi un enunț

³ În acest punct se pot deschide supapele cunoașterii, ca florile de lotus. *Piatră* e de origine latină, cuvânt moștenit (cf. lat. *petra*; gr. veche Πέτρα „stâncă”). Avem toponimul *Petra*, o localitate antică din Iordania, inclusă pe lista Unesco în 1985, în patrimoniul universal. E celebră pentru templele săpate direct în stâncă, cam prin secolul al VI-lea înainte de Christos. Partea de final a filmului *Indiana Jones și ultima cruciadă* (1989), regizat de cineastul american Steven Spielberg, a fost turnată acolo. Ceea ce se știe mai puțin e faptul că există și o știință desprinsă din ramura mare a geologiei, numită *petrologie*. Descrie pietrele, le află tâlcul, le clasifică, observă din ce elemente sunt alcătuite și unde pot fi găsite, în ce regiuni. *Petrologie* e împrumut din franceză (cf. fr. *pétrologie*). Ca orice știință, în timp, și-a răspândit cunoașterea și prin felurite instrumente. Consemnarea informațiilor care țin de petrologie se face prin *petrografie* (cf. fr. *pétrographie*). Pe teren românesc s-au format prin derivare termenii care aparțin aceleiași familii lexicale: *împietri*, *-re*, *împietrit*, *-ă*, *pietrar*, *pietros*, *-oasă*, *P(i)etroi(u)*, *Petreanu*, *Petru*/*Petre* etc.

precum: Ne-am retras în *inima munților* pentru o vreme. *În inima pădurii* trimite tot la faptul că retragerea e profundă, în locul cel mai de nepătruns al unui spațiu cu mai multe intrări, labirintic. Alte contexte îmbie la descoperirea în universul parcelat de *inimă* a unor spații aflate în adiacență: Am fost prinși *în inima furtunii*, cu trimitere la faptul că nu ne-am putut adăposti, totul a luat-o razna. Sau: *În inima verii* mă retrag ca-ntr-un cocon. Mai putem spune: Iată-ne ajunși *în inima cursului*. Lexemul *inimă*, prin urmare, certifică prezența unui indicator lexical pe care toți îl vedem, oriunde ne-am situa. E ca-ntr-o intersecție, când ești invitat sau obligat să alegi, e ca-ntr-un punct giratoriu, unde te găsești într-o mișcare circulară, te rotești în jurul unor sensuri care pornesc de la același nod structural și semantic. O putem lua la stânga sau la dreapta, spre *inima orașului/ inima verii/ inima unui reactor nuclear/ inima bisericii*. Și încercați acum să-l înlocuiți pe *inimă* cu *miez*. Observăm cât de apropiate devin aceste vocabule. Imperfecțiunea apropierii le metaforizează, într-un circuit alimentat permanent, potrivit principiului analogiei. Metaforele lingvistice se află-n tangență cu cele eminamente poetice. Există un potențial creator și aici, la fel ca-n alte compartimente ale limbii, asemănări din care deducem că structurile figurative își mobilizează, pe turnantele limbajului, esența, energia, rigoarea.

Aproape orice realitate (extra)lingvistică are o inimă a ei. *Cartea are o inimă*. Deschidem cărțile (care, și ele, ca mărul, au un cotor) și ne trezim în miezul lor, acolo unde se vede ața tipografică, acolo unde e, cum spuneam mai sus, ca-ntr-o intersecție sau ca-ntr-un sens giratoriu. Filele se pot desprinde ușor ori preferă să rămână sudate în poveste. Și aici, în acest punct, aș putea scoate și pune pe masă, lângă măr, o carte. Ce au în comun aceste două obiecte, fructul numit *măr* (cu anotimpul ce se-agață de el) și realitatea din hârtie/ celuloză, numită *carte*? Inima e sediul sentimentelor de tot felul, al iubirii, al tristeților mute, al intuiției, se află în opoziție cu creierul, care e considerat sediul rațiunii⁴, al cerebralității.

Traversăm apoi ținuturi similare din limbile romanice, într-un parcurs nebruiat, al afectivității, ne fixăm în spații care comunică pe o hartă lexicală din care limba română nu absentează. În franceză, există substantivul masculin *le cœur* (cf. lat. *cor, cordis*). În italiană, substantivul *il cuore* (cf. lat. *cor, cordis*). În spaniolă, substantivul masculin *el corazón*, similar, dacă-l raportăm la celelalte limbi romanice (cf. vechiul span. *coraçon*; a se vedea tot, finalmente, lat. *cor, cordis*, prin fenomenul derivării). În portugheză, există substantivul *coração* (cf. lat. *cor, cordis*, prin fenomenul derivării). Observăm că, la nivel de

⁴ Pascal, gânditorul francez, un encicloped, a imortalizat în *Cugetările* sale un context devenit celebru, cu alură proverbială: *Inima are rațiunile ei pe care rațiunea nu le cunoaște*.

formă și sonoritate, acesta din urmă e foarte apropiat de limba spaniolă. Câteva cuvinte din română sunt legate „matern” de rădăcina latinească, conservă, așadar, un miez semantic de început, pornind de la care, în timp, își va înscrie alte unități, potrivit consecvenței lingvistice, în efortul de remodelare a limbii prin împrumuturi latino-romanice. Să amintim câteva dintre ele, cu mențiunea că unele sunt mai vechi, altele, mai noi, integrabile în limbaje specializate: *curaj*, *cord*, *acord/ dezacord*, *acorda/ dezacorda*, *concorda*, *concordanță*, *cordial*, *cordialmente*, *cardiac*, *discordie* etc. Vedem cum *inimă*, termen moștenit din latină, are în română un coechipier nou, lexemul *cord*, detectabil în structura unor împrumuturi din limba franceză. *Curaj* e un împrumut mai vechi din limba franceză (cf. fr. *courage*; francezii au obiceiul să spună, pentru a încuraja pe cineva: *Bon courage!*). *Ranchiună*, cu sensul de „ură ascunsă și dorință de răzbunare; resentiment; pizmă, pică”, vine din fr. (F) *rancune*. Dar limba franceză îl are și pe (F) *ranceœur* „tristețe, amărăciune tenace”. Ele sunt dublete etimologice, provenite din lat. *rancor*, *rancoris* (semnalat în dicționare, cf. TLFi, încă din secolul al XII-lea).

Observăm cum cuvintele își țin în timp pânza lor semantică, asemenea păianjenului neobosit. Își mută centrul de greutate, își balansează nuanțele de sens, dar arareori se destramă până la dispariție. Prind în miez (în *inima cuvintelor*) o rădăcină care vine dintr-un trecut de multe ori greu analizabil sau chiar indescifrabil. Ar trebui să fie asediate, supuse ravagiilor lingvistice, în așa fel încât să nu mai rămână din ele nimic sau doar o dără, un rest semantic irelevant. Când se întâmplă acest lucru, pânza lingvistică „deteriorată” își reorientează potențele semantice, se reface și, în locul cuvintelor „moarte”, răsar altele, cu forme și conținuturi noi.

Sticlete

Cuvintele ne pot încurca sau ne pot pune în situații neprevăzute, unele ne pot înfricoșa. Voi da un exemplu, pornind de la pronunțarea unui cuvânt într-o circumstanță dată. Pare o situație simplă, dar curând se va transforma, pentru copilul aflat la vârsta întrebărilor, într-un coșmar. Imaginația poate împinge unitatea de limbă într-o arie semantică distinctă, în care similaritatea fonică nu face decât să complice lucrurile, creând confuzie și angoasă.

În *Viață și cărți. Amintirile unui cititor de cursă lungă*, Nicolae Manolescu aduce în discuție, într-o manieră inedită, sensul unui cuvânt aparte, *sticlete*, care l-a speriat peste măsură în copilărie. Prima povestire din volumul autobiografic, o amintire pregnantă, se referă la acest cuvânt, *sticlete* (numele unei păsări cântătoare), și la frica pe care i-a provocat-o. Era în mașină când șoferul, văzând pe stradă niște polițiști, a pronunțat cuvântul *sticleți*: „Știam că sticletele e o pasăre (imi arătase

tata unul), dar nu și că așa li se zice polițiștilor de la circulație. Fapt e că mi-am imaginat imediat păsările care zburau alături de automobil, scoțând fluierături și apropiindu-și ciocurile de geamuri. Mi s-a făcut brusc frică.” (Manolescu, 2009: 11). Un cuvânt argotic, de bună seamă, adică ieșit din sistemul normelor. Un cuvânt căruia i s-a atribuit la un moment dat un alt sens, raportat la un anumit cod lingvistic, așa cum se întâmplă adesea cu lexemele unei limbi. (Avem în română și expresii în structura cărora vom identifica lexemul: *a avea sticleți în cap* și *a-i scoate cuiva sticleții din cap*.) Copilul și-a imaginat că e vorba de o invazie a păsărilor numite astfel. Le și vedea înconjurând mașina, izbindu-se de geamurile ei. De-abia seara, când au ajuns la destinație, marcat de acest episod năucitor, a înțeles cu ajutorul bunicii că e vorba despre cu totul altceva. Totuși, independent de orice explicație, imaginația a continuat să lucreze, să recreeze altfel realitatea, în conexiuni și filtre de observație imperturbabile, ficționale, în care polițiștii numiți *sticleți* erau asemenea păsărilor cu „ciocuri mari și ascuțite, din care scoteau sunetele acelea insistente” (*Ibidem*), auzite din mașină de copilul letargic. Apropierea până la suprapunere de trăsături anatomice apar prin puterea imaginativă, sunt apanajul ei, căci „Trebuie să existe, în lucrurile reprezentate, murmurul insistent al asemănării; trebuie să existe în reprezentare, replierea totdeauna posibilă a imaginației.” (Foucault, 2008: 131). Concluzia ar fi că saltul de la limba literară la argou e întotdeauna imprevizibil, „spectaculos”.

Putem merge în cercuri concentrice, până la ultimul strat de abordat, cu explorarea semantică. Să zicem că acesta va fi al registrului argotic. Se va constata că ultimul cerc de pe hartă îi aparține, pentru că ele, cuvintele din spectrul colocvial-argotic, au un statut aparte, se regăsesc la periferia lexicului, dacă privim lucrurile din acest unghi, al limbii literare, al sistemului lingvistic supus normelor. Pentru a explica acest lucru, cum un termen precum *sticlete* modelează diferit realitatea, în funcție de contextul prin care o filtrăm, am putea intra în detalii care țin de *psiholexicologie*⁵, pentru că observăm că oamenii integrează în poveștile despre cuvinte mult din istoriile personale, din modul cum se raportează la familie, la cele mai apropiate persoane, la cei din jur. Înseamnă că aceste unități de limbă ne demonstrează, și prin această explorare lexicală, o dată intrate în angrenaje contextuale, cât de multă memorie afectivă absorb, câtă cunoaștere modelează. Vocabulele de care ne amintim, care ne-au marcat în copilărie, în chip felurit, devin vehicule semantice pe axa temporalității, deoarece „[...] cuvântul cuprinde în conținutul său semnificativ tocmai esența unui „mod de a fi”. Iar individualitatea semnificatului reprezintă un model de universalitate”

⁵ Termenul, cu circulație restrânsă în română, dar prezent în alte limbi, e absorbit în ceea ce numim *psiholingvistică* sau *semantică cognitivă*.

(Boc, 2024: 218-219), un aproape reflex cognitiv, un parcurs în care cu toții ne regăsim. Pe o potențială hartă biografematică, poveștile la care ne oprim sunt astfel susceptibile, prin similitudini de tot felul, de a se intersecta și de a da sens unei memorii lexicale colective.

Grej

Într-un magazin de pantofi și poșete, vânzătoarea, stăpână pe situație, zâmbitoare, îmi explică: *E grej, nici gri, nici bej*. Mă uit lung la obiectul cocoțat pe-o etajeră. Până și culorile neutre, combinațiile cromatice, suferă nuanțări (îmi zic). Împrumutat din fr. [soie] *grège* (cf. it. *greggio*, cu trimitere, probabil, la lat. *grex, gregis* „(care se referă la) turmă, prin extensie, (la) lână nespălată, de culoare naturală”), termenul românesc trimite la culoarea naturală, brută, neprelucrată, a mătăsii (de-abia ieșite din cocon). În timp, sensul s-a îmbogățit prin apropierea de alte culori considerate a fi apropiate, din același spectru cromatic. Nu trebuie să fii artist plastic ori filolog ca să-ți dai seama că *grej* ar putea să ne conducă spre o unitate lexicală de tip hibrid (*gri + bej*). Realitatea lingvistică e însă alta, dar vorbitorul de limba română rămâne-n discursul oral creativ, mai cu seamă atunci când *grej* se constituie ca o vocabulă ciudată, cu identitate, în primă instanță, nu foarte clar delimitată. Fluturile de mătase ne poartă-n tandrețea duzilor albi, până-n coroană. Din China, Japonia și India, până-n Europa de azi, mătasea se metamorfozează, ca fluturile *grej*. Efemeritate surprinsă la lucru, în fazele unei traiectorii ascendente: ou, larvă, crisalidă, fluture. Drumul Mătăsii e acolo, în culoarea care învinge secole de civilizație, în *grej*. Și uite așa, prin vitrina unei dimineți autumnale, etichetele se desprind ușor de toarta unor poșete *vintage*. Ochiul se-ncurcă-n firele lănoase ale unei povești postmoderne, în luciul mătăsii, ca la-nceputuri.

Guler alb

Am început să mă gândesc mai intens la sensul lui *guler alb*, din sintagma *infractori cu guler alb*, de-abia când fetița mea, acum vreo zece ani, în timp ce urmăream un documentar despre închisorile americane și ajungerea în spatele gratiilor, pentru ani buni, a unor afaceriști notorii, m-a întrebat ce înseamnă, de fapt, în contextul dat, acea alăturare de cuvinte. I-am spus că e vorba despre acele persoane care beneficiază de un statut social aparte, în sensul că sunt directori de companii cu profituri impresionante, persoane care au intrat în afaceri de tot felul, multe dintre ele ilegale, murdare, afaceri care i-au transformat, peste noapte, în milionari sau chiar miliardari în euro. Au călcat strâmb, au perpetuat în greșeală și, iată-i, acum, după gratii. Am observat că tace. Ceea ce denotă că nu a mulțumit-o întru-totul răspunsul meu, dat automat, fără să mă informez în prealabil. Un răspuns pe care, de obicei, îl confecționăm pe loc, fiind siguri că nu vom da greș. Văzând că tace în continuare, intru,

cu aparatul de scanat cuvinte, până-n măduva sensului îndeobște cunoscut. Mai aduc o componentă în prim-plan: faptul că *gulerul alb*, din sintagma mai sus pomenită, aparține cămășii albe, logic (îmi dă dreptate și surâde cu tâlc), călcate, apretate, aceluși obiect vestimentar care se poartă cu cravată ori cu papion, în funcție de împrejurări. Dacă avem cămașa albă în decor, vom avea și costum. Dacă avem costum, avem, fără doar și poate, eleganță, grijă pentru detalii. Dacă avem eleganță vestimentară, vom avea și un spațiu aferent, în care personajele purtătoare de cămașă albă, cu sau fără papion, vor activa. Pauză, din nou. Mai pun, în același aranjament explicativ, și faptul că sintagma e subtil oximoronică, alătură, adică, lexeme cu semantism antinomic, chiar dacă nu întotdeauna la vedere. *Proletariatul gulerelor albe* (cf. engl. *white-collar proletariat*) e o sintagmă apărută în spațiul anglo-saxon, dar nu voi merge mai departe cu explicația. Copilul tocmai a ieșit din cameră, în timp ce rosteam ultimul cuvânt.

Deschid eseul despre semantică al lui Michel Bréal și dau peste o definiție care-mi place și care vine ca o minge la fileu pentru ceea ce am încercat să explic: „les mots sont, à leur manière, des documents historiques” (Bréal, 1897: 284). Pot fi percepute ca documente istorice pentru că, în ele, este înmagazinată o întreagă istorie. Se întâmplă mai cu seamă la cuvintele vechi, care au un trecut generos, acelea despre care se poate vorbi mult. Unele detalii etimologice și semantice vor fi aduse ca posibil argument în fața privitorului dornic de a înțelege și de a învăța. Oricum am privi întreg fenomenul, „limba își conține în sine posibilitățile nelimitate, stând mereu sub semnul creativității”, iar, în spirit humboldtian, „captivitatea în cercul propriei limbi nu este una absolută, fără ieșire, deoarece oricând ne putem situa „în cercul altei limbi”, care configurează o altă *viziune asupra lumii*” (Boc, 2024: 221).

Extraneitate

Panoramarea lexicului presupune și instalarea lexicologului pe anumite nivele sau trepte de semnificație, celule de sens în devenire, pe care cuvintele le (re)construiesc permanent, în eșafodajul unei temporalități fluide. Neologismul *extraneitate* ne obligă să întoarcem privirea spre lexemul *străin*, un substantiv masculin în limba română, cuvânt moștenit din lat. *extraneus* „care vine din afară”, la fel ca fr. *étrange*. De la *străin* îl avem pe *străinătate*, un derivat în limba română (cf. *străin* + *-ătate*). Aici, în acest punct al discuției, am putea recurge la un titlu din literatura franceză, al romanului scris de Albert Camus (*l'Étranger*, adică *Străinul*, în traducere).

Lexemul *straniu*, în schimb, cu semnificația „ciudat, bizar”, este un împrumut de origine italiană (cf. it. *stranio*). E clar că între *străin*, un cuvânt mai vechi, și *straniu*, un neologism, se creează o relație semantică de neignorat. Ele sunt dublete etimologice, pornesc de la același etimon,

lat. *extraneus*. Avem în română și substantivul feminin *stranietate*, un împrumut din it. *stranietà*. MDN propune și varianta etimologică *straniu + -ietate*. Interesant că îl avem și pe *extraneitate*, un substantiv livresc, prezent în stilul sau limbajul administrativ-juridic. Sensul prim e legat de specificul unui raport juridic în care poate să apară caracterul străin al unui element. Al doilea sens trimite la o situație juridică proprie unei persoane aflate pe teritoriul altei țări (cf. MDA). Dacă *stranietate* poate să apară în varii contexte, în limba literară, livrescă, *extraneitate*, împrumut din franceză (cf. *extranéité*), are comportament relativ restrictiv, fiind intim legat de limbajul juridic și, implicit, de semantica acestui domeniu.

Pe de altă parte, neologismul *stranietate* apare și ca termen al fizicii cuantice, în alt limbaj, unul specializat, supus unor reguli de funcționare (foarte clar delimitate). Stranietatea este un număr cuantic. Este identificat în reacțiile nucleare, la energii mari, în care s-a constatat, pe cale experimentală, că există particule care se generează numai în perechi. Pentru a da sens conceptual acestui tip de particule a fost introdus un număr cuantic, *stranietatea*, despre care aflăm că trebuie să se conserve în reacție.

Panotarea unui astfel de subiect, care vizează profilul romanic al unor cuvinte din română, ar consta într-o notare succintă, de tipul:

lat. clas. <i>extraneus</i>	
(moștenit)	
rom. <i>străin, străin(ătate)</i>	
port. <i>extraneo, estranho</i>	
span. <i>estranio, extraño</i>	
it. <i>strànio – stranietà – straniero</i>	
fr. <i>étranger – extranéité</i>	
(împrumut)	(împrumut)
rom. <i>straniu – stranietate</i>	rom. <i>extraneitate</i>
rom. <i>stranier, -ă</i>	

Secvența panotată mai sus e ca o *piramidă lexicală* formată din peste zece unități (raportabile la limbile latino-romanice), care scoate în evidență punctul de pornire (de această dată, *extraneus*, lexemul din latină, etimonul) și toate intrările care survin pe parcurs, odată cu evoluția limbii, pe calea împrumutului dintr-o limbă romanică (italiană, franceză). Italianescul *straniero* se folosește ca determinant, apare pe lângă un substantiv cu care formează o asociere nominală (*accento straniero, paese straniero* etc.). Utilizat mai cu seamă la nivelul limbajului sportiv, e de dată recentă în română, în comparație cu lexemul *straniu, -ie*, tot un împrumut din italiană, dar cu carieră consolidată în lexicul românesc. Spre exemplu, în comparație cu lexemul *ciudat*, împrumut din bulgară (cf. bg. *čudat* „minunat”), *straniu* e livresc.

Privirea noastră de investigare lingvistică merge și într-acolo. Cât de apropiate sau de îndepărtate sunt cuvintele pe axa temporalității? E mai greu de precizat cu exactitate la ce dată au intrat în limba română, mai cu seamă că unele dintre ele au pătruns pe căi diferite, la momente distincte din istoria limbii române. Frumusețea rezidă în „cântăria” lor. Fișele de *panotare lexicală* nu ar fi de prisos, pot reface trasee, reordona informații într-un mod succint⁶. Ar scoate mai bine în evidență dinamica vocabularului și ar suscita interes sporit pe partea de filosofie a limbajului, pentru că orice asociere a cuvintelor de mai sus cu altele, în circumstanțe comunicaționale care pot fi totalmente diferite, instituie o formă superioară de interogare, o reflecție care duce înspre spațiul ontologic, al ființării cu ajutorul cuvintelor. Nu putem exista în afara acestui univers care este unul semantic, absoarbe sensuri la fiecare întoarcere a noastră către nouitate, la fiecare desprindere stilistică. Numai așa vom observa mai bine cum *trecutul semantic* revine și dezvăluie o față nedesăvârșită a sensului, încă posibil de a fi explorată.

Malaxorul temporalității are capacitatea de a stoca extrem de multe unități, aproape că nu există realitate animată sau inanimată care să nu fie ori să nu fi fost atinsă de timp. Nu putem vorbi, cu alte cuvinte, de transformare, de evoluție în perimetrul semantic, fără să invocăm timpul ca substanță definitorie, în stare să gramaticalizeze în variație, să perturbe structuri de limbă considerate infailibile, să reunească, să desăvârșească stoic întregul. Orice ființă este supusă legilor temporalității, orice lucru, de asemenea. Cu aceste mențiuni, ajungem inevitabil direct în epicentrul limbajului uman. Se știe că filosofi sunt cei care, încă din timpuri străvechi, au fost preocupați de timp, de înțelegerea temporalității, au încercat să definească pertinent și nuanțat aceste noțiuni. În temeiul unor explorări la limita inteligibilului, au fost generate felurite viziuni ori concepții despre timp și despre cum este acesta perceput de către muritori, în relație strânsă cu specificitatea unui sistem lingvistic.

Ne gândim, când analizăm cuvinte și, prin extensie, texte, la Sensul care instaurează o altă realitate decât cea pe care o percepem cu toate simțurile (vizibilă, audibilă, mirosibilă, pipăibilă), o realitate construită etapizat, proiectată cu forța unei energii desprinse tot din trunchiul limbii pe care-o vorbim, dar plasată într-un peisaj explorabil,

⁶ Lumi se deschid în mozaicul imperfect și straniu al cunoașterii, când umblăm la mecanismul de funcționare a cuvintelor, la familiile lor lexice. *Breviloquență* (cf. it. *breviloquenza*; vezi și fr. *brévoquence*), spre exemplu, este un neologism care face alianță cu lexeme precum *abrevia*, *abreviere* (cf. lat., it. *abbreviare*), *brevet* (cf. fr. *bref* + *-et*), *breveta* (cf. fr. *breveter*), *breviar* (cf. fr. *bréviaire*, lat. *breviarium*) etc. Toate au un element de stabilitate, un miez, acel *brev-* care trimite la limba latină. Are înțelesul de „scurt”. Francezii îl au pe *bref*, *brève*, utilizat și ca adverb cu alură de tic, repetat adesea la nivel de discurs oral și în alte limbi, într-o comunicare din care nu lipsește efectul extraneu, ușor cosmopolit.

unde prin simț(uri) înțelegem reflectarea unui potențial creator, inepuizabil, susceptibil, adică, de a fi rescris. Rescrierea se va produce în imaginație prima dată și apoi în materialitatea cuvintelor ostenite de sensuri sau proaspete ca un miez de pâine caldă.

Concluzii

Acest demers, construit asemenea unor file dintr-un jurnal despre cuvinte, a avut ca scop marcarea unor trasee lexicale și semantice. Pentru evidențierea unor aspecte care țin de profilul cuvintelor avute în vedere, am considerat ca fiind oportună folosirea unui concept de tipul *panotare lexicală*. Cuvintele cu care ne-am familiarizat sau cele pe care continuăm să le asimilăm, în varii circumstanțe de comunicare, ne conduc înspre descoperirea unor confluente semantice și stilistice pe care limba, în universul ei complex, le reface continuu, prin operații de accentuare, eliminare, transfer sau estompare. Din această cauză, edificiul reflecțiilor asupra limbajului uman este luminat mereu altfel, în funcție de libertatea pe care o lăsăm cuvintelor să fie ceea ce sunt, niște forme de consecvență ori de efemeră existență semantică.

REFERINȚE:

Boc, Oana, *Reîntemeierea lumii prin limbaj. Idei inovatoare ale operei lui Humboldt*, Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană, 2024.

Bréal, Michel, *Essai de sémantique (science des significations)*, Paris, Librairie Hachette, 1897.

Foucault, Michel, *Cuvintele și lucrurile*, traducere din limba franceză de Bogdan Ghiu și Mircea Vasilescu, studiu introductiv de Mircea Martin, dosar de Bogdan Ghiu, București, RAO International Publishing Company, 2008.

Manolescu, Nicolae, *Viață și cărți. Amintirile unui cititor de cursă lungă*, Pitești, Editura Paralela 45, 2009.

Dicționare consultate:

DELR = Ciorănescu, Alexandru, *Dicționarul etimologic al limbii române*, ediție îngrijită și traducere din limba spaniolă, de Tudor Șandru Mehedinți și Magdalena Popescu, București, Editura Saeculum, 2007.

DCR 3 = Dimitrescu, Florica (coordonator), Ciolan, Alexandru, Lupu, Coman, *Dicționar de cuvinte recente*, ediția a III-a, București, Editura Logos, 2013.

DOOM 3 = ***, *Dicționarul ortografic, ortoepic și morfologic al limbii române*, ediția a II-a, revăzută și adăugită, București, Editura Univers Enciclopedic, 2021.

MDA = ***, *Micul dicționar academic*, vol. I (A-C), II (D-H), III (I-Pr), IV (Pr-Z), cuvânt înainte de Eugen Simion, prefață de Marius Sala, București, Editura Univers Enciclopedic, 2001-2003.

MDN = Marcu, Florin, *Marele dicționar de neologisme*, ediția a IX-a, revăzută, augmentată și actualizată, București, Editura Saeculum Vizual, 2007.

TLFI = <http://atilf.atilf.fr/>

Violența de limbaj în comunicarea digitală. Procedee și strategii ale ofensei – de la *hate* la obscuritate

Alina-Paula Neamțu*

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.8

Verbal Violence in Digital Communication: Devices and Strategies of Offense – from Hate Speech to Obscenity

Abstract:

Once technology developed and digital communication diversified its channels, expressing opinions on social networks, regardless of the topic addressed, has generated multiple reactions from Internet users. It is easy to see that, in addition to blatant spelling, lexical-grammatical, or stylistic errors, many commentators resort to non-standard spelling or memes to mask their violent language, wordplay, or other linguistic strategies to attack, denigrate, or insult their interlocutors. Whether or not they agree with their “unseen” discussion partners, netizens resort to insults, irony and sarcasm, hyperbole and diminutives, or vulgar, obscene language. In our paper, we illustrate some means to convey verbal violence on social media especially related to Romanian politicians and public figures, whose gestures, behaviour, or speech elicit multiple reactions and attitudes from their electorate. *Flaming, trolling or defamation/ denigration* within the broader context of offensive acts occur by appealing to name decomposition, suggestive nicknames, allusions to pathology or mental debility, metaphors, simile, metonymy, polysemy, slang etc.

Keywords: social media, vulgar/ obscene language, name-calling, hyperbole, diminutives, irony, memes

Limbaul în social media. De la divertisment la agresivitate: discursul instigator la ură (DIU)

Actul ofensator a atins cote maxime în social media, limbajul devenind extrem de agresiv și vulgar. Comentariile pe teme actuale (politică, viață publică, măsuri de austeritate, educație), în fond, pe aproape orice temă, sunt pline de termeni depreciativi, adesea mascați prin strategii lingvistice inedite, grafii non-standard ori cuvinte aparținând registrului familiar-argotic. Există numeroase ghiduri oficiale publicate online despre violența digitală, cyberbullying și utilizarea în

* Lecturer PhD, University of Oradea, paula_nemtut@yahoo.com

siguranță a Internetului. Toate cuprind definiții clare și exemplifică formele de manifestare a violenței în comunicarea pe rețelele sociale.

Insulta/ ofensa este un tip de interacțiune, o categorie disfemică, având implicații pragmalingvistice, a cărei formă lexicală nu corespunde standardelor socioculturale. Are atât efecte pozitive la nivel intra- și interindividual (cathartic, de descărcare emoțională, sau integrator, prin asigurarea identității de grup), cât și efecte negative (pierderea statutului) (Pașca, 2021: 1). Din perspectiva afectivității, insulta este bivalentă: pe de o parte, amenință imaginea publică a locutorilor, provocând emoții negative de rușine și umilință, pe de altă parte, este un marcator al proximității și indică apartenența la același grup, urmând norma lingvistică agreată de toți membrii (Pașca, 2021: 1). Se produce în situații conflictuale, apărând în contextul unui blocaj comunicativ.

Este un act expresiv de manifestare a agresivității verbale, calificând depreciativ o persoană. Evaluarea negativă este influențată de semantica și conotațiile cuvintelor/ expresiilor folosite (cel mai frecvent substantive și adjective). Pot fi identificați numeroși termeni obsceni, registrul vulgar devenind un mod de intensificare a violenței de limbaj (DTG, 2023: 340-341, 670). Lexemele de care româna dispune sunt numeroase: *argou*, *blestem*, *imprecație*, *injurie*, *înjurătură*, *insultă*, *ofensă* etc., aflate în interdependență (Laiu-Despău, 2023: 36). Insulta are un tipar anume de realizare, presupunând un *scop ilocuționar* (redă concomitent un dezacord și o emoție), un *conținut propozițional* prin care se transmite o evaluare nefavorabilă a unei atitudini/ a unei idei/ a unui comportament (non)verbal, un *efect* asupra interlocutorului, provocând un răspuns, și *condiția sincerității*, legată de o stare psihologică autentică. (Pașca, 2021: 2)

Hate speech-ul sau discursul instigator la ură (DIU) „acoperă toate formele de exprimare care diseminează, incită, promovează sau justifică ura rasială, xenofobia, anti-semitismul sau alte forme de ură bazate pe intoleranță [...]”. Este o formă de violență la adresa celor diferiți, care are loc atunci când logica argumentelor nu mai poate fi folosită.”¹ (s.n. A.-P.N.). Din păcate, acest tip de discurs se perpetuează în spațiul public, cu precădere în comunicarea mediată de tehnologie, factorii care îl favorizează fiind de natură socială, etnică, sexuală, economică, ba chiar legați de gen (discriminarea femeilor în raport cu bărbații). Sunt folosite clișee lingvistice, unele categorii sociale fiind încadrate într-un tipar anume.

Discursul instigator la ură se caracterizează printr-o retorică specifică, susținută și de elemente grafice, vizuale: emoticoane/ emojiuri, meme și/ ori fotografii reale sau false, generate cu AI. Violența cunoaște

¹ https://oradenet.ro/wp-content/uploads/ghidul-sigurantei-copiilor-in-mediul-online_lb-romana.pdf, accesat în 01.11.2025.

diferite grade: de la gluma simplă, ca formă a ironiei, până la acțiuni explicite și comportamente puse în acțiune (utilizarea unor însemne naziste, agresiunea fizică asupra persoanei). Dintre formele recurente de violență prezente în mediul digital putem enumera cel puțin trei.

Flamingul (din engl. *flame* „flacăra, foc, văpaie”) implică publicarea/ trimiterea de mesaje ofensatoare pe Internet, numite *flame-uri*, „interacțiunea ostilă și jignitoare între utilizatorii de internet”², iar „uneori nici măcar nu se aduc acuze sau jigniri interlocutorului direct, ci este acuzată fără dovezi clare o terță parte sau un serviciu, în scopul de a provoca *flame* printre susținătorii acestora”³. Fenomenul apare preponderent pe forumuri de discuții online, dar și în grupuri pe rețelele sociale. Se identifică în numeroasele comentarii despre probleme din viața reală: filozofie, politică, religie, servicii etc.

Flamingul este practicat de către un așa-numit *flamer* (termen informal din limbajul informatic desemnând „o persoană care își direcționează mesajul sarcastic ori abuziv asupra cuiva prin Internet sau e-mail”⁴ – trad. n. –, cineva care comunică emoțional prin mijloace electronice⁵), ascuns sub un username anonim ori imaginar. Internetul a devenit un mediu liber de exprimare, unde persoanele de tip *flamers* își pot vărsa umorile ori se pot duela verbal fără teama de sancțiune ori pedeapsă: „Flamerul atacă orice formă de autoritate care îl împiedică să creeze scandal”⁶. *Flamebait* este „momeala” aruncată în spațiul digital cu scopul de a provoca o reacție emoțională, furie ori dezbateri aprinse, i.e. *flame wars* „certuri, conflicte”. O formă curentă de acțiune a unui flamer este corectarea gramaticală a interlocutorului, a ortografiei defectuoase și a greșelilor semantice sau de altă natură.⁷

Trollingul (din engl. *troll* „mesaj provocator”⁸) poate îmbrăca și el forma anonimatului, creând disconfort emoțional. Se naște din dorința de a atrage atenția, din frustrare ori sentimentul nedreptății și înseamnă „postarea intenționată de comentarii, imagini sau videoclipuri insultătoare și provocatoare în mediul online, cu scopul de a incita la violență sau de a jigni alte persoane.”⁹

² <https://forum.bugged.ro/topic/91584-ce-inseamna-flame-si-cum-ne-ferim-de-el/>, accesat în 02.11.2025.

³ *Ibidem*.

⁴ <https://www.google.com>, accesat în 02.11.2025.

⁵ <https://encyclopedia2.thefreedictionary.com/flaming>, accesat în 02.11.2025.

⁶ <https://forum.bugged.ro/topic/91584-ce-inseamna-flame-si-cum-ne-ferim-de-el/>, accesat în 02.11.2025.

⁷ *Ibidem*.

⁸ <https://doom.lingv.ro/cautare/q/troll?>, accesat în 02.11.2025.

⁹ <https://www.cnpac.md/wp-content/uploads/2025/02/siguranta-online-to-print-RO.pdf>, accesat în 02.11.2025.

„*Trolii postează, constant, dezinformare sau conținut polarizant și tind să se concentreze pe subiecte controversate, urmărind să amplifice diviziunile societale. Postează repetitiv și au contribuții neconstructive la discuții prin comentarii antagonice.*”¹⁰ (s.n. A.-P.N.)

Defăimarea/ denigrarea cuprinde acțiuni de calomniere și compromitere a unei persoane prin expunerea sa la ridicol și insultă, rezultatul fiind atacul la demnitate și lezarea reputației sale.¹¹

Se observă o tendință evidentă de **polarizare** a opiniei publice, mai degrabă una de tip afectiv, nu ideologic, alimentată de „discursuri sau atitudini ale actorilor politici și sociali sau de momente electorale (mai ales alegerile prezidențiale). Cu toate acestea, în România și nu numai, polarizarea nu mai este un fenomen prezent doar în campaniile și momentele electorale”¹². Acest fenomen poate fi redus ori prevenit prin eforturi conjugate, fiecare individ putând evita „diviziunile prin evitarea etichetelor, a generalizărilor, a glumelor pe motiv de opțiune politică, **a discursului instigator la ură (mai ales pe rețelele sociale)** etc.”¹³ (s.n. A.-P.N.)

Agresivitatea limbajului digital. Procedee și strategii lexicogramaticale și stilistice

Violența de limbaj transpare cel mai adesea când subiectul schimburilor comunicative este unul politic ori social. Foarte prezent este **actul agresării numelui**, apelându-se la diverse jocuri lexicale, descompuneri sugestive ce induc mesaje colaterale, hiperbolizări, utilizarea unor calificative din zona dezagreabilului, asocierea cu regnul animal, trimiteri la persoane cunoscute, eroi de poveste etc. Țintele discursului instigator la ură sunt, bineînțeles, actorii politici ori persoanele publice de tipul *influencerilor*.

Descompunerea unor patronime în cazul unor politicieni se bazează pe comportamentul tipic al acestora: parvenitismul și îmbogățirea nejustificată. Adrian Năstase a fost poreclit de jurnaliști „Năstase *patru case*”, aluzie la numărul de proprietăți dobândite în timpul căsătoriei. Comentariile din social media plusează și exagerează sintagma: „Nepotul lui Ceaușescu și fiul lui Iliescu-Ivanovici și finul lui *Năs-șase case*”.¹⁴

¹⁰ <https://presamil.ro/cum-detectam-botii-si-trolii-care-vaneaza-like-urile-noastre-pe-rețelele-sociale/>, accesat în 26.03.2026.

¹¹ <https://www.cnpac.md/wp-content/uploads/2025/02/siguranta-online-to-print-RO.pdf>, accesat în 02.11.2025.

¹² <https://www.contributors.ro/polarizarea-afectiva-care-sunt-cauzele-si-cum-o-reducem/>, accesat în 02.11.2025.

¹³ <https://www.contributors.ro/polarizarea-afectiva-care-sunt-cauzele-si-cum-o-reducem/>, accesat în 02.11.2025.

¹⁴ Majoritatea exemplurilor din acest articol au fost selectate din comentariile postate pe rețeaua Facebook pe toată perioada campaniei electorale pentru alegerile prezidențiale.

Alteori, figurile politice sunt asociate cu **personaje literare**: „Varianta rusească a lui Pinocchio, **Buratino!**” (despre Victor Ponta), întruchiparea unui tip caracterial, mincinosul. Numele trimite la titlul cărții lui Alexei Tolstoi, *Cheița de aur sau minunatele pățanii ale lui Buratino*, o adaptare după Carlo Collodi, *Pinocchio*.

Comportamentul social, discursurile aservite unei ideologii, simpatiile față de alți lideri politici ori interferența unor state în treburile interne atrag **porecle sugestive**. Este cazul unui fost candidat la președinție, Călin Georgescu, care a adunat multă ură din partea internauților. Cel mai frecvent este descris ca rusofil, iar caracterizările sale abundă în **adjective depreciative din sfera debilității mintale ori a minciunii**:

Acei... nici nu știu cum să le spun... acele forme de involuție umană pur și simplu cred în **Kremlin Georgescu**. (aluzie la complexul fortificat din Moscova, sediul Președinției ruse)

Așa arată toate conturile false ale lui **Kretin Kremlinescu**. Nu vă duce capul la mai mult. (*cretin*, adjectiv depreciativ utilizat cu sensul figurat de „om idiot, nătâng, nătărău, tâmpit”)

Ori ăia, ori niște debusolați care așteaptă să le dea **Minciunică Kremlinescu** funcții în noul stat bolșevic. (*minciunică* este folosit ca hipocoristic, fiind un apelativ diminutival cu rol de substitut pentru prenumele candidatului politic)

Ăia care au votat **Șarlatanu** sunt inteligenți? (*șarlatan* „escroc, impostor”)

PSD, PNL, AUR, POT, **dilimachis**, clar sunt dușmanii poporului român!!!; Da' nu spunea **Dilimache** că o femeie nu poate fi președintă, s-a răzgândit, i-a dat Gizăs dezlegare prin fir direct? (de la adjectivul *diliu*, „(fam.) aiurit, nebun” s-a derivat cu sufixul antroponimic *-ache* un alt lexem depreciativ invariabil: *dilimache*, specific registrului argotic „nebun, ținit”).

Analogiile depășesc alteori domeniul politic și se opresc într-o zonă de ambiguitate, sugerată de grafie: sport sau religie (poate „religia” sportului?). Nu putem ști cu certitudine dacă sugestia (care îl vizează tot pe Călin Georgescu) trimite la celebrul fotbalist Lionel Messi, idolul tinerei generații, ori la **Mesia** (Hristos), figură emblematică a creștinismului:

Îmbuibății neocomunismului [...] astăzi își etalează mizeriile manipuloare spre a ține sub control proștii grămadă și imbecilii captivi, „sedându-i” cu fel de fel de bălării inventate care să-l scoată în evidență pe „**Messi**” salvatorul rasei umane, nimeni altul decât securistul ceaușist și palavragiul mare făcător de nimic “cg”!

În alte contexte, **aluzia religioasă bazată pe metaforă** este clară, întrucât președintele autodeclarat al românilor ține discursuri mesianice care îi atrag astfel de caracterizări. Se apelează cel mai adesea la sintagme nominale (grup nominal + grup prepozițional, substantiv + grup prepozițional, adjectiv calificativ + substantiv):

În concluzie, toți oamenii care au permis să fie mințiți, păcăliți, manipulați, dezinformați de către *Kremlin Georgescu* sunt proști. Toți. Au permis unui dement să îi hipnotizeze, să le spună cu subiect și predicat că este *trimisul Domnului pe Pământ*, venit să salveze România, românismul și creștinismul și ei au înghițit aceste gogomării și au devenit astfel sectanții acestui *autoproclamat Mesia, salvatorul României*.

Băi *Isus din Nazareth*, ai aflat, gunoiule șarlatan, unde s-a născut Mântuitorul? (exemplele conțin și alți termeni instigatori la ură/ violență verbală: *dezinforma, hipnotiza, manipula, minți, păcăli* – verbe; *dement, gunoi, prost, sectant, șarlatan* – adjective depreciative)

Alteori, se recurge la **hiperbolizare** prin derivarea cu sufix augmentativ (din *Dumnezeu* + suf. *-ilă* > *Dumnezeilă*) după modelul altor „porecle” literare inspirate de opera lui Ion Creangă: *Flămânzilă, Gerilă, Ochilă, Păsări-Lăți-Lungilă, Setilă*.

Alegeți-l pe *mucălin jorjesqu dumnezeilă!*; Wtf, am crezut că le-am văzut pe toate de la *Dumnezeilă*.; Bolojan sau *Dumnezeilă*? Dacă miercuri CCR va aproba legea, onor Justiția Română, drept răspuns pentru dauna la teșcherea, îl va scoate curat ca argintul strecurat pe *Georgescu Dumnezeilă*.¹⁵; Fabulos astă-seară *Georgescu Dumnezeilă*: „Este misiunea sacră a lui Dumnezeu!”. *Dumnezeilă*, care se mângâie cu vorbele pe tiroidă, ne spune că El poate să aibă o misiune! Și cum să fie ceva din Dumnezeu „sacru”? [...] Dumnezeu sfințește, nu poate fi sfințit, băi, *Dumnezeilă!*¹⁶; Acești vraci ai Noului Ev Mediu au discutat despre cum a fost lansat vaccinul anti Covid împotriva omenirii ca s-o împuțineze și s-o controleze, fie direct, fie prin cancer, autism și AVC-uri, diagnostice demne de *doctorul lor Honoris Causa, Georgescu-Dumnezeilă*, pe care mai mult ca sigur l-au și votat cu entuziasm.¹⁷

Apelativul peiorativ este atribuit și personajelor politice feminine înscrise pentru o funcție de conducere, cum este Anca Alexandrescu, caracterizată sugestiv de jurnalistul Cristian Tudor Popescu în termeni metaforici prin raportare la politicianul susținut de dânsa (i.e. Călin Georgescu):

Avem, de pildă, un candidat care nu poate să meargă decât pe vot politic. Această doamnă preoteasă... *Preoteasa lui Dumnezeilă*. Ea nu poate să meargă decât pe vot politic, altceva nu are în poșetă. Nimic. Absolut nimic. Habar n-are de primărie, de administrație, nu știe nimic, nicio legătură n-a avut în viața ei cu așa ceva. Și atunci o să vină cu din astea, cu clanță foarte puternică. Cum ea îi dă pe toți corupții afară, tipul ăsta de discurs... vorbe goale. De mare folos i-ar

¹⁵ <https://republica.ro/bolojan-sau-dumnezeila>, accesat în 30.11.2025.

¹⁶ <https://republica.ro/dumnezeu-insarcinat>, accesat în 30.11.2025.

¹⁷ https://www.comisarul.ro/articol/diagnostice-demne-de-georgescu-dumnezeila-ctp-ii-n_1595420.html, accesat în 30.11.2025.

fi fost *Călin Georgescu*, *Dumnezei*. De mare folos i-ar fi fost dacă venea cu ea, pentru că prelua pur și simplu textele lui Georgescu.¹⁸

Tot în aria hiperbolizării se regăsește și sufixul de agent *-agiu* folosit pentru a deriva porecle ironice, apelându-se la substituirea *Georgescu – Gargaragescu*:

„Dacă ți se face dor de *Gargaragescu*, îl poți găsi duminică în Obor, cu pantalonașii ăia roșii frumos împăturiți pe un plastic, 3 bucăți la 10 lei.”

Hiperbolizarea este o strategie lingvistică predilectă de caracterizare umană pe rețelele sociale. Are scopul de a distorsiona realitatea, creând o atitudine exagerată față de persoane și faptele lor. De aici și tonul acuzator, critic, vehement specific DIU:

ND e *un maimuțoi* incapabil legat cu ațele altcuiva. Refuz să cred că această *păpușă de paie* a gândit vreo strategie electorală și a câștigat ceva prin forțe proprii, când el nu mai știe să mai vorbească de când nu mai are o armată în jurul lui [...].

Dacă mergeți la Oradea faceți vă rog niște poze cu statuile pentru fanii *Primului Dilu* al țării. (aluzie la prim-ministrul Ilie Bolojan)

Descrierea politicianilor se face însă și prin figura stilistică a **litotei**, atenuând însușiri, micșorând dimensiunile fizice ale persoanei spre a obține un efect contrar: „P.V., mai ales *mucea* și bolovan istorie sunt.” (aluzie la Nicușor Dan)

Discursul urii pe rețeaua Facebook este foarte pregnant în ceea ce-l privește pe Călin Georgescu, o mulțime de comentarii subliniind acest aspect prin:

- trimiteri directe la dimensiunea histrionică, teatrală ori de comediant a comportamentului său (de aici și **comparația** cu actori români ce întruchipează tarele societății rurale ori personaje de benzi desenate) ori la promisiunile nerealiste față de propriul electorat, unele de domeniul fantasticului (de aici asocierea cu personaje fictive):

„Asta-i *Celentano din politică*, din păcate este băgat și în seamă. (aluzie la un personaj de serial românesc, tipul bețivanului); *un cabotin* („actor mediocru, lipsit de talent, afectat și înfumurat”, „persoană care urmărește obținerea succesului prin mijloace facile”); Doamne, nu mai scăpăm de *măscăriciul* acesta?; *comediant*; Eu nu știu dacă asta face politică sau *cosplay*. (aluzie la „jocul costumat” din arta escapistă japoneză); Aparent tot discursul de astăzi a avut ca temă centrală „Stăpânul inelelor”. Mai jos, toate pasajele copiate/ adaptate de *Guru de la Gandalf* și *Galadriel*. (personaje fantastice ale trilogiei scrise de J.R.R. Tolkien); Voi vă dați seama că noi era să avem președinte *un Gandalf de pe Temu*? sau un posibil *Magneto*... (personaj de comicsuri); Omul e *fan Gandalf*! Urmează să își lase plete. Pe cal îl are deja. Și oricum e pe

¹⁸ <https://adevarul.ro/politica/preoteasa-lui-dumnezei-ctp-comenteaza-2484486.html>, accesat în 30.11.2025.

concepte antice – vindecări magice, energii. Păcat că a scurtcircuitat atâtea minți și a făcut atâtea rău.; **Gandalf cel Scursur** (aluzie la părul grizonat); **Vrăjitorul din OZ** (personajul omonim al lui Lyman Frank Baum); **Dracaris** (aluzie la filmul *Game of Thrones* „Urzeala tronurilor”, unde „Dracarys” este o replică a personajului Dany și înseamnă literalmente „foc de dragon”); **Sauron** fiul lui Teodosie Auritorul Dobrogei (personaj al lui J.R.R. Tolkien întruchipând maleficul, răul); **plagiator** mai mare ca ăsta nu există; **Șarlatanul** ăsta a *mesmerizat* toată masa prostimii din România, tot, unul nu a scăpat.¹⁹

- aluziile la integritatea mentală a politicianului (unele adjective calificative sunt utilizate ironic-depreciativ: *aiurit*, *bolnav (mintal)*, *cretin*, *dement*, *diliu/ diliman/ dilimache*, *dus cu capul/ pluta*, *într-o dungă*, *nerod*, *plecat cu sorcova*, *prăjit* (la creier), *smintit*, *țăcănilă*), invocându-se spațiile destinate pacienților cu dizabilități psihice (case de nebuni, sanatorii, spitale) ori medicamentele psihotrope:

Penibil este că izmene roșii pe care le poartă **Căcălin Kretinescu** sunt tot blugi, ceea ce, conform logicii voastre, îl face pe guru poponaut.; Sub nici o formă, **smintitul** nu dorește să-și dea cu reveneală, *aberează din rău în mai rău*.; Nu-l mai luați în seamă! Îi faceți reclamă gratis. *Ducă-se dracului de dement!* Dacă nu ar mai apărea pe-aici, l-am putea uita mai repede.; E **diliu** omul; Om **mai prăjit** ca ăsta nu am văzut!; Aseară a purtat altă cravată! Tot în dungă! Ori recunoaște că **este într-o dungă**, ori dorește să ne spună ca îi place Dungaciu; Ce nu ați înțeles, acest CG-CĂCAT GROS e un om **bolnav!**; E **bolnav mintal**. Omul este material didactic pentru psihologi și psihiatri. ăsta a **scăpat într-o noapte furtunoasă de la Bălăceanca**, în loc să-și ia pastilele.; Azi e ziua lu' Guru!... *I-am urat sănătate!* Mai ales **mintală!**; Azi **Dilimanul Național** face 64 de anișori!; Turmele de oi și cirezile de boi parcă le vezi cum din idolatrie și neînțelegerea cuvintelor lui **Dilimache** să se închine în genunchi la sfântul prohab al **mesianicului plecat cu sorcova** indiferent de anotimp!; O să aflam că Piticot e ...Nero! ...**Nerod!**; **Dus cu pluta**...²⁰; Așa că tu îl înțelegi pe **țăcănilă?**; **Schizofrenie pură** 100%; **La Cucu**²¹ cu voi! E plin de profeți din ăștia la **casa de bolunzi**.; Alo **Borșa**, *mai sunt locuri la glumeți (la nebuni)*, sunt pe drum CG și Simi.; Alo, **Spitalul 9?** A scăpat un pacient! I-ați dat marfă bună!; Omul e **scăpat de la Obregia**, să îi arate careva drumul înapoi, eu dacă

¹⁹ Verbul *a mesmeriza nu există în DEX. Este un calc lingvistic din limba engleză, utilizat pentru a sublinia capacitatea politicianului de a atrage adepți precum un magnet. (< engl. *to mesmerize* „a fascina, a fermeca, a hipnotiza, a vrăji”).

²⁰ „[...] cel dus cu pluta are *manifestări de inadecvare, derută, nebulie*. În ambele cazuri, pluta evocă și verbul a pluti, *metaforă a ruperii de realitate*. Ipostaza venirii cu pluta are o anumită ambiguitate: în general, se referă la *individul intrat rapid* (cu sau fără voia lui) *într-un spațiu care nu îi e familiar, în care este* (cu metafore înrudite) *picat din cer, căzut din lună, căzut odată cu ploaia*. Din această imagine provine ideea de *dezorientare, ignoranță*, care poate deveni un *eufemism pentru acuzația majoră de prostie*” (s.n. A.-P.N.). Vezi Rodica Zafiu, „Dus cu pluta”, în *Dilema veche*, nr. 828/2020, <https://dilemaveche.ro/sectiune/editoriale-si-opinii/pe-ce-lume-traim/cu-pluta-629261.html>, accesat în 30.11.2025.

²¹ Expresia *a intra la cucurigu* aparține limbajului argotic al lumii interlope, însemnând „a fi arestat” (<https://dexonline.ro/definitie/cucurigu/definitii>, accesat în 30.11.2025). Prin extrapolare, în contextul citat *supra*, **la cucu** sugerează claustrarea, izolarea forțată într-un ospiciu unde se tratează alienații mintali.

mă credeam maica Tereza mă închideau, pe ăsta de ce nu îl leagă nimeni?; Ipoteza mea e în felul următor, acest cuplu magnific (Căcălin și Castravela) au scăpat de la *un ospiciu din Austria*, iar la cât de mult ne iubesc austriei pe noi nu au raportat dispariția lor.; ăsta-i de *Bălăceanca*; Locul G/Curului Georgescu ghici unde e? Fix la *Spitalul 9*; *Xanax*, doză dublă.

Nicușor Dan, președintele în funcție, este poreclit în aceeași manieră cu predecesorul său, Klaus Werner Johannis: comentariile din social media uzează de aceiași termeni plasați în diferite **comparații**. Ele sunt menite a surprinde pasivitatea ori tăcerea omului politic față de electoratul său: *robotul* are mișcări dirijate, *dulapul*, *noptiera*, *șifonierul* sunt elemente decorative de mobilier, iar *ficusul*, o plantă ornamentală:

Robotu' doi. Johannis și-a lăsat un demn urmaș la Cotroceni.; Cât despre *robotul 2*, nu știu ce să zic. Eu încă sper doar să aibă pornirea grea.; Am mai mușcat în gol încă o dată! Sper să nu fie și el tot *un șifonier* ca cel pe care l-am scos pe scări!; M.O., este *o noptieră*, *dulapul* a fost casat.; Omu' a început mandatul cu o vacanță faină prin munții României, drumeții. Probabil îl va întrece pe *Robotul stricat de Sibiu*.; Din păcate ne-am ales cu un alt *dulap* sau *ficus* la Cotroceni! Păcat, aveam mari speranțe în Nicușor Dan!

În alte contexte, portretizarea se face prin intermediul unei „**metafore bazate pe similitudinea funcției**” (vezi Mincu, 2017), iar conotațiile sunt tot negative:

„Am impresia că am votat *un cal troian*. Parcă este anesteziat și dresat să livreze mesaje. Poate e o pălărie prea mare pentru acest „geniu al Carpaților” în ale matematicii. Au mai rămas 3.5 ani. Nu se livrează, va exploda gogoșa suveranistă. Doar zic.”

Metafora folosită este o modalitate de a spune că președintele și-a câștigat simpatia și încrederea electoratului prin aparența lui inofensivă, dar care devine ulterior o amenințare pentru politica autohtonă prin (in)acțiunile sale.

Alte apelative se identifică într-un **amestec de registre**, de la termeni peiorativi la anglicisme ori argotisme (a se vedea și exemplele ilustrate la jocurile lexicale):

noul *show-man* de la Antena varanului, noul *joker* al României eșuate, noul *șarlatan* de la Cotroceni, noul *Iudaa*; Acum, *Mujannis 2*, comunică cu poporul prin intermediul lui Gâdea sau pe TikTok., Băăă *prostovane* [...] Tu, băăă *dobitocule*, trebuie să te implici, să numești șefii, să schimbi, să demiiți, să condamni abuzurile din Justiția acaparată de Cartelul mafiot [...].

Asocierea cu animale, insecte, reptile și tot felul de vietăți ori făpturi care provoacă scârba ori induc teama este un mijloc recurent de a descrie politicianii într-un limbaj violent. Sunt invocate mai rar animale puternice:

cameleon politic; Cine l-a promovat sunt asemeni: *cameleoni* sub acoperire. (*cameleonul* își schimbă culoarea potrivit mediului ori dispoziției; în sens figurat, desemnează o persoană ale cărei comportament și convingeri variază în funcție de interese și împrejurări); *ca păduchii* (parazit); niște *hiene* (mizerabil, nemernic, ticălos); o *jivină* (animal sălbatic fioros, dihanie); Ceaușescu pe această *năpârcă* l-a ținut și în brațe... (om perfid, periculos, rău); *un șarpe veninos* = dottore V.V. Po(A)nta (om viclean); Populimea *precum oile* lui Georgescu, el este *leul*, așa s-a declarat. (*oaie* „persoană fără discernământ, cu spirit gregar, care se supune orbește”, *leu* „om curajos, puternic”)

Sfera patologicului, a bolii este și ea implicată în agresarea numelui, prin **metonimie** ilustrându-se defectele umane (de la numele bolii la individul care adoptă un comportament indezirabil): substantivul *jigodie* a desemnat inițial o boală infecțioasă virală a câinilor tineri, dar și „cotârlă, javră, potaie”, iar prin extensie a căpătat un sens depreciativ de „animal jigărit”, „om lipsit de caracter”: „Mamă, ce i-ai plesnit pe *jigodii*!” (aluzie la politicienii corupți).

Substantivul *lepră*, desemnând o boală contagioasă cronică din regiunile tropicale, produsă de un bacil și cu serioase repercusiuni asupra organismului uman, ce a ajuns să desemneze, figurat, un neajuns care distruge ori un om lipsit de conștiință, fără scrupule: „Un idiot care vorbește 20 min. și nu spune nimic!!! Dar nu e problemă... Nu vom mai ști de tine, *lepră*!!!” (despre Călin Georgescu).

Un alt context include **comparația**, termenul comparant fiind selectat din același registru al bolii: „Crezusem pentru un mandat că am scăpat de el...Ca și de Crinuț. Revin în viața noastră *precum scabia*.” (se spune despre cineva de care nu mai poți scăpa).

Jocurile de cuvinte sunt un mijloc subtil de mascare a violenței verbale, mai ales atunci când se bazează pe **polisemie**.

În exemplul următor, primul cuvânt evidențiat apare cu două accepții în limba română: 1. „dragoste, prietenie, simpatie față de cineva”; 2. „boală, stare patologică a unui organ”: „PSD are nevoie de un lider care să dovedească *afecțiune* (urologică) față de popor, mai puțin în legătură cu ai săi fărtați care abia așteaptă să-l *penetrez* proctologic la primul pas greșit.”

Dacă adjectivul categorial din paranteză ar lipsi, sensul transmis ar corespunde definiției 1, însă adăugarea lui deturneză mesajul în obscenitate, invocând un verb argotic cu înțelesul „a desconsidera total”. De remarcat și o a doua aluzie, fără perdea (*să penetreze proctologic*), la un alt verb depreciativ din registrul argotic cu sensuri figurate: „a strica ceva; a bate sau a nenoroci pe cineva”).

Conotațiile sexuale nu lipsesc din aprecierile internautilor, ele fiind cele mai dure. Se poate observa acest lucru și în comentariul de mai jos, unde se creează un joc al sensurilor pe baza unor cuvinte din aceeași familie lexicală (de la *mic*, derivatele *mititel*, termen glumeț din argoul erotic, „penis”, respectiv *mititica*, tot un argotism „închisoare”): „Se

explică cum s-a mărit deficitul. Și-a băgat 'nea Marcel Ciolacu *mititelu'* în el. 'nea Marcele, sper să înveți distincția dintre *mici*, *mititei* și *mititica!* Și mai sper că ai purtat cauciuc, să nu rămână deficitu' incurabil." (despre un fost prim-ministru)

Unele patronime sunt derivate de la nume comune ce denumesc instrumente muzicale. De exemplu, *Scripcaru* de la *scripcă* „vioară”. Potrivit DEX, *scripcarul* desemnează regional un lăutar sau un violonist. În social media se fac glume pe seama numelor proprii pornind de la însăși originea lor. E cazul lui George Scripcaru, primarul orașului Brașov:

„Începe să-i cam *scârțâie* vioara *lui Scripcaru...*” (în registru popular se folosește pentru a sugera că un lucru funcționează prost; cu sens figurat, trimite la o acțiune desfășurată lent, anevoie)

„Poate a fost *scripcar* și cântă pe la partid sau pe la secu?!” (familiar, ironic, desemnează mai ales un poet neînsemnat, deci putem extinde acest sens și pentru figura politică)

„O fi fost *scripcar* în această perioadă.” (termenul trimite indirect la expresia *a-i cânta/ a-i bate/ a-i vorbi cuiva în strună* sau *a bate/ a cânta în struna cuiva* „a flata, a linguși, a măguli, a peria pe cineva cu scopul de a câștiga o favoare ori simpatia”).

Complexul sonor al cuvintelor dă prilejul unor asocieri insolite. De pildă, pornind de la dictonul latin *Verba volant, scripta manent.*, internauții modifică lexemele spre a se potrivi contextului: „*verba volant Scripcaru manent...*” (aluzie la păstrarea funcției de către același politician, situația în sine nefiind receptată ca favorabilă)

Din aceeași categorie a jocurilor lexicale fac parte și **cuvintele telescopate**, unii internauți fiind chiar ingenioși în această privință:

„Suge o ștampilă, *Țăcăline!* De „doar” 6.000.000 de ori!” (asocierea se bazează pe asemănarea sonoră parțială între adjectivul peiorativ *țăcănit* și apelativul *Călin*, rezultând *Țăcălin*, un personaj aiuritor prin înseși discursurile și acțiunile sale).

Tot un cuvânt-valiză regăsim și în exemplul următor, unde sunt combinate substantivul argotic *șmen* „escrocherie valutară” și numele propriu *Simion* (aluzie la George Simion, președintele AUR): „Ce facem, domnule Georgescu? *Șmeneon* a făcut blat cu sistemul”.

De la numele de familie *Ciolacu* și verbul argotic *a ciordi* „a fura” s-a format, prin trunchiere, un apelativ sugestiv: „Măi, pesediștii adevărați, ăia care au coloană vertebrală, nu vor asculta de *un Ciordeac* sau de vreun președinte de organizație”.

Patronime mitologice/ biblice apar și ele în cuvintele-valiză, dând naștere unor creații ironice, peiorative:

„Cu *Mucifer* ce faceți, tâmpiților, că ne-a nenorocit...” (din *muc/ muc[ișor]*, poreclă dată lui Nicușor Dan, și *Lucifer*, simbol al îndoielii, al negației și al revoltei, sinonim cu Satana – zeu roman

întruchipând Luceafărul de seară (planeta Venus); rege babilonian cu mari năzuințe de a urca pe tron, ulterior prăbușindu-se)

Alte telescopări rezultă prin simpla alăturare a unor cuvinte diametral opuse ca sens, contradictorii: „Cum nu ai văzut? Nu aveți tv în celulă? Ai auzit de Mucușor Dănuț – *olimpofrenul*?” (despre președintele în funcție – din *olimp[ic]* și [*olig*]ofren – un olimpic se presupune că participă la o competiție complexă, întrecându-se cu cei mai buni dintr-un domeniu, spre deosebire de un oligofren, rămas în urmă ca dezvoltare fizică și psihică din cauza unor leziuni cerebrale).

Spirit ludic au internauții și atunci când plasează în context **siglele** ce denumesc partidele politice, ele devenind cuvinte distincte, prin care își exprimă ostilitatea față de aceste formațiuni și reprezentanții lor:

„Nu gust *SOS*, nu port *AUR*, pur și simplu nu *POT*!” (*SOS* = partid de extremă dreaptă, populist și naționalist, *AUR* = Alianța pentru Unirea Românilor, un partid populist de dreapta și naționalist, *POT* = Partidul Oamenilor Tineri, o formațiune suveranistă, naționalistă și populistă)

Patronimele feminine devin obiectul (bat)jocurilor de cuvinte, comentatorii din social media amuzându-se pe seama lor și făcând asocieri cât se poate de originale prin substituirea unei litere. Este cazul numelui *Gavrilă*, devenit adjectivul *gravidă*: „Mama proștilor e întotdeauna *gavril(d)ă*!” (Anamaria Gavrilă, președintele formațiunii politice *POT*)

Nu doar politicienii bărbați sunt ținta *DIU*, ci și femeile, unde vehemența verbală este mult mai accentuată. Este cazul deputatei Anamaria Gavrilă, poreclită *Anomalia*, ale cărei vorbe, gesturi și fapte i-au atras numeroase apelative:

- din sfera acțiunilor inutile: „Și așa *taie frunza la câini* pe banii noștri.” (un alt fel de a sugera că este o pierde-vară);
- din sfera acțiunilor rușinoase, nedemne de o femeie: „*Facultățile le-a făcut cu Posteriorul sigur, nu cu Mintea!*” (aluzie la posibile raporturi sexuale oferite în schimbul unor favoruri politice);
- din sfera artelor spectacolului: „*actriță*” (falsitate, adoptarea unei măști pentru a convinge electoratul);
- din sfera defectelor umane, fizice ori morale (aspectele vizate țin de înfățișare, caracter, comportament ori (in)capacitate intelectuală): „*urâtenia pământului, urâta și proasta* la un loc”; „Privirea arată a fi o femeie *rea, dușmănoasă*.”; „*este broscoi*, așa ochi are, *urâtă femeie*”; „*Urâciunea și proasta satului*”; „configurația perfectă a *țapei*”; „Urâtă nu este, dar nici frumoasă..., e *veninoasă!*”
- din sfera debilității mintale, a patologicului (aluzie la discursul dezarticulat, lipsit de logică, rostit într-o romgleză stălcită, la

automatisme verbale ori sărăcia vocabularului): „Se vede prin ochi că *e gol creierul*.”; „Când o vezi, ți-aduci aminte de *Gioconda tâmpită*.”

- din sfera țicnelii (limbajul (non)verbal descrie o persoană instabilă emoțional, cu un discurs întrerupt, departe de firul logic al unei exprimări coerente, fără proprietatea termenilor):

E *cam dusă cu capul*; E *dusă rău de tot*; De aia e *dusă rău*, are multă școală, aoleu!; Oameni buni, asta *nici pe arătură nu știe să o ia*, este complet afoană!; Individu asta este *paralelă*; *Bate câmpii* rău de tot; Atâta carte uneori nu este bună, că *ți se urcă la cap*; Zici că e *speriată de bombe*!; Câteodată și prea multă școală nu este bună, se amestecă gândurile și ajungi ca Gavrilă. Păcat de ea, figura frumoasă, *privirea însă percută, posibil Diazepam?*; *Este de Socola* femeia asta, jur!; Se pare că doamna *nu prea are creierăș*. Are o figură și un comportament, *parcă a venit din altă galaxie (o fi extraterestră????!!!)*

- din sfera promiscuității, a vulgarității (termenii peiorativi utilizați trimit îndeosebi la registrul argotic, invocând o femeie ușuratică ori o prostituată de ultimă speță): „*curvă* penală”; „*O japițu* de femeie!”; „*petardă* analfabetă”; „*O țafă mahalagioaică*”; „*Gone, fă pe OnlyFans!*” (aluzie la platforma online pentru adulți, unde se postează conținut cu tentă sexuală);

- din sfera prostiei (sugestiv este limbajul sărac, redus la câteva replici goale, pline de nonsens): „este *o agramată*”, „*O idioată*”, „*Unde-i minte... e și prostie...*”, „asta e *săracă cu duhul*”.

Se apelează frecvent la **cuvinte argotice ofensatoare** ori cu potențial depreciativ: „Caut-o că e acolo, de câte ori să v-o arate, *loazelor*... Doar dacă nu vrei, n-o vezi...” (*loază* „om de nimic, secătură”); „Erau fericiți toți brașovenii când au scăpat de el și de *manțocăriile* pe care le făcea.” (*manțocărie* „glumă, scamatorie”)

Text și imagine. Expresivitatea memei

Limbajului violent explicit internauții îi juxtapun **emoticoane, meme**²² ori grafii non-standard pentru a sugera atitudinea agresivă față de ceilalți ori față de politicieni (vezi și Neamțu, 2023: 450-454; Neamțu, 2022: 126-128; Neamțu, 2024a: 108-114; Neamțu, 2024b: 107-108). Comunicarea electronică (*netspeak*) este multimodală, apelând, pe lângă text, la imagini și, uneori, animație. Aceste elemente se regăsesc în meme, considerate „artefacte ale culturii participative” (Țăran, 2023: 60). Ele reprezintă „un mesaj remixat, iterat, care poate fi difuzat rapid de către membrii culturii digitale participative în scopul satirei, parodiei, criticii sau al altor activități discursive. (Wiggins *apud* Țăran, 2023: 68.)

²² „Idee sau tipar comportamental care se răspândește prin imitație în cadrul unui grup social. Prin extensiune, o idee, de obicei hazlie, materializată într-o imagine, un clip sau un text, care se răspândește prin intermediul internetului. Din engl. *meme*”, <https://dexonline.ro/definitie/mem%C4%83/definitii>, accesat în 23.03.2026.

Mema, devenită „instrument de înțelegere a culturii populare” (Țăran, 2023: 26), poate spune povești (*Ibidem*: 14) și are avantajul conciziei. Se bazează pe forța sugestivă a imaginii, reducând textul la minimum „*pentru a exprima*, în mod sintetic, *informații suplimentare (situaționale, emoționale, socioculturale)*, pentru a nuanța stilistic mesajele sau *pentru a evita actele care pot fi considerate amenințătoare pentru imaginea publică (face) a interlocutorilor*” (Toma, 2021: 119, s.n. A.-P.N.).

Se folosește mai ales în scop umoristic (pentru a critica, a reacționa sau a protesta împotriva instituțiilor/ liderilor politici), provocând râsul, și se creează prin apelul la diferiți tropi. Este bogată în „intertextualitate, făcând trimiteri încrucișate la alte texte populare, evenimente, fenomene” (Țăran, 2023: 119). S-au identificat diferite tipuri de umor realizate prin *comparație, personificare, hiperbolizare, jocuri de cuvinte (puns), sarcasm, prostia* situațiilor sau a personajelor (silliness) și *surpriza*. (Țăran, 2023: 182).

Politica și candidații au devenit subiectele predilecte ale membrilor în timpul campaniilor electorale, ele fiind niște „mesaje alternative sau disidente reinventate, capabile să perturbe narațiunile”, adevărați „purtători de cuvânt ai opiniei publice” (Țăran, 2023: 14). Cuvintele sunt uneori înlocuite de **pictograme**, invocând figura stilistică a *metonimiei* (desemnarea persoanei printr-o suită de acțiuni bufone, caraghioase sau printr-un obiect posedat alienabil – George Simion prin scaunul lăsat gol în timpul dezbaterilor electorale, iar Călin Georgescu prin discursurile patriotarde, pline de replici plagiate ori gesturi împrumutate):

„Trist că un 🤡 (*clown*, i.e. Călin Georgescu) și un 🪑 (*scaun*, i.e. George Simion) au ajuns atât de departe, au mințit și s-au folosit de atâția oameni.”

După cum se observă în prima memă, sub pretextul *scaunului* liber, comentatorul din social media invocă absența politicianului citându-l ironic pe George Coșbuc: „(Cu tine două fete stau/ Și torc în rând cu tine;/ Sunt încă mici și tată n-au)/ **Și George nu mai vine**” („Mama”). Mema 2 reprezintă metaforic două mascote (*minioni*, ca substitute ale politicianilor) aflate lângă alt scaun simbolic (mai înalt, similar taburetului dintr-un bar), un candidat (Nicușor Dan) invitându-l pe celălalt (George Simion) să urce și proferând o insultă mascată: *Suie Mimion!* căci, permutând literele inițiale, poate fi citită într-un registru obscen, lesne de înțeles. Ori poate este o telescopare din *mi[nion]* și [*Si*]mion, *mimion* semnificând „om neînsemnat, de nimic, lipsit de credibilitate”.



Mema 1

<https://www.facebook.com/cappuccinostory>



Mema 2

<https://www.instagram.com/p/DJmv-Nio8DM/>

În alte meme, exprimările disfemice le vizează pe femeile-politician, cum este fostul primar pesedist al Capitalei, Gabriela Vrânceanu-Firea, candidat pentru un nou mandat. Îl are drept oponent, din același partid, pe Cristian Popescu Piedone, ex-președinte al ANPC-ului, poreclit în (social) media și *iepure electoral* (pentru exemple, vezi Neamțu, 2024b: 104). Mema 3 suprapune metaforic cele două fizionomii, rezultând sloganul: *S-a unit hoția cu prostia. Firone pentru București!* – hoția e întruchipată de sexul feminin, iar prostia, de cel masculin. Patronimul creat, *Firone*, este un exemplu elocvent de cuvânt telescopat, utilizat pentru a sublinia consecințele dezastruoase ale unei alianțe politice. Umorul rezultă și din ineditul asocierii celor două personaje: unul zvelt, celălalt corpulent.

Surse inepuizabile de expresivitate, meme-urile asamblează în mod surprinzător până și sigle comerciale diferite pentru a crea un mesaj, așa cum se vede în mema 4: *Mars (marș) Fa (fă) acasă* (= postul TV cu nume omonim). Analogia funcționează în mod evident: deși ciocolata ar trebui să îndulcească degustătorul (doamna senator adoptă un zâmbet larg, dulceag), numele *Mars* trimite la o interjecție injonctivă, de îndemn, cu sens depreciativ (*marș*). Celebra marcă de săpun *Fa* este deturnată într-o interjecție apelativă specific feminină (*fă*). Tratatamentul verbal aplicat personajului feminin este cât se poate de ofensator, lucru sugerat de asocierea celor două interjecții (onomatopice și apelativă).



Mema 3

<https://zoso.ro/situatia-la-zi-marti-30april/> <https://www.facebook.com/firea.gabriela/>



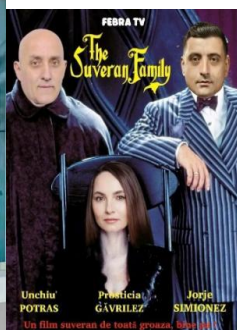
Mema 4

Agresarea numelor este frecvent întâlnită în meme: politicienilor li se atribuie **porcle** pe baza trăsăturilor caracteriale (umorul se obține prin comparație, dar și prin sarcasm): George Simion se aseamănă cu **graurul**, pasăre zgomotoasă și dăunătoare pentru gospodărie (mema 5); Anamaria Gavrilă este precum **vulpea**, șireată (mema 5), ori aduce a **Zdreanță**, faimosul personaj al lui Tudor Arghezi, acuzat de furt (mema 7). Cu sens figurat, **zdreanță** înseamnă „lepădătură, secătură, om decăzut”. Sarcasmul este evident, cuplul Simion–Gavrilă fiind etichetat prin sintagma **măscăricii Parlamentului**. Alteori, li se „distribuie” roluri cinematografice, bazate pe defectele întruchipate: **The Suveran Family** evocă celebra peliculă *The Addams Family*, ai căror membri se complac în macabru și grotesc (mema 6). Femeia-politician atrage atenția asupra ei prin prostie, evocator fiind „rolul” care i se distribuie: **Prosticia Găvrilez**.



Mema 5

www.facebook.com
www.facebook.com



Mema 6

www.facebook.com



Mema 7

Alte meme înfățișează personaje politice asociate cu evenimente abominabile, reprobabile, așa cum este Cristian Popescu Piedone,

textul reproduș subliniind incendiul teribil din clubul „Colectiv”: „**Să ardem** vechiul București ca să construim unul nou.” (mema 8), ceea ce traduce tupeul și lipsa de scrupule din campaniile electorale. Omul politic este capabil să calce machiavelic peste cadavre spre a-și atinge scopul. Umorul creat este unul absurd, construit pe exagerare (hiperbolă).

Victor Ponta, celebru pentru teza de doctorat plagiată, este deopotrivă subiect al ironiilor memetice: „**Preacucernica maică Plagiata de la mânăstirea Minciunești**” (mema 9), sugerând că, asemenea lupului îmbrăcat în piele de oaie, și politicianul este dispus să disimuleze spre a deturna atenția publică de la faptele sale condamnabile. Textul memei cuprinde termeni contradictorii, oximoronici: adjectivul **preacucernic** este un cuvânt reverențios, întâlnit ca apelativ pentru clerici, în timp ce (derivatul) **Minciunești** face contrast vizibil cu el: cine este cinstit și evlavios nu poate fi acuzat de minciună.

Marcel Ciolacu, fost prim-ministru, a primit nejustificat apelativul de **covrigar**, probabil pe baza originii sale (se trage din Buzău, oraș renumit pentru covrigii săi). Este interesantă selecția lexemelor ce alcătuiesc textul memei din imaginea 10, ele aparținând câmpului semantic al produselor de panificație: **Un covrigar ce a vândut gogoși românilor!** (în limbaj popular și familiar, **a vinde gogoși** înseamnă „a minți”). Mema se construiește prin contradicția termenilor juxtapuși (un covrigar se presupune că vinde covrigi, nu gogoși), dar și pe un joc lexical deopotrivă, frizând absurdul.



Mema 8

www.facebook.com



Mema 9

www.facebook.com



Mema 10

www.facebook.com

Internații sunt foarte creativi atunci când îi etichetează pe politicieni, recurgând foarte des la jocurile de cuvinte. Textul din mema 11 demonstrează acest lucru: *Când nu mai boți, mai boți puțin.*, aluzie la programele generatoare de conținut prestabilit (*ferme de boți*) în favoarea lui Călin Georgescu. Substituirea lexemelor a fost posibilă și datorită asemănării lor fonetice ([p] și [b] se articulează bilabial, fiind ambele consoane oclusive).

Alteori, mema se construiește pe intertextualitate, imaginea 12 trimițând la o bine-cunoscută schiță caragialiană, *Triumful talentului*, în

care personajele au numele în oglindă (prenumele unuia devine patronimul celuilalt), provocând confuzie: *Niță Ghițescu* și *Ghiță Nițescu*. Identitatea înșelătoare este transferată asupra candidatului, derutând electoratul: *Călin Georgescu* devine *George Călinescu*. Din păcate, mulți votanți nu au putut face diferența între cei doi. Onomastica „pe dos” este o sursă a comicului de situație, așa cum se întâmplă și la Caragiale.

Tot în zona satirei se află și mema 13, ea construindu-se mai puțin pe text și mai mult pe retorica vizuală. Prin ea se critică programul politic al lui Călin Georgescu și legăturile suspecte cu Rusia. Sloganul utilizat conține 3 cuvinte-cheie: *hrană*, *apă* și *energie*, elemente centrale din discursul electoral promovat în timpul campaniei pentru alegerile prezidențiale. *Oaia* este, de fapt, o metaforă pentru votanții manipulabili, dispuși să accepte mesaje populiste, sugerând „spiritul de turmă”, conformismul față de o autoritate, lipsa discernământului. Simbolistica oii se leagă de urmarea unei ideologii în mod mecanic. Orientarea pro-rusă este indusă de căciula cu steagul Rusiei (*ushanka*) și de simbolul comunist al *secerii* și al *ciocanului*. Decorația roșie trimite la un alt simbol militar sovietic, *Ordinul Steaua Roșie*. S-a speculat că sloganul din această memă este „plagiat” după cel al politicianului moldovean Ilan Șor, acuzat și el de legături cu Moscova.



Mema 11
www.gsp.ro



Mema 12
www.reddit.com



Mema 13
www.facebook.com

Odată cu aparițiile televizate ale lui Călin Georgescu din ultima perioadă, dar și a viralizării unor fragmente înregistrate de discurs/ emisiuni, memele politice care îl vizează s-au înmulțit considerabil. Ele sunt construite în jurul ineptiilor și al elucubrațiilor rostite de „președintele ales”, care gafează tot mai mult, aventurându-se pe tărâmul etimologiilor greșite. Bineînțeles, efectul este unul sarcastic. Pornind de la originea fantasmagorică sugerată pentru cuvântul *apocalipsă* „apucă lipsa” (mema 14), s-au generat explicații etimologice inexistente și pentru nume proprii (în special toponime), ironizând și punând la îndoială deplinătatea facultăților sale mintale.

Numele proprii se bazează pe similitudinea fonetică a cuvintelor ce se pot degaja din ele: *Dubai – dubă* (mema 15), *Peștera Muierii – mij*, lexem neînregistrat de vreun dicționar²³ (mema 16), *Mississippi – pipi* (mema 17), *Caracal – cară cal* (memele 19 și 25), *Teleorman – tele- + man* „bărbat care se uită la TV” (mema 20), *Slobozia – sloboz* (mema 21) „pop., trivial – lichid seminal; obscen – organ sexual” ori pluralul adjectivului *slobod* „autonom, liber”; *Fundulea – fund* (mema 23).

Unele descompuneri sunt foarte obscene, asocierile având o conotație sexuală prin invocarea organului masculin: *a stipula*²⁴ – *a nu ști nimic*, *Băicoi – Călin Georgescu* (adresare familiară prin apelativul *băi*, dar vulgară prin folosirea substantivului ce denumește testiculul²⁵).



Mema 14
www.facebook.com

Mema 15
www.facebook.com

Mema 16
www.facebook.com

²³ Nu se știe dacă cel/ cea care a creat mema s-a gândit, de fapt, la cuvântul slav (rus) *muj* „bărbat”.

²⁴ Expresie foarte vulgară în limba română prin care se exprimă ignorarea totală a unui subiect de discuție ori nepăsarea față de o situație. Sinonimă pentru „a nu avea habar”, aparține limbajului licențios specific românei prin utilizarea excesivă a cuvântului evidențiat în diferite înjurături. Vezi, în acest sens, și Erling Schøller, *Cuvinte și expresii obscene în limba română* (2), pp. 53–56, disponibil la <https://tidsskrift.dk>.

²⁵ În realitate, expresia argotică *Ce faci, coaie?* este des întâlnită mai ales printre adolescenți, dar și bărbați ca formă de adresare familiară echivalentă cu *Ce faci, amice/ vere/ băi?*



Mema 17
www.facebook.com



Mema 18
www.facebook.com



Mema 19
www.facebook.com

Uneori, intertextualitatea memelor se leagă de alt spațiu lingvistic (mema 22). Se citează parțial o expresie italiană, *gioco di mano*, din vechiul proverb *Gioco di mano, gioco di villano* (literalmente „joc de mână, joc de țărănoi” sau „joaca cu mâna e joacă de proști”). Sensul primar al expresiei este total diferit față de ce sugerează mema: folosirea mâinilor pentru a brusca fizic, a lovi ori a face farse este un comportament grosolan (de „țărănoi”). Sensul secundar este tipic registrului argotic, vulgar, „jocul de mână” având un înțeles deductibil contextual).



Mema 20
www.facebook.com



Mema 21
www.facebook.com



Mema 22
www.facebook.com



Mema 23
www.facebook.com



Mema 24
www.facebook.com



Mema 25
www.facebook.com

Obscenitatea limbajului este indubitabil legată și de mecele politice, nu doar de contribuțiile individuale de pe rețelele sociale. Odată cu derularea evenimentelor, ele devin un mijloc de satiră, critică socială și descărcare a tensiunilor emoționale. Ajung să fie utilizate cu scopul de a exprima nemulțumirea față de clasa politică, de a contesta puterea, de a reacționa la comportamente defectuoase: „Memele românești funcționează ca dispozitive narative condensate care transformă neîncrederea politică, experiența crizei și tensiunea socială în forme bogate din punct de vedere emoțional și ușor de distribuit.” (Toma, Ifrim, 2026: 4)

Concluzii

Limbajul vulgar, licențios este tot mai frecvent în social media, România având o rată crescută de utilizare a platformelor Facebook, Instagram sau TikTok. Normalizarea abuzurilor și prezența stereotipurilor contribuie la perpetuarea unei astfel de exprimări online. Lipsa unor instrumente de filtrare ori o moderare insuficientă a comentariilor face imposibil controlul agresivității verbale. Algoritmii scot în evidență mesajele cu un puternic impact emoțional (de obicei negativ). Lipsa educației digitale favorizează valuri mari de *hate* și obscenitate, cultura digitală românească fiind adesea ironică, sarcastică și plină de umor absurd. Internauții și-au dezvoltat niște strategii lingvistice atât de subtile, dar opace în receptare, încât multe comentarii trec neobservate în privința conținutului lor trivial.

REFERINȚE:

Laiu-Despău, Octavian, *Limbajul interzis: înjurături și lexic obscen în cultura română*, București, Editura Eikon, 2022.

Mincu, Eugenia, *Metafora în terminologia medicală*, în „Anuar de lingvistică și istorie literară” (ALIL), t. LVII, București, Editura Academiei Române, 2017, p. 271-281.

Neamțu, Alina-Paula, *Atypical Spellings in Cyberspace – Between Deviation and Creativity*, în „Acta Marisiensis. Philologia”, vol. 6, Târgu Mureș, University Press, 2024a, p. 108-115.

Neamțu, Alina-Paula, *Digital Communication on the Eve of Elections – Issues of Political Name-Calling on Social Media*, în “The Proceedings of the International Conference Globalization, Intercultural Dialogue and National Identity” (GIDNI), vol. 11, (“The Power of Dialogue in a Globalized World”, ed.: Iulian Boldea – Târgu-Mureș: Arhipelag XXI Press, 2024b), p. 99-109.

Neamțu, Alina-Paula, *Creativitatea lexicală în social media: pe marginea utilizării limbii române actuale*, în Marius Miheț (ed.), “Collective Identity. National and Transnational Perspectives”, Univerzita Komenského v Bratislave, Filozofická Fakulta, 2023, p. 427-456.

Neamțu, Alina-Paula, *Limba română actuală în social media: elemente de vocabular și grafie*, în “Journal of Humanistic and Social Studies”, Faculty of Humanistic and Social Sciences of “Aurel Vlaicu” University, Arad, vol. 13, nr. 2 (26), 2022, p. 107-129.

Pană Dindelegan, Gabriela (coord.), Zafiu, Rodica, Dragomirescu, Adina, Nicolae, Alexandru, Boioc Apintei, Adnana, *Dicționar de termeni gramaticali și concepte lingvistice conexe* [DTG], București, Editura Univers Enciclopedic, 2023.

Pașca, Roxana, *Insulta – între disfemism și marcă a proximității afective*, în „Diacronia”, 13, 2021, p. 1-10.

Schøller, Erling, *Cuvinte și expresii obscene în limba română* (2), p. 32-65, disponibil la <https://tidsskrift.dk>.

Toma, Alexandra-Monica, Ifrim, Mihaela-Alina, *Digital Storytelling and Cultural Identity in Romanian Memetic Discourse*, în “Humanities”, vol. 15, no. 3, MDPI, 2026, p. 1-19.

Toma, Alexandra-Monica, *Strategies of Linguistic Politeness in Instant Messaging*, în “The Shades of Globalization. Identity and Dialogue in an Intercultural World”, ed. Iulian Boldea, Târgu-Mureș, Arhipelag XXI Press, 2021, p. 118-125.

Toma, Alexandra-Monica, *Schimbări și convenții lingvistice în netspeak*, în “ACROSS – Journal of Interdisciplinary Cross-border Studies”, vol. 4, no. 1, 2021, p. 89-96.

Țăran, Flavia, *Lumea memelor și a fenomenelor online. O analiză a memelor politice românești*, Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană, 2023.

Surse digitale

<https://adevarul.ro>.

<https://www.cnpac.md>.

<https://www.comisarul.ro>.

<https://www.contributors.ro>.

<https://www.facebook.com/>.

<https://dexonline.ro/>.

<https://dilemaveche.ro>.

<https://dictionarurban.ro/>.

<https://doom.lingv.ro>.

<https://thefreedictionary.com>.

<https://forum.bugged.ro>.

<https://www.google.com>.

<https://www.gsp.ro>.

<https://www.g4media.ro/>.

<https://www.instagram.com>.

<https://oradenet.ro/>.

<https://presamil.ro>.

<https://www.reddit.com>.

<https://republica.ro>.

<https://zoso.ro>.

Translanguaging as an Emerging Approach to English Language Teaching: Teachers' Perspectives

Alina Pintilii*, Liliana Colodeeva**, Irina Puşnei***

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.9

Abstract:

The rapid societal, technological, and educational changes of the 21st century have led to significant shifts in pedagogical approaches across disciplines, including English language teaching, where a substantial transition towards learner-centred practices has emerged. At the same time, many of the innovative approaches to foreign language instruction remain relatively unfamiliar to teachers. The present paper deals with one of these approaches, specifically translanguaging, aiming to introduce it to teachers and to raise their awareness of its importance to language education. In pursuit of that purpose, the article provides a comprehensive description of the approach and its benefits for the EFL classroom, among which the enhancement of intercultural communication. It also intends to determine the extent of teachers' familiarity with translanguaging and to examine their perspectives on it through a questionnaire conducted among English language teachers in Republic of Moldova. The findings indicated that although many teachers were not acquainted with translanguaging, they demonstrated openness to learning more about it and, having been familiarised with it through the informative and exploratory items of the questionnaire, they could perceive it as beneficial. On the other hand, the study showed that the EFL teachers who used translanguaging in their teaching practice endorsed its implementation in the classroom while recognising the necessity of being properly informed about both its strength and limitations in order to use it effectively and attain the expected results.

Keywords: translanguaging, learner-centred approach, English language teaching, EFL classroom, intercultural communication

Introduction

* Lecturer PhD, “Bogdan Petriceicu Hasdeu” University Center of Cahul, Technical University of Moldova, pintilii.alina@usch.md

** Lecturer PhD, “Bogdan Petriceicu Hasdeu” University Center of Cahul, Technical University of Moldova, colodeevaliliana@gmail.com

*** Lecturer PhD, “Bogdan Petriceicu Hasdeu” University Center of Cahul, Technical University of Moldova, pusnei.irina@usch.md

English language teaching has considerably changed in recent years, being adapted to the evolving needs of the 21st-century learner. On the one hand, it has increasingly integrated technology and artificial intelligence, which facilitate differentiated instruction and make learning more interactive and engaging. On the other hand, it has undergone a profound shift in pedagogical approaches. Learner-centred approaches such as Task-Based Language Teaching (TBLT), Content and Language Integrated Learning (CLIL), Project-Based Learning (PBL), Blended Learning, and Flipped Classroom have gradually replaced traditional, more directive approaches. The present study deals with one of the innovative approaches that has lately emerged in English language teaching, namely translanguaging. Translanguaging is gaining growing acceptance among teachers due to the fact that, besides its broad learner-centredness, it connects linguistic diversity and cultural awareness in fostering the development of intercultural competence, which is essential for effective communication in a globalised world. However, there are teachers who hesitate in employing translanguaging because they are either unfamiliar with it or not fully aware of its advantages in teaching. Under the given circumstances, a comprehensive description of translanguaging and a clear presentation of its benefits for the EFL classroom can prove useful to teachers that question its effectiveness or are not acquainted with it, which, according to this research, is common among many Moldovan teachers.

Literature review

The word *translanguaging* is the English equivalent of the Welsh term *trawsieithu*, which was coined by the educator Cen Williams to define “the planned and systematic use of two languages for teaching and learning inside the same lesson” (Lewis et al., 2012: 643). The concept of translanguaging, which first referred to the integration of the native and foreign languages during instruction instead of considering the two languages as separate entities, has extended beyond pedagogical implications, being examined through a universal lens (Lewis et al., 2012: 641). While pedagogy and language teaching are still at its core, the field of translanguaging research has broadened to explore learner identity, sociocultural dimensions, multimodal perspectives, and neurolinguistic processes (Luo and Ruan, 2024: 454). Thus, translanguaging is being perceived as a “spontaneous, everyday way of making meaning, shaping experiences, and communication by bilinguals” (Lewis et al., 2012: 641). This expanded conceptualisation of the term encompasses the intercultural dimension, which, in the context of globalisation, has achieved increased attention, giving rise to a strong need for a more exhaustive examination of translanguaging in language

teaching, as it is considered a prospective method for enhancing intercultural communicative competence (Zhu and Zhang, 2023: 25).

The notion of translanguaging in language instruction has also evolved. At present, it is viewed as the “ability to move fluidly between languages and a pedagogical approach to teaching in which teachers support this ability” (Najarro, 2023). The keyword in the definition provided by Ileana Najarro is the adverb *fluidly*, which many other scholars, including García and Beardsmore (2009), Creese and Blackledge (2010), use likewise to define or describe translanguaging. Fluidity is at the basis of translanguaging since it is regarded as the dynamic process of shifting between languages in a natural way and without difficulty for the purpose of developing communicative potential (García, 2009: 140). Expressed differently, translanguaging refers to students’ ability to think in various languages simultaneously and use their native language as a vehicle to learn a foreign language (Najarro, 2023).

Furthermore, translanguaging involves leveraging one’s whole linguistic repertoire to improve language and facilitate effective communication (Cenoz and Gorter, 2021). The linguistic repertoire of a person comprises “the full range of semiotic, communicative, and linguistic resources that individuals draw upon in meaning-making” (Albaba, 2025: 2). It includes everything one can deploy to make meaning: not only multiple languages, but also dialects, registers, styles, and non-verbal means such as gesture and posture (García and Wei, 2014: 42; Blackledge and Creese, 2017: 34). Given the above, among the most common and simple examples of translanguaging in language teaching are: the use of a native language equivalent for a word in the target language that is difficult to translate; the clarification of complex grammatical structures by comparing them with the grammatical structures of the first language (L1); the fostering of writing through brainstorming in L1, and the comparison of social etiquette in formal and informal email or letter writing (Hartley, 2024; Najarro, 2023). As can be inferred from the last example provided, translanguaging can also occur within a single language context (Ungvarsky, 2025). Additionally, even within the same language, translanguaging can involve a multimodal transformation, as with the adaptation of well-known classic poems into contemporary pop songs. Such activities have the potential to engage students, stimulate learning and help them develop the competences they need to succeed in a progressively global society (Najarro, 2023).

Employing translanguaging in the classroom offers the learners numerous advantages. Translanguaging encourages the development of the less proficient language. The use of the native language to clarify difficult concepts in the foreign language enhances deeper understanding and confidence. Bi/multilinguals are enabled to develop their metalinguistic skills through the comparison of grammatical and lexical

structures between languages. For instance, analysing grammar rules, word formation and relations between words, students become more aware of the way language functions as a system, thus improving their language competences. Translanguaging provides learners with a more profound understanding of complex topics than a monolingual context, in which they may discuss or write on various subjects without fully comprehending them. Moreover, translanguaging expands resource access by allowing students to draw on a wider spectrum of materials from multiple languages. (Thomas et al., 2022: 27).

As far as the classroom environment is concerned, it is worth mentioning that translanguaging offers a large range of benefits. Firstly, students feel more comfortable, as they do not feel the pressure to use only the target language. Secondly, they feel more interested and motivated in learning due to the fact that translanguaging validates their linguistic identity and allows them to employ their full linguistic repertoire, increasing interactivity and relevance in classroom activities. Thirdly, the language classroom becomes more communicatively and cognitively authentic because it reflects the way bi/multilinguals naturally draw on all their semiotic, communicative and linguistic resources to negotiate meaning, solve problems and convey ideas effectively. Fourthly, translanguaging fosters an inclusive learning environment that supports minority languages and values linguistic diversity. Such an environment establishes connections not only with the learners' languages, but also with their cultures and experiences, developing awareness of diverse cultural views and identities (Seed, 2024).

Building on the final benefit outlined earlier, through the integration of translanguaging into the language classroom, learners can enhance their intercultural communicative competence while increasing their target language proficiency and literacy. Since this approach to language teaching encourages students to leverage their whole linguistic repertoire to overcome interlingual barriers and communicate effectively, it makes them conscious of various ways to express ideas, helps them to better understand different cultures and facilitates the adjustment of their communication style to the linguistic and cultural particularities of people from diverse backgrounds. Specifically, learners acquire a deeper insight into the cultural norms, beliefs and values embedded in the language they study by comparing it with their native language and reflecting on the mutual interplay between language and culture. Consequently, by implementing translanguaging in the classroom, teachers can substantially contribute to the cultivation of their students' intercultural sensitivity and the advancement of successful intercultural communication, which is essential for 21st-century learners (Zhu and Zhang, 2023: 28, 30).

Despite the numerous benefits of using translanguaging in the language classroom, many teachers are cautious about adopting the

practice on a regular basis. On the one hand, they are confronted with a radical shift in pedagogical approaches, as traditional language teaching focuses on monolingual immersion. Accordingly, it may be challenging for them to alter the deeply ingrained teaching principle that the first language should never be used in foreign language instruction, even more so given the risk of overusing the first language. On the other hand, their prudence may stem from a desire not to fall short the expectations held by their institutions, colleagues, and students' parents, who consider that language lessons can be authentically immersive only when no recourse to the first language is made (Hartley, 2024). Another possible reason for teachers' wariness about employing translanguaging in the classroom lies in the lack of comprehensive information on its benefits. Teachers should be made aware of the fact that translanguaging is conducive not only to students, as clearly presented above, but also to teachers, since it contributes to the broadening of their instructional knowledge and practice for bi/multilingual learners, enhances their pedagogical and linguistic flexibility, and supports their teaching efficiency, among others (Sembiante and Tian, 2023: 920; Seed, 2024).

Methodology

To inform EFL teachers about translanguaging pedagogy and increase their awareness of its value for language teaching and learning constitute two major objectives of the present study. These objectives are intended to be achieved in two ways: directly by providing teachers with a complete description of translanguaging and its advantages, which was included in the previous section of the article, and indirectly by administering a questionnaire to English language teachers in Moldova. Despite its informative potential, the questionnaire's primary purpose, which is twofold, was to determine how many teachers use translanguaging in their teaching practice, or at least possess some familiarity with it, and to explore their perspectives on it.

The questionnaire is entitled *Translanguaging as an Emerging Approach to English Language Teaching* and consists of twelve questions. The first three questions refer to the respondents' age range, the city/town/village of their workplace, and the level of education they teach. The next two items of the questionnaire are multiple-response questions that include a list of nine learner-centred approaches to English language teaching and were designed to collect data regarding teachers' familiarity with and use of the specified approaches in their teaching practice. The questionnaire has other two multiple-response questions that ask the respondents to select, based on their perspectives, the benefits of integrating translanguaging into the EFL classroom and the translanguaging strategies they use or would consider using in the

classroom. Two items of the questionnaire use a five-point Likert scale to assess the teachers' level of agreement or disagreement with the statements *L1 (first language/mother tongue) should never be used in the English language classroom* and *Translanguaging supports intercultural communication*. Another question based on a Likert scale was intended to measure teachers' perceptions of the extent to which translanguaging is beneficial in the EFL classroom. It employs response options ranging from *not beneficial at all* to *extremely beneficial* and allows the teachers who are not familiar with the approach under discussion to refrain from selecting a rating by choosing *cannot judge / not familiar with translanguaging*. The last two items of the questionnaire are open-ended questions which require respondents to share their opinions on how translanguaging can enhance intercultural communication and provide their comments or suggestions regarding translanguaging as an emerging approach to English language teaching. Given the way the questionnaire was developed, both quantitative and qualitative data on the integration of translanguaging into the EFL classrooms in Moldova could be collected and subsequently analysed.

Results and discussion

The questionnaire was distributed to English language teachers from across the Republic of Moldova, namely key locations such as Chişinău, Bălţi, and Cahul. A number of 57 teachers accepted the invitation to complete it. Most of them were school teachers (68,4%), some of them were university teachers (26,3%) and the smallest number of teachers worked in vocational or professional colleges (10,5%). As far as the age range is concerned, the majority of respondents were aged 40-49 years (42,1%), followed by 30-39 years (29,8%), 20-29 years (19,3%), 50-59 years (7%), and 60 years or older (1,8%).

When required to select the learner-centred approaches to English language teaching from the provided list to indicate which they were familiar with, the respondents chose the approaches, as illustrated in the bar chart below.

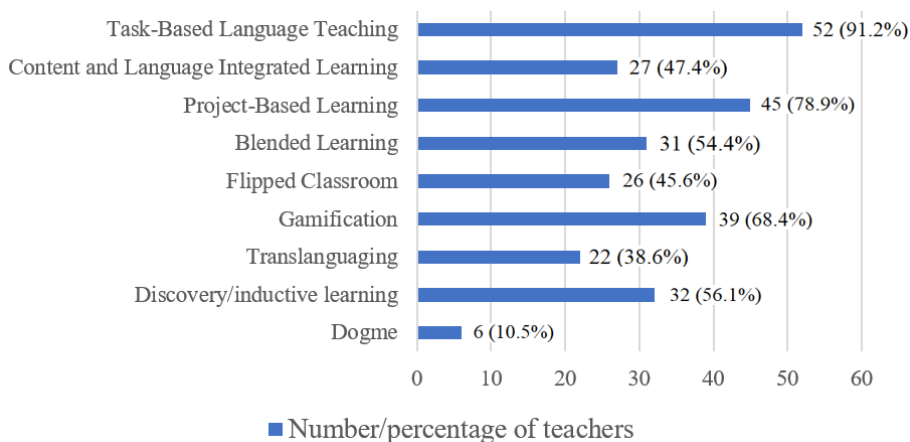


Figure 1. Familiarity with learner-centred approaches to English language teaching

Almost all teachers (91,2%) were familiar with Task-Based Language Teaching. A large majority of the respondents had knowledge of Project-Based Learning (78,9%) and Gamification (68,4%). Approximately half of the teachers who filled in the questionnaire selected Discovery/inductive learning (56,1%), Blended Learning (54,4%), Content and Language Integrated Learning (47,4%) and Flipped Classroom (45,6%). In comparison with the previously reported percentages, the proportion of teachers that were familiar with translanguaging is quite low (38,6%), pointing to insufficient information regarding the entire spectrum of emerging learner-centred approaches to language teaching. It is worth mentioning that no noticeable difference was observed between school and university teachers in terms of their familiarity with translanguaging, which may suggest that the level of education is not a determining factor and that both groups of teachers benefit of similar professional development opportunities. This finding seems to challenge the assumption that university teachers are better informed about the latest approaches. By contrast, the percentage of respondents teaching English in vocational or professional colleges that were acquainted with translanguaging is significantly lower than the one presented above, reaching only 16%. Nevertheless, no meaningful interpretation can be made due to the small number of the respondents belonging to the group of teachers under discussion.

Age was also explored as a potential factor influencing teachers' familiarity with translanguaging. The respondents over fifty had no exposure to translanguaging. 37,5% of the teachers whose age ranged between 40 and 49 years selected translanguaging when asked what approaches they were familiar with. The percentages are higher for the teachers aged 30-39 (47%) and for those in the 20-29 age group

(45,45%). Moreover, the youngest age category recorded the largest percentage of respondents using translanguaging in their practice (45,45%), with a 1:1 ratio between familiarity and use. Such a ratio could not be observed in the other age groups, in which approximately three fourths of the teachers familiar with translanguaging reported employing it in the classroom. These results indicate that age may play a role in determining the respondents' awareness and implementation of translanguaging, which tend to decrease as age increases.

As mentioned above, although the great majority of respondents acquainted with translanguaging used it in their practice, a proportion had still not integrated it into the classroom. One of the plausible reasons for the gap between familiarity and use could be a lack of confidence in the effectiveness of translanguaging in the classroom. When EFL teachers were asked how beneficial translanguaging was, 28,1% of them answered that it was moderately beneficial and 5,3% considered it to be slightly beneficial (see Fig. 2). These findings may suggest that some teachers are not fully informed of the vast range of benefits translanguaging provides to both students and teachers and, therefore, they question its effectiveness.

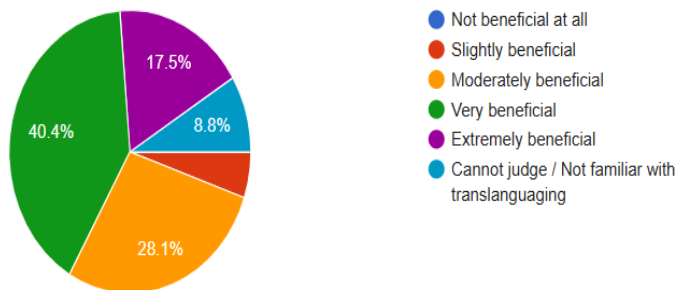


Figure 2. The effectiveness of translanguaging in the EFL classroom

Another reason behind the aforesaid gap lies in foreign language teachers' attitudes towards the use of the first language in the classroom. The teaching principle that the first language should not be employed in the language classroom in order to make it truly immersive continues to be supported despite the growing worldwide emphasis on equality, diversity, and inclusion. 21,1% of the EFL teachers who completed the survey agreed (19,3%) and strongly agreed (1,8%) with the fact that no recourse to the students' first language(s) should be made during language lessons. 26,3% of the respondents neither agreed nor disagreed, revealing uncertainty about the use of the first language in foreign language instruction and, implicitly, about the integration of translanguaging (see Fig. 3). A total of 52,6% of the participants selected

the remaining two response options of the five-point Likert-scale question: disagree (35,1%) and strongly disagree (17,5%). It is notable that the number of the teachers choosing one of the two options presented in the previous sentence is bigger among the respondents under 40. This result aligns with other findings concerning the age of the respondents, pointing to a trend toward greater openness to new approaches to language teaching and increased flexibility in embracing them at the expense of more traditional teaching principles among younger teachers compared to older teachers.

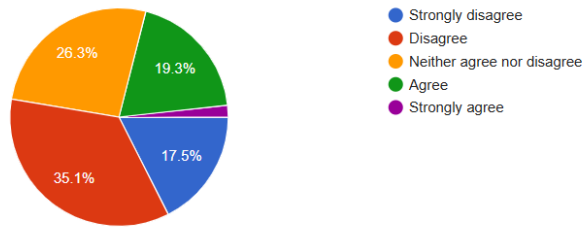


Figure 3. Teachers' attitudes towards the use of the first language in the English language classroom

A further significant finding emerging from the item of the questionnaire regarding the effectiveness of translanguaging in the EFL classroom is that only 8,8% of all respondents selected the option *Cannot judge / Not familiar with translanguaging*. The given percentage is noticeably lower than the one calculated based on the question referring to teachers' familiarity with various learner-centred approaches to English language teaching, where 61,4% of teachers did not identify translanguaging as one of the pedagogical approaches they were familiar with. Such a marked difference could be accounted for the fact that the question *How beneficial do you consider the use of translanguaging in the EFL classroom?* is followed by an extensive explanatory note that clearly defines translanguaging and provides examples of how it can be employed in the language classroom. It seems that the note was informative enough to enable the respondents who had not indicated familiarity with translanguaging to perceive its benefits for the EFL classroom.

In addition to the previously mentioned question and its accompanying explanatory note, the questionnaire has two more items intended to both inform the teachers that are not familiar with translanguaging and to explore the perspectives of the teachers who apply it in their teaching. One of them asks the respondents to select the benefits of using translanguaging in the EFL classroom from a comprehensive list (see Fig. 4). Most teachers participating in the survey considered that integrating translanguaging into the English language classroom was

beneficial because comparison with other languages helps learning (68,4%) and because translanguaging provides connections with the students' languages, cultures and experiences (59,6%). All the other benefits account for less than 50% of responses, which apparently suggest that many teachers are sceptical of or unaware of the favourable impact translanguaging can have on various aspects of the teaching and learning process, including students' motivation and time efficiency of classroom activities. Moreover, only a few respondents admit that the linguistic resources of minority language speakers are acknowledged and valued in classrooms employing translanguaging. These findings underscore the need to inform language teachers who lack awareness about translanguaging and dispel doubts regarding its effectiveness through research-based evidence and practical experience shared with them.

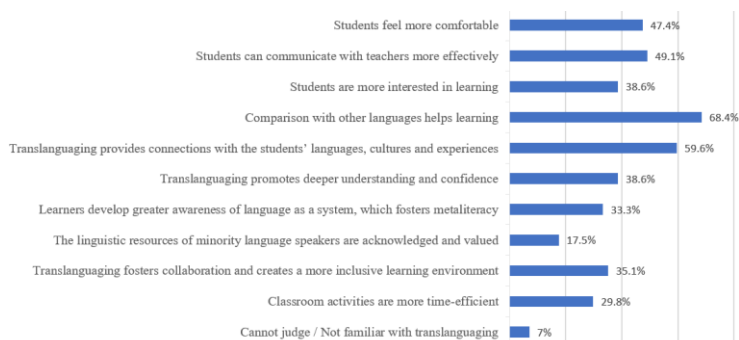


Figure 4. The benefits of using translanguaging in the EFL classroom

Another exploratory and informative item of the questionnaire is a multiple-response question requiring teachers to indicate the translanguaging strategies they use or might consider implementing in the classroom. The list of strategies presented to the respondents comprises a strategy involving shifts within a single language, such as register changes and even multimodal adaptations. The highest percentage (75,4%) corresponds to *using students' native language to compare grammatical structures in the target language* and the next highest (50,9%) corresponds to *leveraging students' native language equivalents to clarify meaning and facilitate understanding*. The other four strategies listed represent less than 50% of participants' selection, with the lowest percentages for *allowing students to brainstorm in their native language to support learning* (28,1%) and *providing learners with opportunities to draft texts in their native language as part of the writing process* (19,3%).

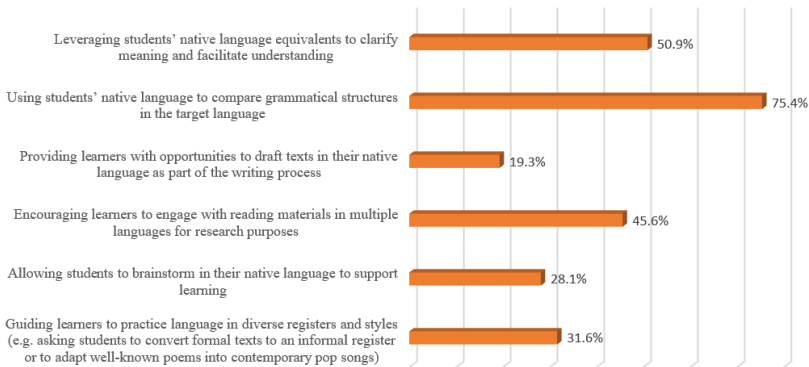


Figure 5. Transanguaging strategies in the EFL classroom

Such a distribution of responses seems to confirm the findings already discussed and reveal teachers' wariness toward the employment of transanguaging strategies, especially of those involving the native language for purposes other than comparison of grammatical structures and clarification of difficult words in the target language. As highlighted earlier, it appears that the given caution emerges from two main sources: teachers' resistance to the use of the first language in the classroom, which has been widely considered a hindrance to establishing a truly immersive environment, and their uncertainty about the effectiveness of transanguaging due to a lack of exhaustive information about this particular learner-centred approach or potentially as a result of their limited practical experience with it.

The final aspect that the survey addresses is the connection between transanguaging and intercultural communication. On the one hand, the questionnaire measures the extent to which EFL teachers agree with the statement *Transanguaging supports intercultural communication*. On the other hand, it requires participants who agree or strongly agree with the statement to express their opinions on how transanguaging can enhance intercultural communication. The results showed that a total of 79% of respondents strongly agreed or agreed that the statement was accurate, while 17,5% neither agreed or disagreed, and only 3,5% strongly disagreed (see Fig. 6). As the substantial majority of participants indicated agreement or strong agreement with the statement, it emerges that many EFL teachers acknowledge the usefulness of transanguaging beyond the improvement of language skills, namely its contribution to the development of intercultural communicative competence.

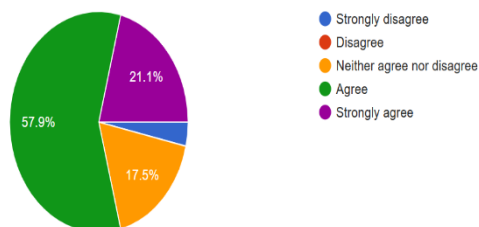


Figure 6. Extent of agreement with the statement that translinguaging supports intercultural communication

Additionally, over 50% of the teachers who completed the questionnaire accepted to comment on the role of translinguaging in the enhancement of intercultural communication. Most of them explained that the potential of translinguaging in helping students become interculturally competent lies in the fact that it allows learners to draw on their full linguistic repertoires to negotiate meaning across different cultures and reduce communication barriers. They commonly highlighted the positive impact of translinguaging on the creation of an inclusive, non-discriminatory environment based on intercultural understanding, mutual respect and empathy, as well as on the affirmation of the students’ identities and the growth of their confidence.

The qualitative data derived from the open-ended question under discussion suggest two key findings. First, the questionnaire provided sufficient information to enable teachers, including those who were not familiar with translinguaging, to understand its wide range of benefits for the EFL classroom and subsequently identify its connection with intercultural communication. It should also be pointed out that the respondents who initially lacked familiarity with translinguaging and responded the question showed willingness to learn more about the approach, as the questionnaire offered them this opportunity. Second, some teachers were well-versed in the topic of translinguaging and had a more comprehensive knowledge about it than that covered in the survey items, as, while commenting on how translinguaging can help students develop their intercultural communication, they referred to aspects or examples not encompassed in the questionnaire. For instance, a few respondents mentioned idioms, with one stating that the use of foreign idioms and their equivalents in the students’ native language facilitates an understanding of cultural differences, as idiomatic expressions reflect the cultural values and meanings embedded in language. Another respondent emphasised the favourable impact of translinguaging on deepening pragmatic awareness, noting that it “allows individuals to convey [...] politeness strategies, and discourse norms that may not translate directly”. Moreover, several teachers compared translinguaging

to a bridge, defining it as “a natural way for students to [connect] what they know [with] what they are learning”, explaining the comparison on the basis that translanguaging “prioritizes meaning-making over grammatical purity”, or, more importantly with regard to intercultural communication, highlighting its function in “help[ing] learners interpret meanings, values, and cultural references more effectively”.

The last item of the questionnaire is an optional open-ended question which aims to elicit teachers’ perceptions of translanguaging as an emerging approach to English language teaching. 22,8% of all participants answered the question, expressing their views on the topic. While some of them acknowledged that they needed to conduct more research to comment or offer suggestions, most of them provided valuable feedback, declaring that “translanguaging is very important for learning a foreign language” and that it “should be encouraged in English language teaching”. It is worth mentioning that certain teachers displayed awareness of the fact that translanguaging should be used appropriately to achieve beneficial outcomes. For example, one of them indicated that teachers need to receive adequate training to gain clarity about the underlying ideology and be able to apply the practical strategies necessary for the effective implementation of translanguaging. In the same vein, another teacher stated that “[t]ranslanguaging may become an essential approach in language education if used properly. In other words, for the translanguaging approach to have a positive impact in language education in the Republic of Moldova, teachers should make sure that they understand the concept with all of its benefits and limitations”.

Conclusions

The study has shown that translanguaging is not widely known among English language teachers in Moldova. However, it has also demonstrated that a carefully designed questionnaire proved sufficient to offer teachers initial familiarisation with this emerging learner-centred approach to language teaching, while they exhibited openness to learning more about it. Evidently, teachers should be further informed about translanguaging and trained in its appropriate use and classroom implementation through research-based evidence and practical experience to successfully apply various translanguaging strategies. Such provision of exhaustive information and training would be helpful to both teachers who are newly introduced to the approach and those who question its effectiveness.

Concerning the evaluative component of the research, it should be noted that EFL teachers in Moldova generally hold positive attitudes towards translanguaging, since the majority of the teachers who participated in the survey considered it beneficial and most of those who

used it in their teaching practice supported its integration into the language classroom. Moreover, the study has revealed that some of the teachers who endorsed translanguaging had a thorough understanding of it and were fully aware of teachers' need to develop conceptual clarity about its theoretical foundations and critically evaluate its limitations in order to adopt it adequately, thereby achieving the expected results. Given the above, the present paper may be a valuable resource that teachers can consult to acquire a deeper insight into the approach and a clearer comprehension of its conceptual framework.

REFERENCES:

- Albaba, M. B., *Proposing a Linguistic Repertoires Perspective in Multilingual Higher Education Contexts*, in "Journal of Learning Development in Higher Education", 36, 2025.
- Blackledge, A. and Creese, A., *Translanguaging in mobility*, in Canagarajah, S. (ed.), *The Routledge Handbook of Migration and Language*, London, Routledge, 2017, p. 31-46.
- Cenoz, J., and Gorter, D., *Pedagogical Translanguaging*, Cambridge, Cambridge University Press, 2021.
- Creese, A., and Blackledge, A., *Translanguaging in the Bilingual Classroom: A Pedagogy for Learning and Teaching?*, in "The Modern Language Journal", 94(1), 2010, p. 103–115.
- García, O., and Beardsmore, H. B., *Bilingual Education in the 21st Century: A Global Perspective*, West Sussex, Wiley-Blackwell, 2009.
- García, O., and Wei, L., *Translanguaging: Language, Bilingualism and Education*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.
- García, O., *Education, Multilingualism and Translanguaging in the 21st Century*, in Skutnabb-Kangas, T., Phillipson, R., Mohanty, A. K., and Panda, M. (eds.), *Social Justice through Multilingual Education*. Bristol: Multilingual Matters, 2009, p. 140–158.
- Hartley, J., *Translanguaging in the EFL Classroom*, in "IH Journal of Education and Professional Development", [online] 53, 2024, available from <<https://ihworld.com/ih-journal/issues/issue-53/translanguaging-in-the-efl-classroom/>> [4 February 2026].
- Lewis, G., Jones, B., and Baker, C., *Translanguaging: Origins and Development from School to Street and Beyond*, in "Educational Research and Evaluation", 18(7), 2012, p. 641–654.
- Luo, M., and Ruan, Q. Y., *Visualizing the Literature of Translanguaging Studies from 2010 to 2023: A Bibliometric Analysis*, in "Open Journal of Social Sciences", 12, 2024, p. 454-475.
- Najarro, I., *What Is Translanguaging and How Is It Used in the Classroom?*, 2023 [online] available from <<https://www.edweek.org/teaching-learning/what-is-translanguaging-and-how-is-it-used-in-the-classroom/2023/07>> [17 December 2025].

Seed, G., *Using Other Languages to Learn English: Translanguaging and What It Means for the English Classroom*, 2024 [online] available from <<https://www.youtube.com/watch?v=7biVa8DPdrg>> [12 November 2025].

Semiante, S. F., and Tian, Z., *Translanguaging: A Pedagogy of Heteroglossic Hope*, in “International Journal of Bilingual Education and Bilingualism”, 26 (8), 2023, p. 919-923.

Thomas, E. M., Siôn, C. G., Jones, B., Lloyd-Williams, S., Dafydd, M., Tomos, Rh., Jones, L. M., Jones, D., Maelor, G., Evans, Rh., and Caulfield, G., *Translanguaging in the Classroom: A Quick Reference Guide for Educators*, National Collaborative Resources: Aberystwyth University and Bangor University, 2022.

Ungvarsky, J., *Translanguaging*, 2025 [online] available from <<https://www.ebsco.com/research-starters/language-and-linguistics/translanguaging>> [4 February 2026].

Zhu, J., and Zhang, J., *Implications of Translanguaging for the Cultivation of Intercultural Communication Competence in Foreign Language Education*, in “Lecture Notes on Language and Literature”, 6 (4), 2023, p. 25-33.

JESS

Analiza performanței modelului de limbaj ChatGPT în aplicarea normelor ortografice, morfologice și de punctuație ale limbii române

Anamaria-Bianca Tonț*

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.10

Analysis of ChatGPT's Performance in Applying Orthographic, Morphological, and Punctuation Norms of the Romanian Language

Abstract:

This study aims to analyze the way in which ChatGPT, an artificial intelligence-based system, applies the norms of the Romanian language in the process of text correction. The research seeks to determine the extent to which the corrections generated by this system comply with the orthographic, morphological, and punctuation norms established by *Gramatica limbii române / The Grammar of the Romanian Language* (2005), *Dicționarul ortografic, ortoepic și morfologic al limbii române / The Orthographic, Orthoepic, and Morphological Dictionary of the Romanian Language* (2021), and *Îndreptar ortografic, ortoepic, morfologic și de punctuație / Orthographic, Orthoepic, Morphological, and Punctuation Guide Book* (2024).

The analysis is based on a corpus of sentences containing deviations from the standard language, for which ChatGPT provides, according to the prompt designed by the authors, both the corrected version and explanations regarding the applied grammatical rules. The evaluation focuses on the formal accuracy of the corrections as well as on the validity of the linguistic justifications. The main objective is to determine the degree of conformity of the generated responses with academic norms and to identify the system's limitations in interpreting and explaining grammatical phenomena.

Keywords: artificial intelligence, ChatGPT, Romanian language, normative grammar, comparative analysis

1. Introducere

În ultimele decenii, integrarea *inteligenței artificiale* (IA)¹ în domeniul lingvisticii a devenit un subiect de interes major datorită

* Lecturer PhD, University of Oradea, teusdea_bianca92@yahoo.com

¹ Inteligența artificială este definită ca „un domeniu al științei calculatoarelor (informaticii) preocupat de construirea de computere și mașini care pot raționa, învăța și acționa într-un astfel de mod care ar necesita în mod normal inteligența umană sau care implică date a căror cantitate (mărime) depășește capacitățile de analiză a oamenilor. IA este o tehnologie care permite computerelor și mașinilor să simuleze învățarea umană,

capacității sistemelor de procesare a limbajului natural de a genera, analiza și corecta texte în diverse limbi. Printre aceste sisteme, ChatGPT, dezvoltat de OpenAI, s-a remarcat prin abilitatea de a produce răspunsuri coerente și de a interacționa fluent în contexte conversaționale complexe. În plan internațional, numeroase studii recente au abordat performanța ChatGPT ca instrument de corectare gramaticală, evaluând atât acuratețea formală a corecturilor, cât și valoarea didactică a feedbackului generat. Dintre acestea, amintim următoarele trei studii:

- Studiul realizat de **Wu et al.** (2023), „ChatGPT or Grammarly? Evaluating ChatGPT on Grammatical Error Correction Benchmark”, propune o evaluare comparativă între ChatGPT, sistemul comercial Grammarly și modelul neuronal GECToR, utilizând corpusurile *CoNLL-2014* și *JFLEG*. Cercetarea demonstrează că, din perspectiva indicatorilor automați (F_{0.5} și GLEU), ChatGPT obține rezultate inferioare modelelor specializate, în special la nivelul propozițiilor lungi și al textelor cu erori multiple. Totuși, analiza calitativă relevă faptul că modelul adoptă o strategie distinctă de corectare, bazată nu doar pe substituția locală, ci pe reformularea globală a frazei, care presupune schimbarea expresiei de suprafață sau a structurii sintactice, menținând totodată corectitudinea gramaticală. Evaluarea umană realizată de Wu et al. evidențiază că modelul generează mai puține cazuri de „under-correction” (sub-corectare) și „mis-correction” (corectare greșită), însă acesta tinde să efectueze mai multe „over-correction” (supra-corectări), modificând expresii corecte din dorința de a reformula textul. Autorii sugerează că „ChatGPT are potențialul de a deveni un instrument valoros pentru corectarea erorilor gramaticale”² (Wu et al., 2023: 5).

- **Schmidt-Fajlik**, în studiul „ChatGPT as a Grammar Checker for Japanese English Language Learners: A Comparison with Grammarly and ProWritingAid” din 2023, explorează utilizarea ChatGPT ca instrument de corectare gramaticală în învățarea limbii engleze de către studenți japonezi. Conform autorului, „ChatGPT oferă cea mai utilă și mai eficientă soluție generală în sprijinirea cursanților japonezi de limba engleză în corectarea gramaticii”³ (Schmidt-Fajlik, 2023: 105). Datele obținute prin chestionarea studenților arată că 95,65 % dintre participanți au considerat că ChatGPT i-a ajutat să-și corecteze textele scrise, ceea ce confirmă valoarea sa practică în mediul academic. Autorul precizează că „deși ChatGPT nu este conceput ca un software de

înțelegerea și rezolvarea problemelor, luarea deciziilor, creativitatea și autonomia” (Adăscăliței, 2025: 21).

² *ChatGPT has the potential to be a valuable tool for GEC.*

³ *ChatGPT provides the most helpful and best overall solution in helping Japanese English Language Learners (ELLs) with their grammar.*

verificare gramaticală, funcționalitatea sa permite totuși utilizarea lui în acest scop”⁴ (Schmidt-Fajlik, 2023: 108), având beneficii reale pentru procesul de redactare asistată și pentru învățarea autonomă.

- Într-o perspectivă complementară, în studiul „The Investigation Related to Application of ChatGPT in Language Teaching” (2024), Li analizează rolul ChatGPT în procesul de predare a limbii chineze ca limbă străină, inclusiv în corectarea greșelilor gramaticale. Autorul notează despre un grup de cercetători care a introdus în ChatGPT propoziții cu erori gramaticale produse de cursanți, solicitând corectarea acestora. Rezultatele au fost surprinzătoare: „ChatGPT a generat corecturi comparabile cu cele realizate de profesori experimentați de limbă chineză, în șapte scenarii diferite de învățare”⁵ (Li, 2024 : 296). Li subliniază că această performanță nu înseamnă că modelul poate înlocui complet profesorii umani. Deși a corectat cu acuratețe numeroase enunțuri, ChatGPT a oferit uneori formulări prea autentice, prea naturale pentru un vorbitor nativ, ceea ce nu este întotdeauna benefic pentru începători. Acest aspect demonstrează că, deși modelul de limbaj posedă o competență lingvistică avansată și poate sprijini semnificativ procesul de învățare gramaticală, el întâmpină dificultăți în a adapta răspunsurile la nivelul cognitiv și lingvistic al studenților. Pentru a depăși această limitare, cercetătorii au reluat experimentul, introducând explicit în conversație constrângerea „pentru începători”. ChatGPT și-a îmbunătățit performanța în trei dintre scenarii, însă în altele diferențele au rămas minime. În concluzie, studiul evidențiază că ChatGPT joacă un rol pozitiv și constructiv în sprijinirea învățării gramaticii și corectării propozițiilor, fără a putea substitui, însă, judecata pedagogică și adaptabilitatea profesorului uman.

Observăm că literatura internațională confirmă că ChatGPT are un potențial real ca instrument de corectare gramaticală, îmbinând competența formală de recunoaștere a erorilor cu o coerență discursivă apropiată de cea umană. Totuși, eficiența sa depinde semnificativ de specificul lingvistic al fiecărei limbi. În acest context, lucrarea de față își propune să investigheze modul în care ChatGPT respectă și aplică normele ortografice, morfologice și de punctuație ale limbii române, în conformitate cu lucrările normative de referință: *Gramatica limbii române* (2005), *Dicționarul ortografic, ortoepic și morfologic al limbii române* (2021) și *Îndreptar ortografic, ortoepic, morfologic și de punctuație* (2024). Scopul principal al cercetării noastre este, cu alte cuvinte, de a determina în ce măsură ChatGPT poate fi un instrument

⁴ Although ChatGPT is not designed as grammar-checking software, its functionality allows it to be used as one.

⁵ ChatGPT produced results that were similar to those of experienced Chinese language teachers in correcting sentences in 7 different scenarios.

fiabil de corectare lingvistică în limba română, capabil să respecte exigențele normei academice. Totodată, lucrarea urmărește să evidențieze fenomenele de eroare sistemică și de interpretare eronată a regulilor, contribuind astfel la înțelegerea raportului dintre corectitudinea formală a producțiilor lingvistice generate de inteligența artificială și capacitatea acesteia de a raționa gramatical. Prin această perspectivă integratoare, cercetarea propune o reflecție asupra relației dintre inteligența artificială și norma lingvistică.

2. ChatGPT-5 vs normele ortografice, morfologice și de punctuație ale limbii române

Corpusul de analiză este alcătuit din enunțuri reprezentative, selectate în funcție de varietatea erorilor identificate (ortografice, morfologice și de punctuație) pentru a surprinde modul în care ChatGPT reacționează la fenomene lingvistice diferite. Cercetarea noastră se bazează, mai exact, pe următoarele cinci enunțuri⁶ care vor conține abateri de la norma literară a limbii române:

1. *Având certitudinea că palavrăgii aceștia nu te agreează, ți-aș sugera să-ți vezi de treabă și să nu-i mai enervezi.*
2. *Fumuriile acvarii care v-i le-am împrumutat săptămâna trecută i-i le-ați dat verișorului vostru ieșan sau încă-s la voi?!*
3. *Dacă le vei spune lui Vlad și lui Andrei că și tu ai aceeași părere, or să creadă că și tu nu-ți mai suporti șefii, niște ditamai bărbați, adunați de prin căminuri deocheate.*
4. *Ce ghidușii ai făcut amice că m-i s-a adus la cunoștință că băntuiești în continuu pe coridoarele vechei tale instituții?!*
5. *După ce gătiți, e bine ca să deschideți geamurile să nu miroase toată casa a mâncare, dar voi faceți cum vreți.*

Pentru fiecare enunț, sistemul a fost instruit, printr-un prompt standardizat, să ofere atât varianta corectată, cât și o justificare explicită a regulilor gramaticale aplicate. Această formulare unitară a instrucțiunii – „Transcrie corect următorul enunț, apoi explică regulile gramaticale aplicate” – a permis obținerea unui set comparabil de rezultate și evaluarea obiectivă a coerenței răspunsurilor generate:

⁶ Enunțurile selectate sunt preluate de la Diana-Maria Roman, *Teste de limba română (greșeli de scriere, punctuație și morfosintaxă, cu scurte comentarii)*, Editura Risoprint, Cluj-Napoca, 2017, p. 10. Utilizarea acestei surse se justifică prin terminologia sa riguroasă și caracterul său normativ, care o recomandă drept bază adecvată pentru o analiză comparativă între corectura umană și cea automată.

Nr.	Enunț inițial	VARIANTĂ ChatGPT-5	VARIANTĂ UMANĂ ⁷
1.	Având certitudinea că palavragii aceștia nu te agrează , și-aș sugera să-ți vezi de treabă și să nu-i mai enervezi.	Având certitudinea că palavragii aceștia nu te agrează , și-aș sugera să-ți vezi de treabă și să nu-i mai enervezi.	Având certitudinea că palavragi aceștia nu te agreează , și-aș sugera să-ți vezi de treabă și să nu-i mai enervezi.
2.	Fumuriile acvarii care v-i le-am împrumutat săptămâna trecută i-i le-ați dat verișorului vostru ieșan sau încă-s la voi?!	Fumurii acvarii care vi le-am împrumutat săptămâna trecută, vi le-ați dat verișorului vostru ieșan sau încă sunt la voi?!	Fumuriile acvarii pe care vi le-am împrumutat săptămâna trecută i le-ați dat verișorului vostru ieșan sau încă-s la voi?!
3.	Dacă le vei spune lui Vlad și lui Andrei că și tu ai aceiași părere, or să creadă că și tu nu-ți mai suportă șefii, niște ditamai bărbați , adunați de prin căminuri deocheate.	Dacă le vei spune lui Vlad și lui Andrei că și tu ai aceeași părere, or să creadă că nici tu nu-ți mai suportă șefii, niște ditamai bărbați , adunați de prin cămine deocheate.	Dacă le vei spune lui Vlad și lui Andrei că și tu ai aceeași părere, o să creadă că nici tu nu-ți mai suportă șefii, niște ditamai bărbații , adunați de prin cămine deocheate.
4.	Ce ghidușii ai făcut amice că m-i s-a adus la cunoștință că bântuiești în continuu pe coridoarele vechei tale instituții?!	Ce ghidușii ai făcut amice , că mi s-a adus la cunoștință că bântuiești în încontinuu pe coridoarele vechii tale instituții?!	Ce ghidușii ai făcut, amice , că mi s-a adus la cunoștință că bântui în încontinuu pe coridoarele vechii tale instituții?!
5.	După ce gățiți, e bine ca să deschideți	După ce gățiți, e bine să deschideți geamurile , să nu	După ce gățiți, e bine să deschideți geamurile să nu

⁷ Corectarea fiecărui enunț îi aparține autoarei Diana-Maria Roman (Roman, 2017: 39-45), însă am verificat constant explicațiile autoarei cu normele actuale, revenind la *Dicționarul ortografic, ortoepic și morfologic al limbii române* (2021) și la *Îndreptar ortografic, ortoepic, morfologic și de punctuație* (2024), lucrări apărute ulterior, pentru a ne asigura că indicațiile din lucrarea-sursă corespund regulilor academice aflate în vigoare.

	<i>geamurile <u>să nu miroase</u> toată casa a mâncare, dar voi faceți cum vreți.</i>	<i>miroasă toată casa a mâncare, dar voi faceți cum vreți.</i>	<i>miroasă toată casa a mâncare, dar voi faceți cum vreți.</i>
--	---	--	--

În cazul sistemelor de inteligență artificială generativă, precum ChatGPT, procesul de corectare a textelor se realizează prin predicții probabilistice bazate pe modele lingvistice antrenate pe corpusuri de mari dimensiuni. Aceste modele nu operează cu reprezentări conceptuale ale categoriilor gramaticale, ci cu relații de coocurență între forme lexicale. Din această cauză, explicațiile oferite de ChatGPT pot reproduce terminologia specifică gramaticii normative, însă fără o înțelegere reală a statutului morfologic sau sintactic al termenilor utilizați. Rezultatul este o aparentă corectitudine formală, însoțită uneori de justificări incoerente, redundante sau contradictorii, fenomen denumit în literatura de specialitate *halucinație lingvistică*.

Pentru a evalua validitatea explicațiilor generate, analiza noastră urmărește atât conformitatea cu regulile academice, cât și fidelitatea conceptuală față de logica gramaticală internă a limbii române. Din perspectivă metodologică, sunt avute în vedere trei criterii:

- exactitatea identificării fenomenului gramatical (recunoașterea tipului de eroare și a categoriei implicate);
- corectitudinea aplicării regulii (dacă modelul propune soluția normativă corespunzătoare);
- relevanța explicației (gradul în care justificarea reflectă o înțelegere corectă a mecanismului gramatical).

Prin urmare, scopul nu este doar de a determina dacă ChatGPT „știe” regula, ci de a observa cum o explică, dacă recurge la definiții adecvate, dacă stabilește corect relațiile de acord, regim sau articulare și dacă evită confuziile. Astfel, fiecare răspuns generat de către chatbot trebuie confruntat cu varianta corectată de un specialist uman și validat conform lucrărilor de referință – *Gramatica limbii române* (2005), *Dicționarul ortografic, ortoepic și morfologic al limbii române* (2021) și *Îndreptar ortografic, ortoepic, morfologic și de punctuație* (2024). Această analiză de tip calitativ-comparativ permite o examinare nuanțată a competenței gramaticale artificiale, oferind o perspectivă complexă asupra modului în care un model statistic (antrenat pe corpusuri textuale generaliste, fără competență metalingvistică autentică) poate imita raționamentul gramatical uman. Analiza explicațiilor furnizate de ChatGPT are la bază premisa că acuratețea unei corecturi lingvistice nu depinde exclusiv de forma finală a enunțului, ci și de coerența raționamentului care o justifică. În contextul procesării automate a limbii, corectitudinea formală poate fi atinsă prin recunoaștere statistică a tiparelor, însă competența metalingvistică (înțeleasă ca abilitate de a

interpreta și argumenta aplicarea regulilor gramaticale) presupune un nivel superior de abstractizare, specific exclusiv vorbitorului uman. Analiza comparativă a fiecărui enunț oferă o imagine detaliată asupra capacității modelului de a transpune cunoașterea normativă în raționament explicativ, relevând diferența fundamentală dintre *corectura algoritmică* și *argumentarea lingvistică propriu-zisă*.

Primul enunț oferit lui ChatGPT spre corectare conține două greșeli:

<i>Enunț inițial</i>	<i>Varianta ChatGPT</i>	<i>Varianta umană</i>
<i>Având certitudinea că <u>palavragii</u> aceștia nu te <u>agrează</u>, ți-aș sugera să-ți vezi de treabă și să nu-i mai enervezi.</i>	<i>Având certitudinea că <u>palavragii</u> aceștia nu te <u>agrează</u>, ți-aș sugera să-ți vezi de treabă și să nu-i mai enervezi.</i>	<i>Având certitudinea că <u>palavragi</u> aceștia nu te <u>agrează</u>, ți-aș sugera să-ți vezi de treabă și să nu-i mai enervezi.</i>

La analiza acestui enunț, ChatGPT nu a semnalat nicio abatere de la norma limbii române, considerându-l corect. În consecință, sistemul a oferit o explicație justificativă a formei utilizate, detaliind de ce structurile lingvistice din enunț ar fi corecte: „Pluralul substantivului *palavragiu* se formează cu *-ii*; primul *i* face parte din rădăcina, iar al doilea din desinența de plural. Acordul se face cu pronumele *aceștia*.” ChatGPT evidențiază aspectul morfologic general al pluralizării substantivelor masculine terminate în *-iu*, precizând că pluralul se formează prin adăugarea terminației *-ii* (*palavragiu* → *palavragii*), „conform regulii aplicabile și altor cuvinte de același tip, precum *refugiu* → *refugii* sau *târziu* → *târzii*”. În explicarea regulii formării pluralului substantivelor masculine terminate în *-iu*, sistemul a oferit un exemplu eronat: *târziu* → *târzii*. *Târziu* nu este substantiv, forma *târzii* fiind un plural adjectival. Într-adevăr, primul *i* face parte din radicalul substantivului *palavragiu* și cel de-al doilea *i* reprezintă desinența de plural (*palavragii*), însă ce nu „știe” chatbotul este că „un substantiv comun antepus unui adjectiv pronominal demonstrativ de apropiere apare determinat definit: *fata aceasta*, spre deosebire de situațiile antepunerii adjectivului demonstrativ substantivului: *această fată* (GBLR, 2016, p. 134). Astfel, cel de-al treilea *i* este expresia articolului determinativ definit” (Roman, 2017: 39).

De asemenea, ChatGPT acceptă că „nu te *agrează*” este forma corectă deoarece are sufixul verbal *-ează*, specific verbelor de conjugarea I cu *-ez*. Din nou, chatbotul aplică parțial o regulă gramaticală, omițând faptul că „în limba română, la unele verbe de conjugarea I, cele care au radicalul (rădăcina) cu finala vocalică *-e-*, acolo unde apare sufixul gramatical *-ez*, la indicativ, conjunctiv prezent și imperativ, forma verbală se scrie cu doi *e*, deoarece primul *e* face parte din radical

(rădăcină), cel de-al doilea face parte din structura sufixului gramatical” (Roman, 2017: 39). Deci, ChatGPT nu a fost capabil să corecteze niciuna dintre cele două greșeli.

🏠 > ChatGPT 5 ▾

Transcrie corect următorul enunț, apoi explică regulile gramaticale aplicate: Având certitudinea că palavrăgii aceștia nu te agrează, ți-aș sugera să-ți vezi de treabă și să nu-i mai énervezi.

✅ Formă corectă conform normelor actuale (DOOM3, 2021):

Având certitudinea că palavrăgii aceștia nu te agrează, ți-aș sugera să-ți vezi de treabă și să nu-i mai énervezi.

Imaginea 1

În enunțul al doilea sunt patru greșeli:

Enunț inițial	Varianta ChatGPT	Varianta umană
<i>Fumuriile acvarii <u>care</u> <u>v-i</u> le-am împrumutat săptămâna trecută <u>i-i</u> le-ați dat verișorului vostru <u>ieșan</u> sau încă-s la voi?!</i>	<i><u>Fumurii</u> acvarii <u>care</u> vi le-am împrumutat săptămâna trecută, <u>vi</u> le-ați dat verișorului vostru <u>ieșean</u> sau încă sunt la voi?!</i>	<i><u>Fumuriile</u> acvarii <u>pe care</u> vi le-am împrumutat săptămâna trecută <u>i</u> le-ați dat verișorului vostru <u>ieșean</u> sau încă-s la voi?!</i>

„*Fumurii*, nu *fumuriile*” este răspunsul generat de chatbot. Explicația oferită de ChatGPT pentru forma *fumurii* (*acvarii*) pornește de la identificarea adjectivului *fumuriu*. Sistemul precizează că adjectivul trebuie să se acorde în gen, număr și caz cu substantivul *acvarii*, „un substantiv neutru al cărui plural are aceeași formă ca la masculin”. Astfel, varianta considerată corectă este *fumurii acvarii*, întrucât ambele elemente sunt la plural. Forma *fumuriile* este considerată greșită „*fumuriile* ar fi o formă greșită, prin confuzie cu un substantiv articulat”, ceea ce este o halucinație a chatbotului. *Fumuriile* nu este un substantiv articulat, așa cum crede ChatGPT, ci un adjectiv care apare articulat atunci când este antepus unui substantiv-subiect. Apoi, ChatGPT nu identifică absența flectivului *pe* înaintea relativului *care*, pronume cu două roluri esențiale: la nivel interpropozițional, introduce propoziția subordonată atributivă, iar la nivel intrapropozițional, funcționează ca element morfosintactic autonom. „Când are funcție sintactică de complement direct este însoțit de flectivul *pe* întotdeauna, indiferent dacă substituie un substantiv personal sau non-personal (GBLR, 2016, p. 172). Verbul *a împrumuta* este unul tranzitiv, tranzitivitatea fiind confirmată de apariția pronumelui personal propriu-zis, formă neaccentuată, conjunctă, plural, neutru, în Ac, *le-*” (Roman, 2017: 40). ChatGPT

explică în mod corect că forma *vi* reprezintă un pronume personal în dativ, plural (*vouă*), motiv pentru care structura corectă este „*vi (le-am împrumutat)*”. Sistemul extinde în mod greșit utilizarea pronumelui *vi* pe poziția unui complement indirect dublant al unui substantiv comun, deci dublarea este posibilă numai printr-o formă de persoana a III-a: verișorului → *lui (i)*.

Chatbotul își dovedește „abilitățile” lingvistice în scrierea corectă a adjectivului *ieșean*, care, după cum menționează și sistemul, este derivat din *Iași*, cu sufixul *-ean*. Într-adevăr, sufixul de apartenență locală *-ean* se scrie și se pronunță cu *e* după consoane, inclusiv *j, s, f, z, v*. Prin urmare, sistemul a corectat două greșeli și a considerat corect enunțul având încă trei greșeli.

☰ > ChatGPT 5 ▾

Transcrie corect următorul enunț, apoi explică regulile gramaticale aplicate: Fumuriile acvarii care v-i le-am împrumutat săptămâna trecută i-i le-ați dat verișorului vostru ieșan sau încă-s la voi?!

✅ Formă corectă conform normelor actuale (DOOM3, 2021):

Fumurii acvarii care vi le-am împrumutat săptămâna trecută, vi le-ați dat verișorului vostru ieșean sau încă sunt la voi?!

Imaginea 2

Cinci greșeli sunt cuprinse în următorul enunț propus:

<i>Enunț inițial</i>	<i>Varianta ChatGPT</i>	<i>Varianta umană</i>
<i>Dacă le vei spune lui Vlad și lui Andrei că și tu ai aceiași părere, or să creadă că și tu nu-ți mai suportă șefii, niște ditamai bărbați, adunați de prin căminuri deocheate.</i>	<i>Dacă le vei spune lui Vlad și lui Andrei că și tu ai aceeași părere, or să creadă că și tu nu-ți mai suportă șefii, niște ditamai bărbați, adunați de prin cămine deocheate.</i>	<i>Dacă le vei spune lui Vlad și lui Andrei că și tu ai aceeași părere, o să creadă că nici tu nu-ți mai suportă șefii, niște ditamai bărbații, adunați de prin cămine deocheate.</i>

ChatGPT identifică și corectează dezacordul din secvența *aceiași părere*, indicând forma normativă *aceeași*. Sistemul explică faptul că termenul provine din pronumele demonstrativ *acela*, de la care se formează femininul singular *aceea*, urmat de sufixul de identitate *-și*. Întrucât substantivul *părere* este feminin singular, pronumele de întărire trebuie, la rândul său, să fie la feminin singular, rezultând construcția corectă *aceeași părere*. ChatGPT subliniază, de asemenea, că forma *aceiași* este specifică masculinului plural, putând apărea doar în

combinații de tipul *aceiași oameni*. În concluzie, explicația, evidențiază regula de acord: pronumele și adjectivul pronominal demonstrativ de identitate (*același, aceeași, aceiași, aceleași*) se acordă în gen și număr cu substantivul determinat. Considerăm că utilă ar fi menționarea identității sonore a demonstrativului de identitate feminin singular cu cel de masculin plural, adică rostim *ia* chiar și atunci când scrierea este cu *ea*: *aceeași fată*, dar *aceiași oameni*. În continuare, sistemul trece peste corectarea indicativului viitor colocvial, din a cărui structură fac parte auxiliarul invariabil *o* și conjunctivul prezent al verbului de conjugat. Apoi, chatbotul nu recunoaște prezența obligatorie a semiadverbului negativ *nici* înaintea formei negative a verbului, „pentru a respecta dubla negație specifică limbii române” (Roman, 2017: 41). Greșit, adică fără articol hotărât, este redat și substantivul comun postpuse adjectivului propriu-zis *ditamai*.

☰ > ChatGPT 5 ▾

Transcrie corect următorul enunț, apoi explică regulile gramaticale aplicate: Dacă le vei spune lui Vlad și lui Andrei că și tu ai aceeași părere, or să creadă că și tu nu-ți mai suportți șefii, niște ditamai bărbați, adunați de prin căminuri deocheate.

✅ Formă corectă conform normelor actuale (DOOM3, 2021):

Dacă le vei spune lui Vlad și lui Andrei că și tu ai aceeași părere, or să creadă că și tu nu-ți mai suportți șefii, niște ditamai bărbați, adunați de prin cămine deocheate.

Imaginea 3

Cel de-al patrulea enunț supus analizei conține cinci greșeli:

<i>Enunț inițial</i>	<i>Varianta ChatGPT</i>	<i>Varianta umană</i>
<i>Ce ghidușii ai făcut amice că m-i s-a adus la cunoștință că bântuiești în continuu pe coridoarele vechei tale instituții?!</i>	<i>Ce ghidușii ai făcut, amice, că mi s-a adus la cunoștință că bântuiești încontinuu pe coridoarele vechii tale instituții?!</i>	<i>Ce ghidușii ai făcut, amice, că mi s-a adus la cunoștință că bântui încontinuu pe coridoarele vechii tale instituții?!</i>

Chatbotul izolează corect vocativul *amice* prin virgule, menționând că „vocativul substantivului amic (masculin, ‘prieten’) este *amice*” și că, în cazul substantivelor masculine terminate în consoană, vocativul se formează prin adăugarea terminației *-e* (*frate* → *frate!* / *amic* → *amice!*). De asemenea, acesta notează este o adresare directă. Explicația umană, în schimb, are un caracter mai analitic și se raportează explicit la nivel morfologic și sintactic, precizând că *amice* este un substantiv comun în cazul vocativ (V, singular) și că, „fiind intercalat în

structura enunțului, se izolează prin pereche de virgule” (Roman, 2017: 41). În continuare, ChatGPT exclude structura greșită *m-i s-a adus* și propune forma corectă *mi s-a adus*. Sistemul oferă o explicație funcțională, orientată spre uz: descompune construcția în elementele sale (*mi* = pronume personal, dativ de persoana I singular; *s-a* = pronume reflexiv + auxiliar al perfectului compus) și precizează regula practică potrivit căreia „cratima apare doar între *s* și *a*, nu între *mi* și *s-a*, iar pronumele neaccentuat *mi* se scrie legat de verbul auxiliar fără cratimă, dacă între ele nu se produce elidare”. Analiza umană abordează construcția dintr-o perspectivă morfologică riguroasă, clasificând forma *mi* drept „pronume personal propriu-zis, formă neaccentuată, neconjunctă, la dativ singular, persoana I” (Roman, 2017: 41). ChatGPT nu corectează forma greșită a verbului *a băntui*, explicând că „verbul *a băntui*, persoana a II-a singular, indicativ prezent: *tu băntuiești*”, ceea ce reprezintă o eroare gramaticală, forma corectă este *tu băntui* - un verb de conjugarea a IV-a, cu finala *-i*, precedată de *-u-*, „nu apare cu sufixul gramatical *-esc* la indicativ prezent” (Roman, 2017: 41). Observăm că ChatGPT oferă o interpretare greșită bazată pe analogie cu alte verbe terminate în *-i*; deși susține că redă „forma corectă conform normelor actuale (DOOM3, 2021)”, acest lucru nu se întâmplă. Privitor la distincția dintre formele *încontinuu* și *în continuu*, sistemul indică forma corectă *încontinuu* și formulează o explicație funcțională, axată pe sens și pe regula de uz: precizează că *încontinuu* este un adverb care înseamnă „neîncetat, fără oprire”, în timp ce *în continuu* reprezintă o îmbinare liberă cu valoare adverbială, de tip circumstanțial („în mod continuu”). Acesta rezumă regula ortografică printr-o formulare generală: „se scrie legat când are sens adverbial temporal (*neîntrerupt*)”. ChatGPT arată că substantivul *instituție* este feminin singular și că articolul hotărât de genitiv-dativ se exprimă prin terminația *-ii*, aplicată și adjectivului *vechi*. Într-adevăr, adjectivul *vechi* are două forme flexionare (*vechi*, *veche*), iar în acord cu substantivul feminin *instituții* (genitiv, singular) apare cu **formă articulată de genitiv-dativ**, „constituită din forma de plural, la care se adaugă articolul determinativ definit specific femininelor, la singular, GD: *vechi + i*” (Roman, 2017: 42).

☰ > ChatGPT 5 ▾

Transcrie corect următorul enunț, apoi explică regulile gramaticale aplicate: Ce ghiduşii ai făcut amice că m-i s-a adus la cunoştiinţă că băntuieşti în continuu pe coridoarele vechi tale instituţii?!

✅ Formă corectă conform normelor actuale (DOOM3, 2021):

Ce ghiduşii ai făcut, amice, că mi s-a adus la cunoştiinţă că băntuieşti încontinuu pe coridoarele vechii tale instituţii?!

Imaginea 4

Ultimul enunț supus corecturii cu ChatGPT are două greșeli:

Enunț inițial	Varianta ChatGPT	Varianta umană
După ce gătiți, e bine ca să deschideți geamurile să nu miroase toată casa a mâncare, dar voi faceți cum vreți.	După ce gătiți, e bine să deschideți geamurile, să nu miroase toată casa a mâncare, dar voi faceți cum vreți.	După ce gătiți, e bine să deschideți geamurile să nu miroasă toată casa a mâncare, dar voi faceți cum vreți.

Sistemul identifică ambele erori. Pentru prima greșeală, ChatGPT indică forma corectă *e bine să*, afirmând că „*e bine să* este construcția firească, iar *ca să* introduce în o propoziție finală (*pentru a*), iar nu o propoziție completivă subiectivă”. Sistemul mai adaugă faptul că „după expresii impersonale de tipul *e bine*, *e recomandat*, *e necesar*, *e indicat*, se folosește *să*, nu *ca să*”. Într-adevăr, subiectiva care urmează după o expresie verbală impersonală „în lipsa intercalărilor, trebuie introdusă prin *să*, nu *ca să*”; în absența intercalărilor, *ca să* poate introduce doar propoziții circumstanțiale. De asemenea, chatbotul identifică în mod corect forma de conjunctiv prezent, persoana a III-a singular a verbului *a miroși*: *să miroasă*.

ChatGPT 5

După ce gătiți, e bine ca să deschideți geamurile să nu miroase toată casa a mâncare, dar voi faceți cum vreți.

Formă corectă conform normelor actuale (DOOM3, 2021):

După ce gătiți, e bine să deschideți geamurile, ca să nu miroasă toată casa a mâncare, dar voi faceți cum vreți.

Imaginea 5

Analiza celor cinci enunțuri evidențiază o discrepanță semnificativă între competența corectivă formală a modelului ChatGPT și capacitatea sa de interpretare metalingvistică. Modelul reușește, în majoritatea cazurilor, să identifice și să corecteze erorile de suprafață (în special cele de ortografie și punctuație) demonstrând o eficiență ridicată în recunoașterea tiparelor lexicale. Cu toate acestea, în situațiile care implică fenomene morfologice complexe, acorduri gramaticale subtile sau relații sintactice dependente de context, sistemul întâmpină dificultăți majore. Explicațiile furnizate sunt adesea generale, incomplete sau afectate de confuzii de categorie gramaticală, ceea ce denotă lipsa unui

mecanism intern de raționament lingvistic. ChatGPT reușește să reproducă limbajul descriptiv al gramaticii normative, însă fără a integra principiile logice care guvernează structura limbii române. În consecință, modelul nu poate justifica în mod consecvent deciziile sale de corectare, ci doar le însoțește de raționamente aproximative, extrase probabilistic din corpusul său de antrenare. Această limitare confirmă natura *asociativă* și *probabilistă* a inteligenței artificiale generative, care mimează competența lingvistică fără a o deține propriu-zis. Rezultatele obținute subliniază, astfel, nevoia unei abordări prudente în utilizarea modelelor AI ca instrumente de verificare gramaticală pentru limba română. Deși ChatGPT oferă o bază utilă pentru exerciții de autocorectare și pentru învățarea asistată a normei, validarea explicațiilor sale necesită, în mod obligatoriu, intervenția unui specialist uman. Rezultatele obținute în urma experimentului au permis identificarea principalelor tipuri de reacții lingvistice manifestate de modelul ChatGPT în raport cu normele gramaticale ale limbii române. Analiza comparativă între varianta automată și cea umană a relevat o performanță inegală, oscilând între corecturi perfect conforme cu norma și erori de interpretare cauzate de generalizarea excesivă a regulilor.

Din cele cinci enunțuri testate, ChatGPT a reușit să corecteze integral doar un singur enunț, să realizeze corecturi parțiale în trei cazuri și să ofere o corectură complet eronată într-un caz. Acest rezultat indică o acuratețe formală de aproximativ **60%**, dar o acuratețe explicativă semnificativ mai redusă, estimată la **sub 40%**, dacă se ia în considerare validitatea justificărilor gramaticale furnizate. Din punct de vedere tipologic, sistemul a demonstrat o **eficiență crescută în corectarea abaterilor ortografice**, dar a prezentat **deficiențe evidente în domeniul morfologiei flexionare și al sintaxei**. Dificultățile majore s-au înregistrat în următoarele arii:

- acordul dintre substantiv și adjectiv în contextul demonstrativului de identitate (ex. *aceiași părere* → *aceeași părere*);
- articularea substantivelor antepuse adjectivului demonstrativ (*palavragiilor aceștia*);
- recunoașterea necesității flectivului *pe* înaintea pronumelui relativ cu funcție de complement direct;
- aplicarea dublei negații (*nici... nu*) și utilizarea formelor verbale colocviale (*or să creadă* în loc de *o să creadă*).

În ceea ce privește calitatea explicațiilor gramaticale, ChatGPT tinde să reproducă definiții sau exemple standard, preluate probabil din surse didactice, fără a distinge între categoriile gramaticale implicate. Spre exemplu, sistemul identifică corect regula de formare a pluralului pentru *palavragiu* → *palavragii*, dar oferă, ca justificare, exemplul *târziu* → *târzii*, confundând un substantiv cu un adjectiv. Aceste confuzii

demonstrează caracterul asimilativ, nu deductiv, al raționamentului său lingvistic: modelul nu înțelege structura gramaticală, ci o reproduce pe baza frecvenței aparițiilor. Totuși, trebuie remarcat faptul că ChatGPT manifestă o consistență terminologică remarcabilă, utilizând conceptele lingvistice corecte (radical, sufix, desinență, acord, articol hotărât), ceea ce îl diferențiază de alte instrumente automate de corectare. Această caracteristică îl recomandă ca instrument didactic auxiliar, util pentru verificarea rapidă a unor forme lingvistice de bază, cu condiția ca explicațiile sale să fie interpretate critic de către utilizator.

În ansamblu, discuția evidențiază faptul că performanța ChatGPT în aplicarea normelor limbii române se situează la un nivel intermediar: sistemul corectează, dar nu explică în mod consistent sau explică, dar fără garanția corectitudinii. Această disonanță între competența formală și cea explicativă delimitează clar limitele actuale ale inteligenței artificiale în domeniul lingvisticii normative și deschide perspectiva unor cercetări viitoare dedicate optimizării interfeței dintre analiza statistică și raționamentul gramatical propriu-zis.

Concluzie

Cercetarea de față demonstrează că performanța modelului de limbaj ChatGPT în aplicarea normelor ortografice, morfologice și de punctuație ale limbii române este una parțial satisfăcătoare, cu rezultate semnificativ mai bune în zona corecturilor de suprafață decât în domeniul analizei metalingvistice. De multe ori, modelul se dovedește eficient în identificarea și remedierea erorilor de natură ortografică și de punctuație, însă este instabil în interpretarea și explicarea fenomenelor morfologice și sintactice complexe. Analiza comparativă dintre varianta ChatGPT și cea propusă de specialistul uman pune în lumină faptul că deși sistemul poate reproduce norma literară în cazurile standardizate, acesta întâmpină dificultăți atunci când necesită raționament logic și înțelegerea contextuală a regulilor. Explicațiile gramaticale furnizate de model, adesea coerente la nivel formal, nu sunt întotdeauna corecte din punct de vedere teoretic, fapt ce confirmă caracterul probabilist al raționamentului său lingvistic. În mod frecvent, ChatGPT înlocuiește înțelegerea reală a normei cu o aproximare bazată pe frecvența asocierilor lexicale, fenomen specific procesării automate a limbajului natural.

În plan teoretic, cercetarea confirmă că inteligența artificială de tip generativ nu deține o competență lingvistică autentică, ci doar o capacitate de simulare a acesteia. Această constatare deschide direcții viitoare de cercetare privind adaptarea modelelor de limbaj la specificul gramatical al limbilor flexionare, precum româna, și integrarea unor componente metalingvistice explicite în arhitectura lor. Prin urmare, ChatGPT nu trebuie perceput ca un substitut al expertizei lingvistice,

limitele sale actuale confirmând, în mod paradoxal, valoarea competenței umane și necesitatea discernământului lingvistic al vorbitorului.

REFERINȚE:

*** Academia Română. Institutul de Lingvistică „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, *Dicționar ortografic, ortoepic și morfologic al limbii române* [DOOM 3], ediția a treia revăzută și adăugită, București, Editura Univers Enciclopedic, 2021.

*** Academia Română. Institutul de Lingvistică „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, *Gramatica limbii române* [GALR], ediția a III-a, București, Editura Academiei Române, 2005.

*** Academia Română, Institutul de Lingvistică „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, *Gramatica de bază a limbii române* [GBLR], București, Editura Univers Enciclopedic Gold, 2016.

*** Academia Română, Institutul de Lingvistică „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, *Îndreptar ortografic, ortoepic, morfologic și de punctuație*, București, Editura Univers Enciclopedic Gold, 2024.

Adăscăliței, Adrian, *Introducere în utilizarea inteligenței artificiale în educație: STEAM – predare, învățare și atestare*, Iași, Editura Polirom, 2025.

Roman, Diana-Maria, *Teste de limba română (greșeli de scriere, punctuație și morfosintaxă, cu scurte comentarii)*, Cluj-Napoca, Editura Risoprint, 2017.

Schmidt-Fajlik, R. *ChatGPT as a Grammar Checker for Japanese English Language Learners: A Comparison with Grammarly and ProWritingAid*, în „AsiaCALL Online Journal”, 14(1), 2023, p. 103-116, disponibil pe <https://asiacall-acoj.org/index.php/journal/article/view/29/16>, accesat la 22.10.2025.

Wu, X., et al., *ChatGPT or Grammarly? Evaluating ChatGPT on Grammatical Error Correction Benchmark*, DOI: 10.48550/arXiv.2303.13648, disponibil pe https://www.researchgate.net/publication/369231936_ChatGPT_or_Grammarly_Evaluating_ChatGPT_on_Grammatical_Error_Correction_Benchmark, accesat la 22.10.2025.

ISS

SOCIAL AND EDUCATIONAL STUDIES

ESS

Diaspora slovenă din Argentina: paradigme identitare

Sergiu Lozinschi*

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.11

The Slovene Diaspora in Argentina: Identity Paradigms

Abstract:

A series of traumatic socio-political events during the 20th century determined the emigration of a significant number of Slovenians to Argentina, from all social categories, a lot of them intellectuals, artists, or writers who kept on writing in exile and built literary careers outside their homeland. This article presents and analyzes the historical circumstances of Slovenian emigration, the way they organize their community and socio-cultural life, the dynamic process of identity formation, the mechanisms for constructing and preserving “Slovenity” within Argentine society, the cultural and literary representations and practices related to their country of origin, and the characteristics of literature written by the so-called Slovenian political emigrants in Argentina.

Keywords: diaspora, political emigration, anticommunism, Slovenity, Slovenian culture

Introducere

Exilul și diaspora slavă sunt fenomene sociale complexe, cu o gamă largă de semnificații, care depășesc simpla abordare în termeni de „dispersare” a unui grup și de formare a unui cadru de apartenență, menit să asigure construirea identității diasporice. Literatura de specialitate consacrată temei exilului a pus în evidență faptul că:

Secolul XX este secolul exilurilor slavilor de sud. Schimbările geopolitice care au afectat Sudul slav, regenerarea [...] în state cu viabilitate îndoielnică, așa cum s-a observat de-a lungul secolului, crizele economice atât ale vechilor, cât și ale noilor state, prăbușirea regimurilor comuniste și războaiele care au urmat au dus la valuri de exiluri și emigrări [...] (Juez Gálvez, 2011: 177).

O suită de evenimente socio-politice traumatizante din secolul XX au determinat emigrarea în Argentina a unui număr semnificativ de sloveni din toate categoriile sociale, mulți dintre ei intelectuali, clerici, artiști ori scriitori care au continuat să creeze în exil și și-au creat o carieră artistică și literară în afara patriei lor.

* Independent Researcher, sergiu.lozinschi01@gmail.com

Publicațiile editate de-a lungul a peste trei decenii de Institutul Sloven pentru Emigrație și Imigrație au contribuit la cercetarea sistematică și aprofundată a problemelor emigrației și diasporei slovene. Cele mai importante dintre acestea sunt o monografie despre emigrația în America de Sud, publicată în colecția *Migrații (Migracije)*, și revista științifică bilingvă „Două Patrii” („Dve domovini”), în care au apărut numeroase articole care au abordat emigrația slovenă dintr-o perspectivă multidisciplinară.

Pornind de la rezultatele acestor cercetări și ale studiilor relevante elaborate în mediile academice din Slovenia și Argentina, vom prezenta și analiza circumstanțele istorice ale emigrării slovenilor, organizarea comunității și viața socio-culturală a acestora, procesul dinamic de formare a identității, mecanismele de construire și conservare a „slovenității” în cadrul societății argentinene, reprezentările și practicile culturale și literare legate de țara lor de origine și caracteristicile literaturii create de așa numiții emigranți politici sloveni din Argentina. Prin acest demers intenționăm implicit să conturăm posibile direcții de studiu pentru sociologii, hispaniștii și slaviștii români interesați de fenomenul complex al diasporei și de relațiile culturale hispano-slave.

Context istoric. Etapele emigrării slovenilor în Argentina

Slovenia a făcut parte din diverse state multinaționale până la declararea independenței sale în 1991. Până în 1914 a făcut parte din Imperiul Austro-Ungar, iar în perioada interbelică slovenii s-au alăturat Regatului Sârbilor, Croaților și Slovenilor, care în 1929 și-a schimbat numele în Regatul Iugoslaviei. După Primul Război Mondial, o mare parte a teritoriului sloven a fost împărțit între Italia, Austria și Ungaria, Italiei revenindu-i, ca urmare a Tratatului de la Rapallo din 1920, litoralul Sloveniei (Primorska). Guvernul italian a implementat o politică de deznaționalizare în rândul minorității etnice slovene din zonă, ceea ce i-a determinat pe mulți sloveni să emigreze peste ocean. La sfârșitul celui de-Al Doilea Război Mondial se produce o nouă reconfigurare geopolitică, în urma căreia Slovenia a devenit parte a Republicii Socialiste Federative Iugoslavia, declarată oficial la 29 noiembrie 1945. Astăzi, populația Sloveniei numără două milioane de locuitori, iar în afara granițelor țării trăiesc aproximativ șase sute de mii de sloveni, unii ca minorități etnice în Italia, Austria și Ungaria, alții împrăștiați în întreaga lume ca emigranți.

Prima emigrare a slovenilor în Argentina a avut loc în 1878, ca urmare a politicii guvernului argentinian de încurajare a populării și civilizării pampasului cu imigranți europeni. La acea dată au sosit în Argentina aproximativ două sute de persoane, care au fost trimise în zona de graniță cu Paraguayul, unde o parte dintre acestea au rezistat

conflictelor armate constante și au contribuit la fondarea orașului Formosa. Acești imigranți s-au adaptat noului mod de viață, s-au dedicat creșterii vitelor și au devenit adevărați *gauchos* sloveni, iar descendenții lor sunt complet contopiți cu argentinienii.

De-a lungul secolului XX, s-au produs două valuri majore de emigrare a slovenilor în Argentina: unul în timpul crizei economice și politice dintre anii 1920 și 1930, iar un altul după cel de-Al Doilea Război Mondial, provocat de teama față de noul regim iugoslav. Unii autori (Toplak, 2008; Žigon, 1997 și 2001) prezintă aceste două valuri de exil diferențiate strict în emigrare economică, respectiv emigrare politică.

În cazul primului val, slovenii din Primorska au fost nevoiți să emigreze pentru a evita criza economică a epocii și persecuțiile regimului fascist italian, asimilarea prin italianizarea numelor, presiunea socială, confiscarea proprietăților și interzicerea limbii. Se estimează că în această decadă au ajuns în Argentina, cu pașapoarte italiene, aproximativ 30.000 de sloveni, majoritatea cu educație modestă, muncitori și țărani.

Emigrația slovenă de după cel de-Al Doilea Război Mondial a fost de natură politică: odată cu retragerea trupelor germane, slovenii care luptaseră alături de naziști sau colaboraseră cu aceștia – așa-numiții *domobranci* („Apărătorii Căminului Sloven”) – și familiile lor au fost forțați să fugă. În primii ani s-au stabilit în taberele de refugiați din Austria și Italia, răstimp în care s-au organizat foarte bine și au creat școli, slujbe, clinici, un cadru propice pentru evenimente culturale etc. Erau foarte conservatori și fideli valorilor tradiționale, cum ar fi familia, patria, ordinea, credința catolică etc. Cea mai mare parte a acestor refugiați a ales ulterior calea exilului peste ocean, dar alții s-au predat britanicilor, care i-au încredințat autorităților iugoslave și au sfârșit asasinați și îngropați în gropi comune. Odată cu *domobranci* au fugit și opozații comunismului, de teama persecuției și a represaliilor noului regim. Potrivit unui studiu sociologic: „În timpul cercetărilor de teren o parte dintre interlocutori au afirmat că unele grupuri slovene au aderat la cauza nazistă, în timp ce alții au declarat că singurul punct comun cu germanii era lupta împotriva bolșevismului și a sovietizării Sloveniei” (Molek, 2013: 43).

Guvernul lui Juan Domingo Perón a acordat emigranților sloveni 10.000 de permise de ședere, după o selecție prealabilă la Consulatul Argentinei de la Viena. Factorii care au facilitat primirea acestui contingent numeros de imigranți au fost faptul că aceștia reprezentau o forță de muncă înalt calificată, majoritatea fiind intelectuali, aveau aceeași religie (catolică) ca a argentinienilor și împărtășeau aceeași ideologie politică cu cea promovată de Perón, care simpatiza cu fascismul și nazismul, iar după cel de-Al Doilea Război Mondial a luptat împotriva comunismului și a interzis toate mișcărilor de stânga. Așa se explică de ce Argentina a fost una dintre puținele țări care au acceptat

familii întregi, cu condiția ca acestea să nu aibă o orientare de stânga și să înceteze activitatea politică (Toplak, 2008; Žigon, 1997 și 2001). Refugiații care s-au exilat în Argentina între 1949 și 1955 s-au stabilit preponderent în Buenos Aires și în zona sa metropolitană, dar și în Mendoza și Bariloche, unde au format o comunitate etnică interconectată, compactă și închisă, convinși fiind că regimul comunist iugoslav nu va dura, iar exilul lor va fi temporar.

Situația slovenilor din Argentina. *Argentinitate, slovenitate* și „miracolul sloven”

În contextul analizei de față se impun câteva precizări referitoare la provocările de început ale lumii noi în care au ajuns acești emigranți, la realitățile societății argentinienne în primele decenii ale secolului trecut și la conceptul de *argentinitate*, având în vedere faptul că modelele de identitate argentiniană care au prevalat în fiecare etapă a istoriei țării au fost susținute ferm și activ de stat. Situația slovenilor la sosirea în Argentina a fost sintetizată astfel:

Slovenii au intrat în țară ca migranți. Acești refugiați au sosit fără bani, iar guvernul argentinian le-a oferit cincizeci de pesos și cazare la Hotelul Imigranților, unde au stat până când au găsit un loc în care să trăiască. Cu această oportunitate oferită de statul argentinian au avut o bază pentru a studia, a munci, a-și obține propria locuință și a-și întemeia familii. Rolul ajutorului reciproc era foarte important: o vorbă pusă de un sloven pentru un compatriot era cea mai bună recomandare. [...] în același timp, au alocat bani pentru construirea de centre culturale și religioase în Buenos Aires, orașe din zona metropolitană a acestuia, Mendoza și San Carlos de Bariloche (Cicogna, 2009: 57).

Proiectul autorităților de „argentinizare” a imigranților, strategiile de uniformizare culturală create și perfecționate de statul argentinian, în special prin școlarizarea gratuită și mizând pe dorința acestora de integrare și ascensiune socială, au pus o presiune deosebită asupra noilor veniți, indiferent de țara lor de proveniență. În lucrarea intitulată *Genealogia argentinității*, (*Genealogía de la argentinidad*), Luis García Fanlo identifică cartea *Patria noastră* (*Nuestra Patria*), publicată de sociologul Carlos Octavio Bunge în 1910, drept „artefactul” care a servit discursului patriotic și vorbește de:

[...] întreaga rețea de mecanisme de argentinizare create de statul argentinian la începutul secolului al XX-lea: cazărmi, familie, fabrici, sănătate publică, piețe, forțe de securitate, agenții de imigrare, arhitectură urbană, artă, literatură, teatru și jurnalism, o adevărată rețea de putere care, dinspre școală, a pătruns și a cucerit întreaga societate argentiniană (García Fanlo, 2010: 104).

Potrivit aceluiași autor, „Ingineria socială menită să creeze argentinieni a necesitat o rețea densă de structuri de putere organizate de

stat și interconectate, al căror scop era să garanteze adaptarea completă [...] a nativilor și străinilor la o identitate argentiniană unică, omogenă și compactă” (p. 113). Cât despre imigranți, aceștia s-au organizat în funcție de comunitățile lor, iar „argentinizarea [...] a generat acțiuni de împotrivire precum crearea de școli, societăți de ajutor reciproc, spitale, cluburi de fotbal și alte comunități străine, folosirea cotidiană a limbii materne, publicarea de reviste și ziare axate pe evenimentele curente din țările lor de origine” (p. 148).

În ceea ce privește imigranții sloveni, abordările diferite cu privire la păstrarea reprezentărilor de grup, a valorilor, normelor culturale și standardelor de conduită din țara de origine, corelate cu procesele de aculturație și integrare socio-culturală de intensitate variabilă au generat diverse practici lingvistice și identitare în rândul acestora.

Pentru a ne referi la dinamica identitară a comunității vom folosi în cadrul discuției noastre conceptul de *slovenitate*, în sensul definiției lui Jaka Repič, precum și sintagma „miracolul sloven”, folosită inițial de cercetătorul sloven Taras Kermauer, autor al trilogiei *Miracolul sloven în Argentina (Slovenski čudež v Argentinii)*, cu referire la comunitatea durabilă formată de refugiații politici. Potrivit cercetătoarei menționate:

«Slovenitatea» (sl. *slovenstvo*) este o traducere aproximativă a unei categorii [...] folosite adesea în contexte diasporice pentru a exprima starea sau calitatea culturală, socială și politică de sloven; un sentiment de apartenență și de responsabilitate față de națiunea slovenă și țara de origine, atât ca indivizi, cât și ca comunitate (Jaka Repič, 2010: 123).

Caracteristicile primului val de imigranți

Majoritatea primilor imigranți erau persoane cu o educație modestă, muncitori și țărani. Aceștia au înființat organizații comunitare, servicii religioase și mai multe centre culturale, inclusiv Casa Poporului (*Ljudski dom*) și Casa Noastră (*Naš dom*), care publicau revista „Viața Spirituală” („Duhovno življenje”) și diverse ziare, inițial slovene și ulterior bilingve. Cu toate acestea, au existat numeroase dezacorduri, în special politice, între ei. În 1947 au fondat Casa Poporului Sloven (*Slovenski ljudski dom*), dar mulți membri ai comunității au refuzat să participe la activitățile acesteia, dată fiind orientarea sa politică de stânga, care urma modelul iugoslav. Din cauza acestor afinități ideologice manifeste, guvernul peronist a închis Casa în anul 1949, dezideratul unei noi structuri asociative concretizându-se abia în 1974, prin crearea Asociației Slovene de Ajutor Mutual Triglav (*Slovensko podporno društvo Triglav*). O mare parte a acestor emigranți nu s-au rupt definitiv de patria lor, au menținut relații transnaționale, atât prin contacte personale, cât și prin intermediul unor instituții oficiale, precum Ambasada Iugoslaviei în Argentina și Misiunea Catolică Slovenă.

Procesul eficient de argentinizare și de discontinuitate lingvistică din cadrul acestui grup au fost favorizate de consolidarea mecanismelor de uniformizare culturală din timpul perioadei conservatoare a politicii argentinene (1930-1943). Cu toate acestea, procesul nu a fost nici liniar, nici definitiv, iar astăzi acești imigranți și descendenții lor sunt integrați în societatea argentină, dar sunt conștienți de rădăcinile lor, continuă să-și cultive limba și tradițiile și încearcă să-și păstreze identitatea și cultura țării de origine prin diverse centre culturale. Din rândul acestui grup s-au remarcat artiști importanți, recunoscuți în Argentina și în întreaga lume, precum arhitectul Viktor Sulčić și scriitoarea Vlady Kociancich.

Caracteristicile celui de-al doilea val de imigranți. Mecanismele de păstrare a identității

Potrivit cercetătorilor, numeroasa comunitate de imigranți sloveni a fost organizată ca un stat în stat (Repič, 2010), ceea ce ar putea fi cheia „miracolului sloven”. Complexul proces de organizare diasporică viza rezistența politică, păstrarea limbii slovene, protejarea culturii și identității prin construirea unei memorii colective naționaliste, anticomuniste și antiugoslave. Un rol determinant în acest sens l-a avut și numărul mare de intelectuali, clerici și lideri politici din acest val de imigranți.

Comunitatea a reprodus organizarea socială inițiată în taberele de refugiați ale Crucii Roșii din Austria și Italia, structurată formal în asociații numite *domovi* (cămine), coordonate de organizația centrală Slovenia Unită (*Zedinjena Slovenija*). Această structură umbrelă a emigrației politice slovene din Argentina a reușit, timp de peste șaptezeci de ani, să unească slovenii din diversele generații, să le reprezinte interesele, să gestioneze viața politică, socială, economică, religioasă și educațională a comunității.

Încă de la sosirea în Argentina, diaspora emergentă a organizat, cu resurse proprii și într-un model solidar, un sistem educațional pe trei nivele: elementar, primar și gimnazial, cu profesori voluntari. Copiii trebuiau să învețe slovena înaintea spaniolei. În prezent este disponibil și sistemul ABC, un curs de limbă creat ca urmare a creșterii numărului de familii mixte, în care slovena nu era limba maternă sau limba vorbită acasă. La acest curs participă și copii asociați cu contingentul de imigranți din perioada interbelică. Copiii și tinerii frecventează obligatoriu școlile slovene sâmbăta, acestea constituind un element cheie pentru socializare și întărirea statutului limbii slovene (Molek, 2013: 53).

În familiile acestor imigranți s-a vorbit și se vorbește încă în slovenă, iar limba este păstrată și în rândul generațiilor care s-au născut și au fost educate în Argentina, având un statut „obligatoriu” atât în contexte formale, cât și informale. Totodată, practica lingvistică

funcționează și ca un factor de diferențiere față de „ceilalți” imigranți sloveni, subliniind idea că aceștia au menținut vie limba timp de mai multe generații, în timp ce descendenții altor grupuri de imigranți „au pierdut-o”, și trasând astfel o linie de demarcație între „noi” și „ceilalți” (Molek, 2013: 52). Cercetările de teren au evidențiat că, în baza acestui principiu, cei intervievați păreau „să uite” să menționeze că tinerii nu mai folosesc la fel de mult limba slovenă și nu o vorbesc la fel de fluent ca cei din primele două generații.

Exilații sloveni au fost și sunt în continuare uniți de ideologia anticomunistă (după cum semnaleză Toplak, 2008: 85, „coeziunea și unitatea ideologică au putut fi menținute deoarece conducerea politică răspândește teama de comunism și de guvernul iugoslav”), memoria socială, religia catolică și *slovenitate*.

Catalizatorii identitari sunt legăturile de „sânge sloven” și valori precum familia, onestitatea, limba, religia catolică și obiceiurile. Organizarea comunitară interconectată și mecanismele eficiente de control social și moral au contribuit la perpetuarea acestor valori în rândul grupului. Comunitatea se așteaptă ca tinerii să se căsătorească între ei. Tendința endogamă și socializarea primară au constituit pilonii păstrării identității diasporei slovene din Argentina. În dorința de a păstra cultura, limba și, prin urmare, identitatea, endogamia a fost multă vreme o regulă strictă, a cărei nerespectare se pedepsea cu excluderea din comunitate (Molek, 2013).

Un rol fundamental în menținerea identității slovene l-au avut liderii politici și religioși ai comunității, care au susținut un efort complex de construire a memoriei sociale. Deosebit de importantă în acest sens este prezența membrilor la activitățile asociațiilor, unde se întâlnesc și își împărtășesc amintirile, celebrează comemorări sau aniversări, participă la reuniuni culturale, coruri, dansuri, grupuri de teatru.

Printre sărbătorile de interes menționate de cei intervievați în anchetele sociologice se numără Ziua Independenței Sloveniei, sărbătorile religioase, aniversările instituționale, întâlnirile administrative și activitățile recreative. *Domobranski dan* sau „Sărbătoarea memoriei”, care comemorează victimele celui de-Al Doilea Război Mondial sau ale Revoluției Comuniste, este evenimentul comemorativ și unificator central în calendarul festiv al comunității. La aceasta iau parte personalități proeminente ale diasporei, care țin un discurs special scris pentru această ocazie și depun coroane în onoarea *domobrancilor* morți în perioada războiului. Actul final constă într-o reprezentație teatrală, la sfârșitul căreia actorii se adună la un restaurant din centrul sloven pentru a participa la „mese tradiționale” (Molek, 2013).

După cum s-a evidențiat (Toplak, 2008), miturile, festivalurile, simbolurile (precum arborarea și salutarea steagului sloven la școală),

ritualurile etc. sunt la fel de importante pentru identificarea colectivă precum socializarea în familie, în biserică și la școală.

În timpul cercetărilor de teren s-a observat că persoanele intervievate se refereau adesea la grupul lor ca fiind „sloveni politici” (Molek, 2013). Această comunitate formată din „slovenii politici” se distinge de conaționali sosiți în primul val prin forma particulară de emigrare (exilul forțat și implicațiile acestuia pentru membrii ei) și prin menținerea legăturilor, reprezentărilor și practicilor legate de țara lor de origine la mai bine de șaptezeci de ani de la sosirea lor în Argentina. În acest sens, mai mulți membri intervieuți au definit procesul de „păstrare a slovenității” din cadrul acestui colectiv drept „miracolul sloven”. Grupul se caracterizează prin dezvoltarea unor legături simbolice puternice cu țara-mamă și prin angajamentul de a-și păstra cultura, tradițiile și limba, valori identitare pe care continuă să le transmită nepoților și strănepoților lor (Molek, 2013). Noul grup nu a stabilit contacte formale cu imigranții sloveni interbelici din cauza ideologiei lor politice opuse, aceștia având tendința de a se identifica cu comunismul.

Organizații culturale și reviste

Acțiunea Culturală Slovenă (*Slovenska kulturna akcija*) și revista culturală și literară „Intervale” (*Meddobja*) sunt veritabili vectori ai slovenității și culturii identitare. Asociația organizează seri culturale și literare, expoziții, discuții, concerte etc., editează reviste și numeroase cărți în limba slovenă ale scriitorilor sloveni, iar revista publică articole generale pe teme culturale și umaniste și creații literare. Acțiunea Culturală Slovenă și revista sa reunesc personalitățile culturale ale diasporei slovene din Argentina, Statele Unite, Australia, Austria și Italia, iar publicațiile exprimă adesea mândria față de realizările acestora:

Și în Argentina am putea enumera mulți dintre ei, începând cu etnologul Janez Benigar și arhitectul Sulčič. Și apoi sunt filosoful Milan Komar, istoricul de artă Darko Šušteršič, glaciologul Peter Skvarča, etnologul Branka Sušnik în Paraguay. [...] Pentru noile patrii, sunt americani, canadieni, australieni, argentinieni; pentru noi sunt și rămân sloveni (Mizerit, 2009: 99).

După cum a semnalat Toplak (2008), la sfârșitul anilor 1960 a existat un conflict ideologic în cadrul Acțiunii Culturale Slovene, condusă în acea perioadă de Tine Debeljak, eseist și scriitor cunoscut și una dintre figurile centrale ale comunității slovene. Opinia predominantă era că organizația ar trebui să fie în primul rând culturală și să se angajeze în dialog cu societatea argentiniană.

În 1969 această abordare s-a schimbat, în orientarea instituției prevalând ideea conservării „tradiției”. Pentru emigranții politici din prima generație, cele mai importante obiective erau păstrarea memoriei evenimentelor din perioada interbelică și de după război, lupta pentru

democratizarea Sloveniei și pentru *slovenitate*, menținerea normelor politice, etice și religioase (Toplak, 2008: 93). Această viziune demonstrează, pe de o parte, faptul că „nu intenționau să rămână” iar, pe de altă parte, atitudinea întrucâtva superioară față de argentinieni, care inițial a prevalat printre ei, în ciuda recunoștinței față de țara care îi primise. Studiile consacrate temei au pus în evidență izolarea puternică a acestei comunități și contactele limitate cu alte grupuri etnice sau cu argentinienii, fapt care a permis formarea unei lumi locale, etnice și artistice, dar a generat excluziune socio-culturală și a dus la stagnare (Toplak, 2008). Cât privește imaginea Sloveniei, aceasta era una idealizată, iar slovena pe care o vorbesc și o scriu membrii comunității este limba din anii '50 ai secolului trecut: amintirile, memoria și limba, ca vehicul al acestora, par să fi rămas înghețate în timp pentru acest grup (Geršak, 2014). După 1991, inițiativele Statului Sloven care oferă, prin Ministerul Educației și Ministerul Afacerilor Externe, burse pentru profesorii de limba și cultura slovenă din Argentina, trimite materiale didactice și sprijină instituțional alinierea programele școlare cu cele din țară, contribuie la ameliorarea repertoriului lingvistic și a competențelor de comunicare ale noilor generații.

Odată cu următoarea generație, Acțiunea Culturală Slovenă s-a deschis către noi tendințe, către tineri și societatea argentiniană, iar după independența țării-mamă organizația a început să se implice deschis în politica națională și să sprijine partidele de dreapta.

După declararea independenței Sloveniei în 1991 și schimbarea regimului politic, mulți sloveni s-au reîntors, entuziasmați de ideea de a îndeplini visul părinților lor, dar au sfârșit prin a fi dezamăgiți întrucât patria în care au ajuns nu era așa cum și-o imaginaseră. Mitul întoarcerii și imaginea Sloveniei, construite în decenii de exil, s-au disipat, iar asta i-a făcut să realizeze că, deși s-au izolat ani la rând, sunt și ei argentinieni, că poartă în sine o identitate ambiguă, la jumătatea distanței dintre cele două țări (Žigon, 1997). În plus, în cadrul unor grupuri de sloveni care au revenit în țara-mamă se manifestă un fenomen insolit. Conform lui Repič (2010: 125), aceștia se întâlnesc pentru a cultiva spaniola și amintirile lor despre Argentina, contrariul a ceea ce se întâmpla înainte de a se reîntoarce în Slovenia, realitate care o îndreptățește pe cercetătoare să considere că:

A fi sloven în Argentina este o identitate construită social în contextul migrației transnaționale [...]. Este departe de a fi o identitate lipsită de ambiguitate, deoarece majoritatea migranților sloveni din Argentina și chiar o mare parte a descendenților lor sunt divizați psihologic, cultural și social între țara de origine și țara de reședință. Această ambivalență a fost întărită suplimentar de „remigrația” recentă și în curs de desfășurare [...] a slovenilor argentinieni în Slovenia.

Literatura

Evoluțiile politice și cultural-istorice prezentate anterior constituie punctul de plecare pentru înțelegerea literaturii slovene din Argentina. Așa cum s-a remarcat, „diaspora era [...] prea introvertită și orientată spre patrie” (Repič, 2021: 26), ceea ce a dus la crearea unei literaturi captive în spațiul amintirilor și al patriei idealizate. Scriitorii diasporei din Argentina au scris povestiri scurte, romane istorice, memorii, autobiografii, care descriu traumele provocate de cel de-Al Doilea Război Mondial și de exil, viața în taberele de refugiați, crimele de după război. Cele mai multe dintre lucrări au o valoare literară redusă, idealizează viața din Slovenia antebelică, sunt marcate ideologic și moralizatoare. Temele reiterate în literatura acestor autori sunt „mitul întoarcerii”, dat fiind faptul că aceștia nu părăsiseră Slovenia de bunăvoie și, mai ales la început, trăiau o dorință puternică de înapoiere în țară, și „mitul martiriului”, întrucât, după cum ei înșiși declară, misiunea lor era să-și amintească și să depună mărturie despre ceea ce se întâmplase în Slovenia în timpul și după cel de-Al Doilea Război Mondial (Žigon, 1997). Acest din urmă aspect este ilustrat de reflecțiile prestigiosului scriitor Zorko Simčič, care se destăinuia:

[...] mai ales după ce am ajuns în Argentina, mi-am stabilit și o sarcină: să mărturisesc adevărul despre evenimentele tragice din timpul războiului și al revoluției și, mai ales, să insuflu tinerilor noștri mândria față de părinții lor, amintirea rudelor care au fost conștiente de pericolul comunismului și au luptat împotriva lui, mulți dintre ei fiind ei uciși. Desigur, printre emigranți au fost mulți oameni care sufereau, fiindcă aproape că nu exista familie care să nu fi pierdut pe cineva în revoluție. Erau acolo fete care își pierduseră iubiții. Ce suferință de lungă durată! Aceleași suferințe ca cele a mii de oameni din patria lor. O epopee a suferinței. Cine știe, poate partea cea mai rea din toate acestea este că toată această suferință încă nu se află în conștiința prea multor oameni din patria lor (<https://svobodnaslovenija.com.ar/zorko-simcic-1921/>).

După cum sesizează Žitnik Serafin (2010), în literatura de emigrare se regăsesc preponderent tema patriei ca loc idealizat și paradis pierdut, visele despre țara de origine, descrierile ample ale pământurilor, peisajelor și obiceiurilor sale, amintirile înfrumusețate, copilăria fericită în comparație cu noul mediu rece și ostil. Autorii își exprimă sentimentele puternice de deșănțare, singurătate, nostalgie și dor de casă neîmpăcat, valoarea estetică și artistică trecând pe plan secund, date fiind circumstanțele neobișnuite în care au fost concepute aceste opere.

Glušič (1988) semnalează că poezia este genul cel mai răspândit și cuprinde poezii nostalgice, cu metafore și rime populare, care evocă frumusețea patriei, amintirile din copilărie ori poeme care împletesc nostalgia și emoția patriotică cu intimitatea, temele existențiale și tema iubirii. Piese de teatru, mai ales cele din primii ani, serveau drept

propagandă politică, prin urmare abordau motive religioase, tema războiului, povești cu un final moralizator etc.

Aproape toată creația literară a fost scrisă în limba slovenă și există foarte puține lucrări în spaniolă. Așa cum s-a remarcat: „Oamenii scriau în slovenă, chiar dacă aceasta însemna să scrie pentru un public foarte limitat. Acest fapt dezvăluie că scopul, în majoritatea cazurilor, era de a scrie literatură care să fie încorporată în cultura națională a Sloveniei” (Geršak, 2014: 130).

În ansamblu, comunitatea literară slovenă a rămas închisă și cufundată în lumea sa, construită după chipul și asemănarea vieții pe care o lăsaseră în urmă în Slovenia. Niciunul dintre acești scriitori nu s-a deschis influențelor artistice și tradiției literaturii argentinienne, ori vieții literare din Buenos Aires, o veritabilă metropolă culturală și literară în deceniile '60 și '70 ale secolului trecut, în care se afirmau Jorge Luis Borges, Julio Cortázar, Ernesto Sábato, Juan José Saer, și nici problematicii generate de evenimentele istorice ale epocii: revoluția cubaneză, procesele de decolonizare, luptele de gherilă, revoltele din unele țări est-europene, schimbările de paradigmă aduse de anul 1968 (Geršak, 2014: 130).

În studiul lor, Žitnik și Glušič (1999) delimitează patru generații de scriitori, pe care le prezentăm succint.

Prima și a doua generație includ mulți scriitori deja recunoscuți în momentul în care au părăsit Slovenia în 1945, cum ar fi poetul, traducătorul și editorul Tine Debeljak, Ruda Jurčec, Vinko Brumen, Ivan Korošec, Tone Brilec, Stanko Kociper, Franc Sodja și alții, participanți activi și lideri în viața comunității slovene din Argentina.

Poetul Tine Debeljak (1903-1989) este, printre altele, autorul amplului poem *Marea Liturghie Neagră pentru Slovenii Asasinați* (*Velika črna maša za pobite Slovence*, 1949), ilustrat cu schițe din lagăre și xilografuri ale Barei Remec, pictoriță slovenă din diaspora din Argentina. Tine Debeljak a fost și editor al poeziei lui France Balantič (cel mai mare autor sloven de sonete, care a cunoscut ororile războiului și ale lagărului și a murit ars de viu), pe care a publicat-o în 1944, sub titlul *În focul groazei ard* (*V ognju groze plapolam*).

Dintre romancierii se remarcă Zorko Simčič (Maribor 1921), cofondator și șeful secției literare a Acțiunii Culturale Slovene, coredactor al revistei „Intervale” (*Meddobje*) timp de mulți ani, scriitor prolific și polivalent, autor a peste treizeci de opere literare, de la romane, povestiri, piese de teatru, la eseuri și poezii.

Romanul său *Omul de ambele părți ale zidului* (*Človek na obeh straneh stene*), premiat la un concurs literar organizat de Acțiunea Culturală Slovenă, a fost publicat pentru prima dată în slovenă la Buenos Aires în 1957 de asociația citată și tradus în spaniolă în 2013. Opera lui Zorko Simčič face o notă distinctă în creația emigranților politici sloveni

din Argentina, date fiind caracterul său profund inovator și rolul major pe care l-a jucat în crearea literaturii slovene moderne. Romanul, de largă respirație existențialistă, are drept protagonist un antierou, un outsider anonim, măcinat de un sentiment profund de alienare, de pierdere a identității, care trăiește într-o permanentă stare de frică și îndoială. Deși tratează problemele tipice literaturii de emigrare (copilăria, viața în patria natală, mediul ostil din lumea nouă, dezrădăcinarea, singurătatea și lipsa de comunicare), romanul este o operă modernistă, cu un final deschis, bazată pe fluxul conștiinței și monologul interior, fragmentarism, împletirea diferitelor niveluri temporale și spațiale etc. Când a fost publicat în Argentina în anii '50, s-a confruntat cu o serie de critici din partea diasporei cu privire la anumite idei și aspecte morale (de exemplu, dragostea antieroului pentru o „femeie roșie”, iubita sa, un tip de critică la adresa *domobrancilor*, a Bisericii Catolice etc.) (Geršak, 2014), în timp ce în Slovenia, unde a apărut după proclamarea independenței, unii critici l-au citit cu „ochelari politici” (Simčič, 2003), văzând în acesta o apărare a militanților *domobranci*.

Zorko Simčič a fost distins cu Premiul Prešeren, cea mai prestigioasă distincție culturală din Slovenia, iar în prezent romanul său face parte din canonul literar sloven. Diverse edituri din Slovenia au reeditat aproape toate operele sale publicate în exil.

Următoarea generație este cea a scriitorilor născuți după 1920 și din aceasta fac parte, printre alții, Katica Cukjati, Andrej Rot, Vinko Rode, Ivan Korošec, Dinko Bertonec.

Odată cu cea de-a patra generație, constituită din scriitorii născuți în Argentina, literatura emigrației deschide un capitol nou. Unii dintre aceștia, precum Igor Moder, Gregor Papež și Jože Lenarčič, scriu în spaniolă, dar nu încapă nicio îndoială că operele lor se înscriu în tradiția literară slovenă. Majoritatea abordează tema experiențelor și a mărturiilor despre război și perioada următoare acestuia, deși acestea sunt evenimente tragice relatate de părinții și bunicii lor.

După independența Sloveniei, urmare a studiilor aprofundate despre literatura emigrației slovene, unele dintre operele cu valoare estetică și culturală ale acestor scriitori au intrat în manualele școlare și au devenit parte a canonului literar național.

Concluzii

Prin acest demers am încercat să aducem în atenția specialiștilor și a publicului larg o realitate socio-culturală și identitară remarcabilă și o capacitate deosebită de a depăși adversitățile istoriei, sintetizată de Jasmina Markič (2003: 570) astfel: „Deși au trăit întotdeauna sub jugul altor popoare, sau tocmai din această cauză, slovenii s-au agățat de limba lor, de tradiția lor literară, de modul lor de viață și au reușit să supraviețuiască”.

La finalul acestui articol dorim să evocăm o scenă simbolică și emoționantă, care descrie drama slovenilor dezradăcinați și dorul lor de țară. Este scena care se referă la sfârșitul Branislavei Sušnik, antropolog și etnolog reputat, refugiată inițial în Argentina și stabilită ulterior în Paraguay: „Într-o dimineață, când au intrat în cameră, Dr. Sušnikova era moartă în patul ei de câteva ore. Pe noptieră se afla o antologie de poezie slovenă [...] Era deschisă la pagina unde era tipărită poezia EXIL de poetul Boris A. Novak” (Mizerit 2018: 39).

Comunitatea refugiaților sloveni din Argentina a dezvoltat un proces identitar specific, articulat din memoria comună a strămutării forțate și traumatice la sfârșitul celui de-al Doilea Război Mondial, ideologia „anticomunistă”, credința catolică, limba slovenă și participarea la activitățile grupului. Ei au reușit să-și păstreze și să transmită mai departe identitatea slovenă, și-au menținut legăturile, reprezentările și practicile legate de țara lor de origine timp de mai multe generații, de-a lungul a șapte decenii, fapt care îndreptățește pe deplin sintagma „miracolul sloven”, cu care au fost desemnați.

REFERINȚE:

- Cicogna, M. P., *Breve historia de los refugiados en Argentina durante el siglo XX* în “Revista HAOL”, 2009, p. 51-63, https://www.academia.edu/65486522/Breve_historia_de_los_refugiados_en_Argentina_durante_el_siglo_XX.
- García Fanlo, L., *Genealogía de la argentinidad*, Buenos Aires, Gran Aldea Editores, 2010.
- Geršak, M. U., *La literatura de los emigrantes políticos eslovenos después de la Segunda Guerra Mundial en Argentina*, “Verba hispánica”, vol. XXII, núm. 1, 2014, p. 123-136, <https://journals.uni-lj.si/VerbaHispanica/article/view/2955/2608>.
- Glušič, H., *Sodobna slovenska književnost v Ameriki* în “Slavistična revija”, 36, núm. 2. Ljubljana, Filozofska Fakulteta, 1988, p. 233-237, <https://www.dlib.si/stream/URN:NBN:SI:DOC-ITAFOELT/6b68ea85-9fb7-428a-b1b0-4b33760d583e/PDF>.
- Jenšterle, M., *Mit o nespremenjeni domovini* în Gantar Godina, I. (coord.), *Soočenje mita in realnosti ob prihodu izseljencev v novo okolje./The confrontation between myth and reality on the arrival of the emigrants to a new land*, Znanstvenoraziskovalni inštitut SAZU, Inštitut za izseljenstvo, 1996, p. 17-26.
- Jan, J., Zorko Simčič-1921, Svobodna Slovenija, LXXXIV, št. 20, <https://svobodnaslovenija.com.ar/zorko-simcic-1921/>.
- Juez Gálvez, F. J., *Para una tipología del exilio literario sudeslavo* în “Revista de Filología Románica”, 2011, p. 171-183, <https://revistas.ucm.es/index.php/RFRM/article/view/38696/37417>



Mizerit, T., *(Pre)živeti v dveh svetovih. Vabljeni uvodno predavanje na 9. vseslovenskem srečanju v prostorih Državnega zbora Republike Slovenije*, "Meddobje/Entresiglos", 43/1-4, 2009, p. 93-99.

Markič, J., *El esloveno y el español, ¿lenguas en contacto? in El español, lengua del mestizaje y la interculturalidad, Actas Del XIII Congreso Internacional De La Asociacion Para La Ensenanza Del Espanol Como Lengua Extranjera*, Asele, Murcia, 2002, p. 569-576, https://cvc.cervantes.es/ensenanza/biblioteca_ele/asele/pdf/13/13_0569.pdf.

Molek, N., *La identidad eslovena en Argentina: el caso de los refugiados eslovenos en la Argentina*, "Debates Latinoamericanos", Año 11, volumen 3, 2013, p. 35-58.

Repič, J., *Ambivalent identities emerging in transnational migrations between Argentina and Slovenia* in "Dve domovini", št. 31, 2010, p. 121-134, [http://twohomelands.zrc-](http://twohomelands.zrc-sazu.si/uploads/articles/1603713546_Repic_Ambivalent%20identities.pdf)

[sazu.si/uploads/articles/1603713546_Repic_Ambivalent%20identities.pdf](http://twohomelands.zrc-sazu.si/uploads/articles/1603713546_Repic_Ambivalent%20identities.pdf).

Repič, J., *Podobe o Branislavi Sušnik med Slovenci v Argentini: Migracija, življenje v Paragvaju in povezave z domovino* in "Dve Domovini", št. 53, 2021, p. 11-26, <https://ojs.zrc-sazu.si/twohomelands/article/view/9528/8781>.

Simčič, Z., *Človek na obeh straneh stene*, Celje, Mohorjeva družba, 2003.

Toplak, K., «Buenas Artes». *Ustvarjalnost Slovencev in njihovih potomcev v Buenos Airesu*, Migracije 16, Ljubljana, ZRC-SAZU, 2008, <https://core.ac.uk/download/520258981.pdf>.

Žigon, Z., *Politična kultura med Slovenci v Južni Ameriki (Argentina) in "Traditiones"*, št. 26, 1997, p. 347-356, <https://ojs.zrc-sazu.si/traditiones/article/view/11247/10428>.

Žigon, Z., *Iz spomina v prihodnost. Slovenska politična emigracija v Argentini*, "Migracije" 1, Ljubljana, ZRC-SAZU, 2001, <https://omp.zrc-sazu.si/zalozba/catalog/view/717/3024/1732>.

Žitnik Serafin, J., *Childhood, homesickness and the generation gap in the literature od Slovenian emigrants* in "Dve domovini", št. 32, 2010, p. 51-66, http://twohomelands.zrc-sazu.si/uploads/articles/1603710925_Serafin_Childhood%20in%20the%20literature.pdf.

Žitnik Serafin, J.; Glušič, H., *Slovenska izseljenska književnost 3. Južna Amerika*, Ljubljana, ZRC SAZU, 1999.

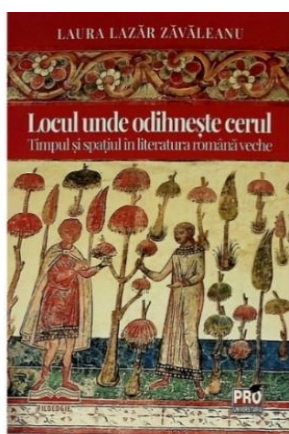
REVIEW ARTICLES

JESS

Laura Lazăr Zăvăleanu, *Locul unde odihnește cerul. Timpul și spațiul în literatura română veche*

Corina Croitoru*

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.12



În contextul polemicii declanșate la finalul anului trecut de noua programă de limba și literatura română pentru clasa a IX-a, reîntoarcerea la sursele culturii române și la lucrările care se concentrează pe descifrarea sensurilor acestora este, fără îndoială, binevenită. Din acest punct de vedere, *Locul unde odihnește cerul. Timpul și spațiul în literatura română veche*, cartea din 2023 (Editura Muzeului Național al Literaturii Române, București, 292 p) a Laurei Lazăr Zăvăleanu, specialistă în literatura română veche și premodernă și titulară a acestei discipline la Facultatea de Litere a Universității „Babeș-Bolyai” din Cluj-Napoca, insistă, încă din *Premise*, tocmai asupra acestei evidențe ignorate, parcă, în dezbaterile recente:

Cartea este o pledoarie pentru a ne întoarce la recitirea acestei literaturi. Izgonită din programele și manualele școlare, amenințată să dispară și din cele universitare, cu tot cu seminariile și cursurile dedicate ei, pedepsită pentru tot felul de vini care nu-i aparțin și prizonieră unor prejudecăți de receptare datate, literatura română veche suferă, înainte de toate, de necitire. Mai actuală ca niciodată prin mesajul său – dovadă că literatura contemporană îi preia temele și îi reactualizează atitudinile, coborând din nou în cetate, cu misiune și convingere că poate face lumea mai bună și, mai ales, cu responsabilitatea de a depune mărturie în lupta pentru recuperarea valorilor umane și a demnității omului –, literatura veche românească iese în întâmpinarea cititorului de astăzi cu soluția în care crede: pentru că a fost făcută prin Cuvânt, lumea poate fi vindecată tot prin el.

* Lecturer PhD, Faculty of Letters, „Babeș-Bolyai” University, Cluj-Napoca, corina.croitoru@ubbcluj.ro

Prin rostire, haosul devine ordine, timpul și spațiul își reconfigurează sensurile, fiindcă, la vechii noștri, cuvântul trebuie să se împlinească în faptă (p. 13).

Pe cât de amplu, pe atât de actual este citatul preluat. Așa cum este și metodologia folosită, mizând tocmai pe disponibilitatea literaturii române vechi de a fi citită cu instrumentele de lucru cele mai exploatate astăzi, pornind, așa cum menționează autoarea, în același timp, de la instrumentele istoriei literare, ale poeziei și hermeneuticii, ale teoriei imaginii susținute de Georges Didi-Huberman (analizele de iconografie a perioadei și relaționarea lor cu sensurile cuvântului sunt un element constitutiv esențial al cărții), ale istoriei mentalităților, ideilor, sensibilităților și emoțiilor, dar și ale filosofiei morale readuse în discuție de Martha Nussbaum, ale comparatismului și integrării în literatura lumii, lăsând textul „să dialogheze, în acțiune, mișcare și legătură continuă [...] cu texte din spații și perioade diferite” (p. 12), după idealul de lectură văzut, așa cum precizează premisele, de Pascale Casanova, Alexandre Gefen, David Damrosch sau alți teoreticieni. În acest dialog, textele literaturii române vechi intră în relație directă, în cuvintele autoarei, „cu înțelepciunea și miturile Antichității (nu doar greco-romane), cu redefinirile Umanismului și Renașterii [bizantine sau europene], contrastele și scindările barocilor, mutațiile de sensibilitate ale Luminilor, neliniștea modernilor, fragmentarismul postmodernilor” (p. 12), până la anticiparea asocierilor inedite ale avangardei și a primelor sugestii ale textualismului.

Cartea din 2024 completează armonios o cercetare anterioară a autoarei, publicată, sub titlul *O lume într-un text. Predosloviile în literatura română veche*, la Editura Muzeului Național al Literaturii Române, în 2013, unde insistă tocmai pe elementele de paratext care vorbesc în predoslovii, cu câteva secole înaintea textualiștilor optzeciști, de scenografia scrierii, instrumentele de lucru – stilul, condeiul, călimara, cartea, filacterul – ori „reprezentarea scriitorului, uneori și miniaturist, în ipostaza sa de creator, la masa de lucru, cu pana și paleta de pictor, sub mâna binecuvântării divine ce mărturisește în perioadă despre adevăr revelat și predanie, dar și sub raza inspirației preromantice spre final de secol al XVIII-lea” (p. 13). Este o carte ce avea toate meritele de a fi fost semnalată la momentul apariției, dar care, din motive legate, probabil, de difuzarea ei, nu s-a bucurat, din păcate, de o cronică de întâmpinare, deși trebuie spus că propune un studiu teoretic extrem de bine articulat pe marginea caracterului de document literar al predosloviilor din literatura română veche, precum și o serie de studii de caz amănunțite, constituind, de asemenea, un excelent material didactic universitar, grație corpusului de texte pe care îl întocmește cu atenție.

Sensibilă la problematica vastă a cronotopului în operele fundamentale ale unor vremuri pe cât de îndepărtate, pe atât de

neșezate, Laura Lazăr Zăvăleanu dezvoltă acum, în cel de-al doilea volum al său, o suită de considerații critice asupra timpului și a spațiului nu atât dintr-un unghi tematic, pe care, desigur, nu îl ignoră, cât dintr-o perspectivă exegetică menită să releve dimensiunea ontologică a categoriilor în discuție, cu accent pe articulațiile simbolice, filosofice, mitologice și culturale ale acestora. Demersul se individualizează, astfel, prin evidențierea funcției ontologice a conceptului de *topocronie* în literatura română veche, cu aplicații numeroase, construite diacronic, dar și cu concluzii extrem de interesante, referitoare, de pildă, la tendința de spațializare a temporalității în textele perioadei, în încercarea conștiinței auctoriale de a da concretețe unei noțiuni abstracte. De asemenea, remarcabilă este, pe parcursul interpretării, capacitatea cercetătoarei de a corela just și pertinent elementele imaginarului antic, medieval și renescentist cu o serie de manifestări literare și artistice ulterioare, venind până în contemporaneitate. Construind un demers hermeneutic complex, caracterizat prin acuitatea observațiilor critice și diversitatea deschiderilor interdisciplinare, studiul dovedește o adâncă pătrundere a epocii culturale de care se ocupă autoarea, în ceea ce privește capacitatea acesteia de a selecta și de a sintetiza perspectivele filosofice, teologice, culturale și literare relevante pentru fiecare etapă discutată (antică, medievală, renescentistă), precum și pe aceea de a exploata coerent și judicios un corpus amplu, începând cu textele religioase și istoriografice ale literaturii române vechi și continuând cu cele populare.

Structura lucrării e în măsură să ilustreze toate aceste calități, întrucât prima parte (*Topocronii filosofico-literare în Antichitate și Evul Mediu. Persistența memoriei: recurențe românești*) își dezvăluie natura teoretică necesară, ca fundament, analizei și interpretării din următoarele capitole: *Cronotopul auroral. Arhitectura întemeierilor; Cronotopul istoric. De la perspectiva totalității, la detaliul cotidian miniatural; Topocronia cărților populare: kalokagathie și alteritate; Dinspre spațio-timpul firii, spre spațio-timpul scrierii și al lecturii*. În aceste capitole – consacrate, pe de o parte, categoriei timpului și, pe de altă parte, categoriei spațiului în literatura română veche –, abordarea pornește de la general spre particular (de la problematica vârstelor omenirii la cea a vârstelor omului, respectiv de la configurarea spațiului mitic la cea a spațiului istoric ș.a.m.d.), pentru a accentua complementaritatea celor două categorii la nivelul imaginarului scriitorilor din epoca veche românească, fie ei autorități religioase sau laice. Admirabile sunt și părțile subsecvente, dedicate topocroniei cărților populare (romane cavalești, legende hagiografice și apocrife etc.), unde se pune constant problema raportului dintre realitate și ficțiune, respectiv a topocroniei actului scrierii și al lecturii, în care se insistă pe accepțiunea scrisului ca spațiu terapeutic și pe înțelegerea lecturii ca timp privilegiat, în epoca

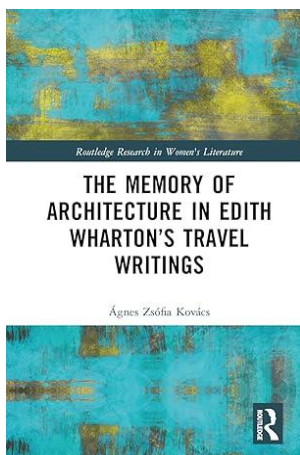
veche. Nu în ultimul rând, comentariile critice sunt însoțite în chip fericit de o serie de ilustrații extrem de sugestive pentru temele abordate și imaginarul perioadei, dar și de o bibliografie generoasă în care orice specialist se va bucura să poată descoperi noi repere teoretice.

Deși tratează literatura din epoca veche românească, cartea Laurei Lazăr Zăvăleanu propune o lectură proaspătă, incitantă prin stăpânirea erudită a subiectului pe care îl dezvoltă. Demonstrația este densă, exhaustivă, atentă la recuperarea necesară a definițiilor conceptelor de specialitate de care uzează cu suplețe, precum și la reconfigurarea semantică a acestora în funcție de specificul corpusului delimitat. Parcurgerea ei e un „ospăț sapiențial” pentru cititorul inițiat, dar și pentru cel care vrea să se inițieze, făcând cititul „iscusită zăbavă”.

Exhausting scholarship in Ágnes Kovács' *The Memory of Architecture in Edith Wharton's Travel Writings*

Dan Horațiu Popescu*

DOI 10.62591/jhss.1.17.2026.art.13



At first glance, this is a book meant to exhaust the repertoire of scholarship on aspects like architecture and its memory in Edith Wharton's travel writings. It so happened that, a few years ago, I came to read a study by Ágnes Kovács on "The Perception of Time in Edith Wharton's *The Age of Innocence* (1920) in the Context of Her War-Related Nonfiction". The non-fiction item referred to – discussed in the paper she had sent to an academic journal¹ – was Wharton's *Fighting France*, a travelogue published by the American writer in 1915 as a reaction to the German inflicted

war on France in 1914.

Also, after having met the author in person – during my Erasmus exchange in Pécs, where she was a guest as well – while she was performing a presentation with an analogous content, I could say that my initiation in the mysteries of the topic is a consistent one. Thus, once I came into possession of a copy of the present Routledge book, I noticed that, in its chapters, the focus on "time" in Wharton's non-fiction works was preserved; however, an augmentation on "space", due to its title, one can easily presume. The two concepts make a productive pair all along a textual product the structure of which consists of a long introduction, seven chapters – with three of their titles including the word "continuity", seemingly conceptualized either culturally or historically – and a far from being brief conclusion.

At the core of the book, Chapter 4 – "The war of images: Edith Wharton's architectural reports of war in *Fighting France* (1915)" –

* Associate Professor PhD, "Emanuel" University of Oradea, dhpopescu@yahoo.com

¹ For which I had the honour of acting as Executive Editor at the time. The study was published in 1922, Volume II, Issue 1, of *Papers in Arts and Humanities*, the academic journal of Partium Christian University in Oradea.

appears to balance properly between two other chapters dedicated to France and its national, imperial and colonial status: it is preceded by “Historical continuity in *A Motor-Flight Through France* (1908)” and followed by “A Motor-Flight through North Africa: the miracle of Morocco.” The writer’s preoccupation for historical past and its relation to her contemporaneity is highlighted by Ágnes Kovács in subchapters such as “Continuity as a journey into the past” (Chapter 3) or “Facts and dreams of the Moroccan past” (Chapter 3); also, items indicative of the past, i.e. Gothic ruins as employed in “Renovations contra ruins” (Chapter 3), become the paradoxical illustration of a frustrating WWI reality in “Visions of cultural destruction in *Fighting France*” (Chapter 4).

Italy is in fact the first geographical space to be approached in the book – from a historical perspective on the country’s architecture – in the first two chapters: “Wharton’s view of cultural continuity in *Italian Villas and Their Gardens* (1904)” and “Uncatalogued treasures: travels in art history via *Italian Backgrounds* (1905).” The major objectives are villas and gardens, with a view to underlining – in Wharton’s appreciations of them in her travelogues – transitions from the ancient times to the Renaissance and later the Baroque. Actually, in one subsection, Kovács writes about how Edith Wharton identified national characteristics as “rooted in cultural preferences” – i.e. in the case of Italy, “her inventory of Renaissance and Baroque gardens indicates that the Italian garden art is rooted in Roman examples in terms of relation between nature and house...” (2025: 55-56).

The last two chapters encompass other Mediterranean realities reflected not only in publications during the writer’s life but also in fragments to be edited posthumously: a 1926 Aegean voyage, for instance, in *The Cruise of the Vanadis*, published in 1992; or “Back to Compostella” and “A Motor-Flight to Spain”, both written in the late 1920s, two of the three fragments which together, according to Kovács, “comprise a very small and not easily accessible segment of Wharton’s travel output” (2025: 186). Just like in the previous chapters, some topics are meticulously discussed: architecture in “Observing architecture in *The Cruise of the Vanadis*” (Chapter 6) and in “Architectural vision² in ‘A Motor-Flight to Spain’” (Chapter 7); historical past in “Absence and presence of the past in Athens and Crete” (Chapter 6) and in “St. James’s Way: Wharton’s Spanish cathedral trail in...” (Chapter 7) In what regards the latter (section/subchapter), the premises for a comparative approach are laid, the voyage and the transition of perspective from France (in)to Spain being highlighted.

² The syntagm also appears in “Wharton’s architectural vision in her colonial war reports” (Chapter 5) and in “Architectural vision in the *Osprey Notes*” (Chapter 6).

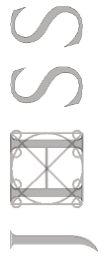
Apart from the long introduction and the not so short conclusion, each chapter has its own introduction and conclusion and extremely rich endnotes – a situation that has both advantages and disadvantages. The readers are continuously reminded what the purpose and the goals of the book are, but, on the other hand, the accumulation of repetitive information can make the process of reading a little bit fastidious. A thoroughly positive aspect is the presence, in all of the chapters, of sections/subchapters devoted to the scholarship regarding Wharton’s travelogues, either published or in manuscripts, i.e. old or recent editions, critical studies, etc: “Influences and editorial interventions” (Chapter 1); “Influences, editing and illustrations, contemporary reviews” (Chapter 3) – in which Wharton’s own involvement in the process of editing and publishing her own texts with Scribner’s is brought to the fore, highlighting the fact that writing and producing a book should not be left, by a responsible author, at the discretion or the taste of publishers; “Antecedents, articles to book, early reviews” (Chapter 4); and so on.

John Ruskin is pointed at as one – if not the major – influence on how Edith Wharton’s aesthetic and critical perspective has been built. Without referring explicitly every time, in her travel writing, to the English critic and art historian, Wharton both appropriated and contested his legacy, as shown by Ágnes Kovács in “Writing the history of art and architecture” (Chapter 1). The same, and detailed, presentation of Ruskin’s ideas is made in “Sources and book” (Chapter 2), with the American writer taking over: “Wharton’s essays in *Italian Backgrounds* focus on what remains to be told about Italian art after Ruskin’s overpowering description and evaluation of it.” (2025: 70) Alongside Goethe’s, Ruskin’s name is mentioned by Kovács (2025: 167) as perceived influence – although not referred directly by Wharton in the Aegean texts – in “Antecedents and publication history: Homer, Goethe and Ruskin in the typescript” (Chapter 6).

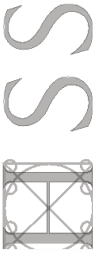
Henry Adams and Henry James – “both concerned with how the sense of the past pervades French settings and social life” (Kovács, *The Memory of Architecture in Edith Wharton’s Travel Writings*, New York and London, Routledge, New York and London, 2025: 91) – are the American authors and Whartons’ contemporaries of significant impact on her aesthetic conscience: the first with his famous *Education...* and his book on French religious monuments, *Mount Saint-Michel and Chartres* – with an emphasis on the iconicity of Virgin Mary; and the second with *A Little Tour of France*, in which he identified himself as “sentimental tourist,” more interested in “personal impressions of places rather than in pieces of technical information.” (2025: 92) Kovács is keen on detecting even subtle differences and influences, either through her own critical observations or by closely following other opinions: “Yet Wharton values

the Greco-Roman remains more than James does, and, according to Barnes (2003), she sounds more eager to highlight her own acumen in art history” (2025: 93).

Published by Routledge in their collection/series “Routledge Research in Women’s Literature,” the present book is on an American woman-writer very much preoccupied, throughout her entire life, with expressing “her own acumen.” On the other hand, the book is dedicated by the Hungarian woman-author to the memory of her father and she starts her “Acknowledgments” by thanking her “doctoral fathers” from the University of Szeged. Nevertheless, academic readers, regardless of gender, will find the – many times exquisite and other times a little bit overwhelming – information more than worth reading.



⦿ REVIEW ARTICLES



EDITURA UNIVERSITĂȚII
AUREL VLAICU

